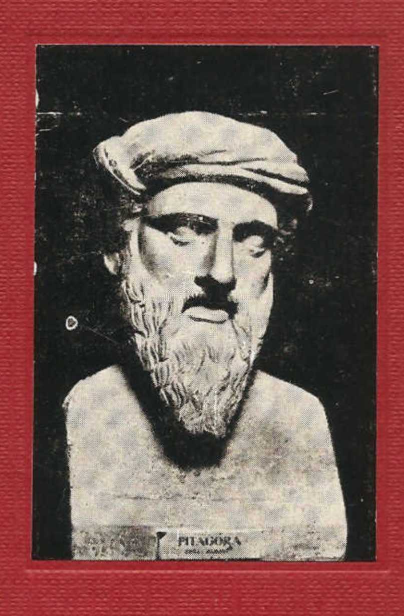
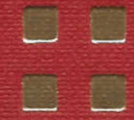
JEAN MALLINGER

PYTHAGORE

ET LES

MYSTÈRES





Pythagore et les Mystères

JEAN MALLINGER

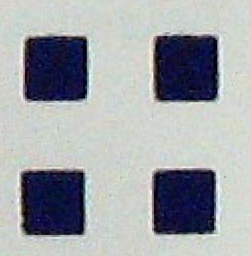
AVOCAT PRÈS LA COUR D'APPEL DE BRUXELLES

□ □ □ □

PYTHAGORE

ET LES

MYSTÈRES



IIe Edition

1974

Imprimerie F. Planquart
26, rue Paul-Duez
59000 LILLE (France)

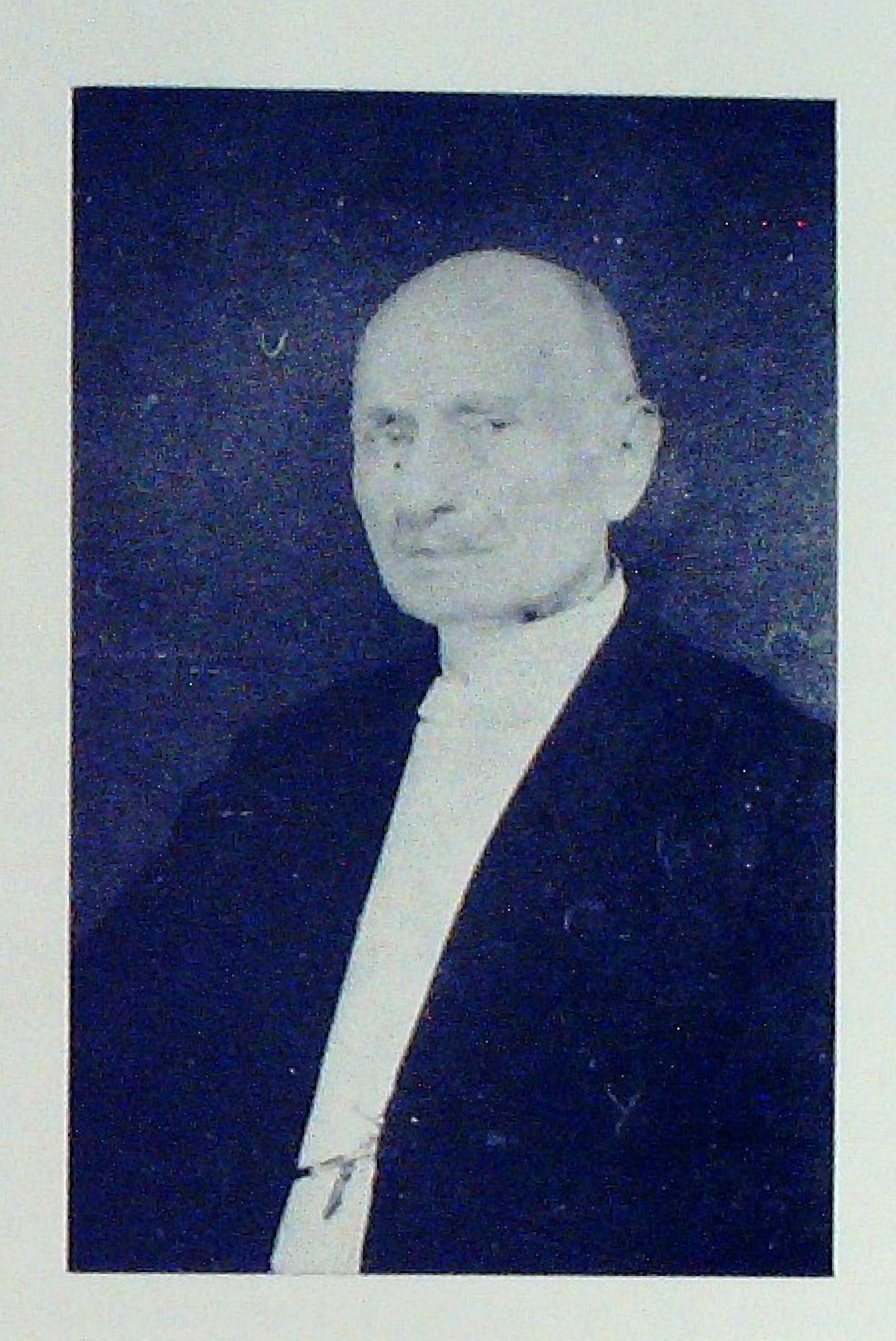
DU MEME AUTEUR :

La Table d'Emeraude d'Hermès Trismégiste, texte latin de Khunrath, suivi d'une traduction nouvelle et de commentaires. Bruxelles, Editions Platounoff, Librairie Van de Graaf, 1932. *Epuisé.*

Notes sur les Secrets Esotériques des Pythagoriciens : (Le Secret des Fèves — Le Pain et le Sel — La Descente de l'Ame et la Magie de l'Œil — Les arcanes de la Mort — Le Pont entre les Vivants et les Morts). Bruxelles-Paris, Ed. Niclaus, 1946. — 2e Edition, Lille - Ed. Planquart, 1973.

Les Secrets Esotériques dans Plutarque. Paris, Ed. Niclaus, 1946.

Histoire de la Pensée Philosophique et Religieuse. Bruxelles. Institut pour Journalistes de Belgique, Maison de la Presse, 1973.



A la chère mémoire
de mon Instructeur et Maître,

François SŒTEWEY,

qui fut (1926-1938) *le chef vénéré*
des Pythagoriciens de Belgique,
en très affectueux hommage.

J. M.

PROLEGOMENES

Lorsqu'il étudie la vie et les enseignements de Pythagore, l'homme des temps présents ne peut se défendre contre la fascination qu'exerce sur lui cette personnalité, si riche en révélations de toutes sortes, pénétrée à la fois de maturité scientifique et de vivant idéalisme.

C'est que Pythagore répond, de façon étonnante, à toutes les questions, à toutes les exigences que pose l'angoisse contemporaine : les épreuves de la vie ont pour effet de forcer l'homme à rentrer en lui-même ; elles le mettent en état de percevoir, par résonance, les vérités naturelles ; elles lui font chercher, pour s'y désaltérer, les claires fontaines spirituelles.

Veut-il connaître le secret de son destin ? Se demande-t-il, comme ses prédécesseurs antiques, quel sera le sort de son âme, lorsqu'elle aura abandonné sa fragile enveloppe ? Ou, poussé par un altruisme véritable, préfère-t-il découvrir les bases et les conditions de l'harmonie sociale et du bonheur universel, qu'il espère synchroniser un jour avec la parfaite ordonnance des mondes ?

Il trouvera, chez Pythagore, une réponse à ses questions : car il est à la fois philosophe et géomètre, législateur et théoricien des Nombres, psychologue et astronome, physicien et moraliste.

Si les découvertes mathématiques du Maître de Samos sont fort connues et si tout le monde a lu le transcendant Message éthique que constituent ses « Vers Dorés », le rôle de Pythagore, dans la propagation des Mystères Traditionnels et dans leur révélation, est demeuré, en grande partie, ignoré.

Cela se conçoit : il n'est point de domaine, où le chercheur se heurte à plus d'obscurités ; où l'investigation s'avère plus difficile ; où les textes mêmes se ferment, comme une fleur, par

la volonté de leur auteur ; car en matière initiatique, tout est symbole, allégorie et parabole ; l'enseignement s'est transmis fidèlement, de maître à disciple et de bouche à oreille. Le voile des initiés a précieusement dérobé les Mystères aux curiosités des profanes.

Mais la graine de la Révélation pythagoricienne avait une telle richesse interne, son expansion a été si considérable, dans toute l'Antiquité, son dynamisme a été si fervent, que, malgré les réticences des historiens et des philosophes qui se sont réclamés d'elle, la mission incomparable du Maître Initiateur n'a pu demeurer dans la discrétion où il l'avait murée.

Les recherches, relativement récentes, de plusieurs érudits (citons au hasard : Carcopino, Delatte, Méautis, Gobry, etc...) l'ont déjà partiellement fait apparaître.

Pythagore est, pour nous, le grand propagateur des Mystères sur le continent européen ; il est le premier chaînon, qui relie systématiquement et directement ce dernier aux Collèges sacerdotaux de l'Egypte. Il crée sur notre sol le premier Institut des Sages et des Nomothètes ; il établit à Crotone cette Ecole de chefs, qui deviendra un centre permanent d'Initiation Traditionnelle. Il lui donne à la fois une liturgie nouvelle, génératrice d'une vive radiation spirituelle, et un ensemble précis de dogmes confidentiels, condensant symboliquement l'essentiel de la Doctrine secrète.

Et si son œuvre connaît à un moment donné, le furieux assaut des démagogues et subit l'atroce persécution cylonienne — qui se traduira par le meurtre de ses disciples et l'incendie de leur Temple — cette explosion de la haine partisane et de l'aveuglement matériel n'entamera en rien la permanence de l'Ordre, dont il est le chef ; ses pulsations sont encore sensibles aujourd'hui.

C'est surtout la richesse spirituelle du Pythagorisme que nous découvrirons dans les vieux textes.

Certains Universitaires ont déjà dégagé la figure du Maître, des brumes de sa légende. Cherchons à rencontrer le grand Thaumaturge, dans le Naos même de son Temple. Allons à lui, comme le firent tant d'adolescents de Grande-Grèce : avec un cœur pur, avec le désir fervent de trouver la Vérité et de faire notre salut.

Nous percevrons aussitôt sa présence, et, avec celle-ci, sa réponse.

LIVRE I

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

Chapitre I

AVANT L'APOSTOLAT

I. — *Un pari singulier.*

La vieille route de sable, qui, longeant la mer, reliait Sybaris à Crotone, au Ve siècle avant notre ère, avait été, ce jour-là, envahie par un groupe de pêcheurs. Ils avaient retiré leurs filets des eaux bleues et les avaient hissés sur le chemin, lourds de leur vivante proie.

Ils allaient les ouvrir, pour en dénombrer le contenu, lorsqu'un étranger, de grande taille, très beau de visage et portant une longue chevelure, s'approcha d'eux et leur parla.

— « Amis, leur dit-il, voulez-vous parier avec moi que je puis vous révéler, à l'avance, le nombre exact des poissons que vous venez de capturer ? »

Les pêcheurs se récrièrent, semblable détection leur paraissait impossible. L'inconnu répéta son défi. Séduits par l'originalité de ce pari, ils acceptèrent de le mettre à l'épreuve et il fut convenu qu'ils lui accorderaient tout ce qu'il leur demanderait, s'il triomphait dans son extraordinaire gageure.

Il se recueillit un moment, énonça à voix haute un chiffre précis et le contrôle commença aussitôt.

Et l'invraisemblable arriva...

Le minutieux inventaire des filets fit apparaître le total annoncé par l'étonnant personnage.

Celui-ci leur dit alors : « — Vous m'aviez promis, si je gagnais mon pari, d'obéir à mon ordre, quel qu'il fût et de m'accorder tout ce que je pourrais vous demander. Voici donc ce que je vous ordonne : hâtez-vous de rejeter tous ces poissons à la mer... »

Tout interdits, les pêcheurs obéirent ; les filets furent redescendus dans les eaux du golfe de Tarente et les poissons brillants furent restitués à leur élément.

Telle est, selon Jamblique (1), la première rencontre de Pythagore, avec les habitants de la Grande-Grèce, où il venait de débarquer.

L'historien ajoute que le Maître de Samos régla néanmoins aux pêcheurs le montant total de leur prise.

Ils apprirent par des enfants, qui avaient assisté à la scène — car, déjà alors, ceux-ci constituaient une source de renseignements pour l'opinion publique — le nom du riche voyageur. Il vola bientôt de bouche en bouche. Et lorsqu'enfin, le Maître pénétra dans Crotone, ce fut une foule immense qui lui fit cortège et l'accueillit avec enthousiasme et curiosité.

II. — *L'exilé volontaire.*

Quel était ce visiteur inattendu, venu des contrées lontaines, demander à la brillante colonie achéenne une hospitalité fraternelle ?

De toutes les colonies grecques, établies comme des joyaux, sur les bords du golfe de Tarente, Crotone était alors la plus remarquable. Jouissant d'un climat particulièrement salubre, sise à l'embouchure de l'Aesaros, à côté du promontoire Lacinien, elle était renommée pour son opulence, pour le faste de ses jeux olympiques, pour son humanisme éclairé : elle possédait une Ecole de Médecine, qui fut la rivale de celle de Cos et de celle de Cnide. Son commerce était florissant et elle était très accueillante pour ses hôtes.

C'est de l'île de Samos que venait l'étranger. Les auteurs ne sont pas d'accord pour expliquer les motifs de son départ. Jamblique prétend (2) qu'il voulut ainsi se dérober au fardeau des charges publiques dont ses concitoyens avaient voulu l'honorer. Dion Chrysostôme (3) dit avec plus de raison qu'il avait souffert de se voir incompris de ses compatriotes. Il avait vainement tenté d'ouvrir à Samos une école de philosophie ; son initiative n'y éveilla pas d'écho (4), tant cette ville licencieuse, adonnée aux plaisirs faciles, était fermée à tout langage spirituel.

(1) Jamblique : Vie de Pythagore, § 36. — Porphyre : Vie de Pythagore, § 25. — Apulée : Apologie, 31. — Plutarque : Propos de Table (Quaestiones Convivales), livre VIII, question 8, § 3, et : Comment tirer utilité de ses ennemis, § 9.

(2) Vie de Pythagore, § 28.

(3) Dion Chrysostôme : Or. XVII, 5-6. — Plutarque lui fait fuir la tyrannie de Polycrate (Cf. Plutarque : Placita Philosoph. IX, livre I, ch. III, 24).

(4) Jambl. : V. P., § 20-21.

Quoi qu'il en soit, c'est dans les singulières circonstances que nous venons de rapporter, qu'il devint habitant de Crotone.

III. — *L'enfant miraculeux.*

Les Grecs ont toujours — dans leurs légendes nationales — attribué une origine surhumaine à leurs grands hommes ; selon eux, le Ciel s'intéresse aux misères du monde et lui délègue, de temps à autre, un Messager, qui s'annonce par certains signes.

Pythagore n'échappa point à cette règle. Ses biographes nous racontent (5) que son père, Mnésarque, ayant consulté la Pythie sur un voyage qu'il comptait entreprendre en Syrie, reçut la réponse suivante : « Il sera très heureux et lucratif. En plus, ta femme, Parthénis, donnera le jour à un enfant merveilleux de beauté et de sagesse. Il comblera de bienfaits le genre humain. »

A la suite de cet oracle, il appela sa femme : *Pythaïs* et lorsque l'enfant naquit, il lui donna le nom de « *Pythagore* » : c'est-à-dire « celui qui a été annoncé par la Pythie ».

Ses plus fervents disciples exagéreront encore la légende. Ils affirmeront plus tard que leur Maître était en réalité soit Apollon réincarné (6) soit le fils d'Apollon ; le dieu solaire aurait touché Pythaïs d'un rayon sacré ; aussi l'âme de Pythagore fut-elle détentrice d'un effluve céleste ; sa mère lui avait donné une « Psyché » terrestre, soumise aux épreuves humaines ; mais le Dieu de la lumière et de la vie, l'avait doté d'un « Nous » particulier, riche en illumination intérieure et en seconde-vue.

Il se posera lui-même en Médiateur entre les Dieux et les hommes (7) et sur son passage, plus d'un fidèle, brûlé d'enthousiasme, s'écriera : « C'est un être divin... » (8).

Ou encore : « C'est Apollon Hyperboréen... » Ou : « C'est un bon « Daimôn », descendu parmi les hommes... »

IV. — *Le disciple dépasse ses maîtres.*

Sur son enfance studieuse, nous possédons beaucoup de renseignements. Son père lui réserva les meilleurs précepteurs de son siècle (9).

(5) Jambl. : V.P., § 5-9 ; Porphyre : V. P., § 2.

(6) Diogène Laërce : V. P., § 11 ; Aelien : Variae Historiae, L. II, § XXVI, ainsi que Jambl. : V. P., § 140.

(7) Jambl. : V. P., § 30-31.

(8) Jamblique : V. P., 30.

(9) Diog. Laërce : VIII, 2 ; Porphyre : V.P., § 11 ; Apulée : Florides, 15.

Hermodamas lui apprit les poèmes du vieil Homère ; il se plaisait à les chanter, en s'accompagnant de la lyre.

Phérécyde de Scyros — qui fut le premier prosateur grec — l'initia aux traditions de l'Orphisme, relatives à la dualité de l'être humain et à l'immortalité de l'âme.

Anaximandre de Milet fut son professeur de mathématiques. On sait quelle importance le Maître accorda aux Nombres. N'a-t-il pas répété constamment que « tout est Nombre » et que le « Nombre » est le secret du monde ?

Mais c'est à Thalès, qu'il échut de pressentir la merveilleuse carrière du jeune Samien, qui fut aussi son élève.

Emerveillé des connaissances acquises par cette intelligence précoce, il dit avec humilité : « Ni mes facultés intellectuelles ni ma science, fruit de longues études n'égalent ce que je puis apercevoir en lui... » (10).

Nous savons encore que dès sa jeunesse, Pythagore manifesta une singulière gravité ; il garda toujours un visage serein ; on ne le vit jamais rire aux éclats ou céder au feu de la colère (11).

Ses dons exceptionnels le rendirent célèbre. Et l'on disait à son sujet ce qu'on cria plus tard au passage de son meilleur disciple, Apollonius de Tyane : « Courez-vous voir l'éphèbe ? » (12).

V. — *Les premiers voyages.*

De tout temps, les voyages ont formé la jeunesse.

Les biographes du Maître affirment qu'il visita l'île de Délos, la Crète et la Syrie.

A Délos, il se rendit devant l'autel d'Apollon-Génitor (13), célèbre par le fait qu'il était interdit d'y pratiquer des sacrifices sanglants.

Les meurtres d'animaux y étaient proscrits, car le Dieu, générateur de la Vie, ne pouvait se réjouir des horribles holocaustes que voulaient lui offrir des prêtres égarés, incapables de comprendre qu'on ne peut honorer la source de toute existence en immolant en son honneur la parcelle divine enclose en chaque créature : le souffle, principe même de la Vie (14).

(10) Jambl. : V. P., § 11-12.
(11) Diog. Laërce : VIII, 20.
(12) Philostrate : Vie d'Apollonius de Tyane, L. I, 8.
(13) Diog. Laërce : VIII, 13.
(14) Eusèbe : Praep. Ev., II, 13 ; Jambl. : V. P. 54, 108 et 150 ; Pophyre ; De Abstinentia, II, 12.



Pythagore et Thalès.

Fresque au mur de l'Aula de l'Université d'Athènes.

En Crète, il descendit dans l'antre de Zeus et on lui enseigna la « Cathartique » ou Science des Purifications (15).

En Syrie, il passsa par Tyr et Sidon et fit un séjour au sommet du Mont Carmel, que toute l'Antiquité considérait comme une montagne inspirée (16).

VI. — *Le séjour en Egypte.*

Les auteurs discutent entre eux la date de son départ pour l'Egypte. Une légende rapporte qu'il devait être bien jeune encore lorsqu'il s'embarqua pour la terre des Pharaons, puisque les matelots égyptions l'appelèrent : « Païs », c'est-à-dire « l'enfant » et frappés de sa gravité, supérieure à son âge, lui élevèrent un autel rustique sur la plage africaine et lui offrirent des fleurs et des fruits (17).

Ne nous arrêtons point à ces invraisemblances.

Mais il ne peut être contesté que Pythagore résida longtemps — près de vingt-deux années — en Egypte (18) et s'initia parfaitement à la langue et à l'écriture du pays. Samos, cité maritime, entretenait du temps de Polycrate, des relations fort suivies avec le royaume d'Amasis. Les transactions commerciales étaient courantes entre les deux pays. Peut-être Pythagore était-il, comme l'habile Mnésarque, son père, marchand de métaux précieux, et surtout de camées ou pierres gravées, qui étaient une spécialité de sa maison. On le verra toujours vivre largement, et rien ne s'oppose à ce qu'il ait cumulé, dans sa jeunesse et son âge mûr, les intérêts de l'industrie d'art paternelle avec ceux de la recherche métaphysique.

Polycrate, tyran de Samos, l'aurait même recommandé au Pharaon régnant (19) et ce dernier, lui aurait facilité l'accès des Collèges sacerdotaux de Memphis et d'Héliopolis.

La vieille civilisation égyptienne, qui avait depuis longtemps connu son apogée, exerçait encore une vive attraction sur le jeune monde hellénique. Ses monuments aux proportions colossales, sa haute culture religieuse, ses Mystères antiques, ses admirables liturgies, sa culture scientifique — attestée par de nombreux papyrus astrologiques et médicaux — frappaient les Grecs d'un légitime étonnement.

(15) Diog. Laërce : VIII, 3.
(16) Jambl. : V. P. 13-14.
(17) Jambl. : V. P. 15-17.
(18) Jambl. V. P. 18-19 ; Diog. L. : VIII, 3.
(19) Porphyre : V. P. 7.

Tous les grands hommes de la Hellade iront chercher la lumière en Egypte : Thalès, Lycurgue, Solon y précéderont Pythagore et Platon (20).

Hérodote fera, par après, la description de toutes les merveilles dont il fut le témoin oculaire (21). Tout l'étonne là-bas : la division du peuple en sept classes ; sa piété ; sa sollicitude infinie envers les morts ; son respect des animaux ; les vêtements de ses prêtres ; le faste et le symbolisme de ses imposantes manifestations religieuses.

Le long séjour de Pythagore en ce pôle spirituel du monde ancien est certes significatif. Il prouve l'étendue considérable du savoir égyptien que le jeune Samien dut s'assimiler, par le lent travail des initiations successives, dans les centres classiques de l'ésotérisme.

Lorsque nous le verrons plus tard briller non seulement en métaphysique mais aussi en astronomie, en acoustique et dans la science des Nombres, nous devrons en inférer que l'enseignement de l'Egypte comportait un bon nombre de sciences exactes, premiers fondements de la science de la Nature.

VII. — *La protection royale.*

Le Pharaon Amasis dut réserver un excellent accueil au studieux jeune homme que lui avait recommandé son ami Polycrate.

Il était en effet de caractère fort affable et exagérément familier, au point que ses amis lui reprochaient souvent sa simplicité, indigne des exigences de son rang (22).

Amasis n'oubliait pas ses origines modestes : il n'était que simple employé du Pharaon Apriès, lorsque le peuple s'était soulevé contre la tyrannie de ce prince. Un soldat qui se tenait derrière Amasis lui avait brusquement placé un casque sur la tête ; et ce geste imprévu fut pris par la foule pour un présage et une prédestination particulière. On applaudit le nouveau monarque, qui, peu après, défit son prédécesseur dès leur première rencontre et conserva depuis lors le pouvoir, qu'il avait acquis si singulièrement (23).

(20) Cf. leurs biographies, dans Diogène Laërce. — Cf. Plutarque : d'Isis et d'Osiris, 10. — Et Clément d'Alexandrie : Stromates, l. I. ch. XV. — Ainsi que Diodore de Sicile : Hist. I, 96.

(21) Hérodote : Histoires, livre II, ch. XXXV et suivants.

(22) Hérodote, l. II, ch. CLXXIII.

(23) Hérodote, l. II. c. CLXII.

Il avait une nature enjouée et répondait à ceux qui lui conseillaient une plus grande gravité : « Ceux qui ont un arc le tendent, quand ils s'en servent et le détendent aussitôt après. Ils ne l'emploient pas au delà de leurs besoins. Le prince doit, de même, ménager son tempérament et partager équitablement son temps entre le travail et le délassement. Sinon, il acquiert des manies et devient rapidement insensé » (24).

On le voit, il ne manquait pas d'humour.

Il érigea à Saïs et à Memphis, des temples grandioses. Il aimait beaucoup les Grecs, dont il appréciait le sens des affaires et la vivacité d'esprit (25).

La ville de Naucratis leur fut réservée et il fit en outre des dons considérables aux temples de Minerve, situés à Cyrène et à Lindos ainsi qu'à celui de Junon, à Samos.

Il n'était pas non plus dépourvu de connaissances ésotériques car inquiet de la chance exagérée dont jouissait Polycrate, il l'avertit plusieurs fois du danger qui le menaçait et lui prédit sa catastrophe finale (26).

Tel fut le protecteur de Pythagore.

VIII. — *Le martyre de l'Egypte.*

C'est alors qu'une catastrophe sans précédent s'abattit inopinément sur le paisible royaume d'Egypte en 525 avant l'ère vulgaire.

Le roi des Perses, Cambyse, fils de Cyrus, leva une armée considérable (27), y joignit des renforts d'Ioniens et d'Eoliens et, sous prétexte qu'Amasis lui avait refusé la main de sa fille, il organisa avec soin une invasion de l'Afrique. Aidé par un transfuge, nommé Phanès, il en régla minutieusement les moindres détails ; il négocia notamment avec les rois arabes le passage de ses troupes à travers les déserts qui bordent de tous côtés la Palestine, et leur acheta de grandes quantités de chameaux. Il fit même rassembler en certains endroits d'importantes provisions d'eau potable.

Amasis mobilisa ses armées et envoya son fils Psamménite monter la garde à l'embouchure du Delta (28).

(24) Id., l. II, c. CLXXIII.

(25) Id., l. II, c. CLXXVIII. Cf. James Breasted : Histoire de l'Egypte. Bruxelles, Vromant, 1926, tome II, p. 593.

(26) Id., l. III, c. XXXIX.

(27) Id., l. III, c. I., en 525 avant l'ère bulgaire.

(28) Id., l. III, c. X.

Mais avant que les deux adversaires ne se fussent trouvés en présence, Amasis tomba malade et mourut.

Peu après les funérailles, l'ennemi apparut ; une grande bataille s'engagea, l'armée égyptienne fut repoussée et se replia en désordre. Les Perses envahirent la terre des Pharaons et mirent le siège devant Memphis. Ils s'en emparèrent rapidement, puis, les atrocités commencèrent. De nombreux Egyptiens furent torturés ou exécutés.

A Saïs, le tombeau où reposait Amasis fut violé, son sarcophage fut brisé et sa momie en fut arrachée. Cambyse, emporté par une fureur sadique, ordonna de donner des coups de fouet au cadavre, de le transpercer d'aiguilles, de lui couper la barbe ; mais comme ce corps, embaumé avec art, résistait à tous ces outrages, il le fit jeter dans les flammes, chose considérée par toute l'Egypte comme un abominable sacrilège (29).

A Memphis, il tua le taureau Apis, d'un coup de poignard à la cuisse ; il fit fouetter les desservants de son Temple (30). Il viola le sanctuaire toujours clos des Cabires, où nul ne pouvait pénétrer, sauf le Grand'Prêtre de ce culte ; il insulta les images des Dieux et les fit détruire dans les flammes (31).

Pythagore dut assister à ces terribles événements, à cette folie criminelle, à cette orgie barbare, à l'abaissement d'un grand peuple. Toute sa vie, il en garda l'anxieuse image, aussi l'entendrons-nous répéter souvent un pathétique appel en faveur de la paix et de la concorde ; il redira à tout moment sa sévère défense de verser le sang de ses semblables.

Et lorsque les hordes persanes, ivres de vin et de pillage, refluèrent vers le Nord, en emmenant avec elles, liés deux par deux, un grand nombre de captifs, Pythagore se trouvait, ligoté, dans le triste cortège des prisonniers de guerre (32).

IX. — *Le bourreau châtié. — La captivité.*

Se voir arraché brusquement, sans raison, à ses études, à ses affections, à ses amis, pour subir un long exil dans une terre étrangère, quelle torture pour un être libre... Mais quelle utile leçon aussi, quelle occasion de prouver des qualités exceptionnelles d'énergie, de patience et de volonté, d'affirmer sa force morale et de tremper son caractère...

(29) Id., l. III c, XVI.

(30) Id., l. III, c. XXIX. Deux siècles plus tard, un autre souverain des Perses, Artaxerxès III (Ochus) s'empara à son tour de l'Egypte et y répéta les atrocités et les sacrilèges de Cambyse. Il fit notamment tuer le bœuf Apis, puis on le mangea dans un banquet. Les temples furent pillés et les murs de la ville de Memphis, rasés jusqu'au sol. (Cf. Maspéro : Histoire ancienne des peuples de l'Orient, tome I, p. 754).

(31) Id., l. III, c. XXXVII.

(32) Apulée : Florides, livre II, XV.

La route de Memphis à Babylone est longue, sinueuse et entrecoupée de déserts. Elle dut être un véritable calvaire pour les malheureux qui la suivirent par des marches forcées, sous un soleil torride. La fatigue, la faim, la soif, la chaleur, les sévices d'une soldatesque cruelle entre toutes firent périr beaucoup de captifs.

Par un juste retour du Destin, la mort emporta inopinément le bourreau de l'Egypte avant qu'il eût pu faire sa rentrée triomphale dans sa capitale. Apprenant qu'un usurpateur s'était emparé du pouvoir, pendant son absence, et désireux de le renverser puis d'opérer une restauration grandiose de son trône, Cambyse se précipita sur son cheval et donna l'ordre du départ. Mais il se heurta si maladroitement à sa propre épée, que le fer lui déchira la cuisse (33) ; la blessure se gangrena et le tyran expira bientôt dans de terribles souffrances. Les Egyptiens dirent que le Dieu Apis avait frappé son assassin à la même place où il l'avait, lui-même, frappé...

Pythagore résista à l'épreuve physique et morale du voyage. Tout jeune, il s'était adonné avec soin aux exercices du corps, il avait entretenu celui-ci en bonne forme, par une gymnastique quotidienne.

Il triompha des douleurs de la route.

Sa longue captivité n'altéra point son courage ; il la passa dans l'étude et le recueillement. Il approfondit ses projets de réforme universelle, il se prépara à sa mission. Il aurait même rencontré à Babylone un Instructeur, nommé Zaratas, que certains veulent identifier avec Zoroastre (34).

Et, lorsqu'après douze années de résidence forcée, il fut enfin rendu à la liberté, et qu'il put revoir sa terre natale, qu'il avait quittée depuis trente-quatre années, c'était un homme accompli, un maître en pleine force de l'âge, qui débarqua dans l'île patriale, le cœur mûri par les expériences subies.

Jamblique nous rapporte que les vieillards qui le reçurent n'hésitèrent pas à le reconnaître ; ils le trouvèrent toujours beau de visage, mais étonnamment profond dans ses discours (35).

(33) Hérodote : Hist., l. III, ch. LXIV, en 522 avant l'ère vulgaire.

(34) Apulée : Flor. 15 ; Porphyre : V. P. 12.

(35) Jambl. : V. P., 20.

X. — *Le retour à Samos.*

Il demeura peu de temps à Samos. Cette cité corrompue, qui réservait tous ses soins à une Ecole de courtisanes, ne manifestait aucun intérêt aux recherches philosophiques. Le Maître tenta vainement d'instruire ses concitoyens ; il ne put trouver qu'un seul disciple, le fils d'Eratoklès.

Il vécut dès lors fort retiré. Il s'était construit un temple souterrain, où il communiait avec les Forces de la Nature et célébrait les rites ancestraux qui unissent les vivants aux morts (36).

Cinq siècles après lui, le culte de Mithra, qui envahira tout le monde romain, réunira lui aussi ses adeptes dans le silence d'une crypte ou antre rituel, pour y pratiquer ses secrètes liturgies.

Instruit de la réalité du proverbe qui veut que nul ne soit prophète en son pays, Pythagore comprit la stérilité de son effort pour toucher le cœur de ses compatriotes. Que de fois l'historien est ainsi le témoin de ce drame pathétique qu'est une grande âme incomprise !

Le Maître quitta sans regret cette terre profane. On trouva un jour sa demeure fermée. Poussé par une force intérieure, il allait rejoindre une terre nouvelle, où son œuvre serait accueillie, pour rayonner éternellement (37).

(36) Jambl. : V. P. 27.
(37) Id., 28.

Chapitre II

LES FONDEMENTS DE L'ŒUVRE

I. — *Le pêcheur d'hommes*

Dès son arrivée à Crotone, Pythagore comprit que l'heure était venue de commencer sa mission terrestre. Il dira un jour de ne point cacher la lampe sous le boisseau, de ne point éteindre le flambeau contre la muraille (1) Il commencera donc sa prédication. Car l'éloquence est le premier outil mis par les Dieux à la disposition des hommes et elle peut faire tant de bien... Il existe tant d'êtres qui sont malheureux uniquement parce qu'ils ignorent qu'il existe des remèdes à leur maux.

Apulée nous révèle (2) que le Maître avait une admirable beauté physique. Il était, en plus, extraordinairement éloquent.

Avant d'utiliser ce don divin, il jeta les yeux autour de lui. A qui prêcherait-il en premier lieu la bonne parole ? Une infaillible intuition le poussa à s'adresser d'abord à la jeunesse. N'est-elle pas l'humanité de demain ? N'a-t-elle pas en elle une générosité naturelle, qui est son plus précieux privilège ? Ne faut-il pas parler aux hommes, avant que les épreuves de la vie n'aient fermé leur cœur pour toujours ou ne l'aient, en partie, rendu insensible à la douleur d'autrui ? C'est dans la jeunesse que l'on trouve, au contraire, la richesse de l'enthousiasme, une bonté spontanée, la soif de l'action et tant de généreux dynamismes.

Les adolescents n'ont pas encore subi la déformation de la vie et la gangrène de l'intérêt. Ils sont encore susceptibles de se donner, avec joie, à un idéal aussi pur que leur âme, on peut leur demander de grandes choses.

C'est donc à eux que le pêcheur d'hommes adressera son premier appel.

II. — *Discours aux jeunes gens de Crotone.*

Les biographes du Maître (3) nous ont laissé un résumé de cette première victoire de son verbe. Il réunit dans le Gymnase

(1) Akousma, n° 2, Ak. n° 74.
(2) Apulée : Florides, l. II, ch. XV.
(3) Jambl. : V. P. 35-37 ; Porphyre : V. P. 21 ; Diodore : Hist., l. X, ch. 23, ch. 24.

de la ville un grand nombre d'adolescents. Et, familièrement, il leur dit bien des choses inattendues. Après leur avoir fait un juste éloge de l'étude, qui doit être le but de tous les efforts de la jeunesse, — après avoir rappelé la nécessité de la morale, qui doit être son constant souci, il leur révéla l'incomparable richesse de l'Amitié, la première des vertus humaines, le plus grand trésor que puisse posséder un jeune homme. « Un ami, leur dit-il, est un autre soi-même » (4). Et il leur donna, de l'Amitié, cette définition subtile et nuancée, concise mais admirable : « Quand je suis avec mon ami, je ne suis plus seul et nous ne sommes pas à deux ».

Car la communauté des sentiments et des pensées, l'affection qui relie l'un à l'autre deux êtres qui ont sympathisé dès le premier moment, par le miracle d'une affinité spontanée, ont ce merveilleux effet d'attacher deux âmes l'une à l'autre et de les confondre dans une vibration unique.

Non, le dur chemin de la vie n'est plus si pénible à parcourir, lorsque le voyageur n'est plus seul pour le suivre et que des mains fraternelles lui sont tendues aux moments difficiles. A deux, le fardeau est moins lourd à porter ; les larmes, comme les joies, sont susceptibles de partage.

L'amitié véritable doit être pure de tout égoïsme ; il faut se dévouer à ses amis, sans arrière-pensée de profit, sans aucun soupçon d'intérêt, sans calcul et sans réticence ; accomplir semblable devoir laisse dans le cœur une émotion bienfaisante.

Telle fut la première leçon du Maître à des jeunes gens sensibles et enthousiastes.

D'autres allocutions la suivirent. Il leur apprit encore qu'il faut mépriser les vains plaisirs ; ils usent le corps et affaiblissent les âmes (5). Il leur recommanda de bien chérir leurs parents, et de voir en eux la représentation vivante des Dieux Immortels (6). Il leur conseilla aussi d'honorer et de respecter les vieillards car, chargés de jours, ils sont aussi riches et lourds d'expériences (7). Il leur dit enfin une vérité bien peu comprise : le bonheur ne consiste point dans l'accumulation des richesses matérielles ; elles corrompent le cœur au lieu de le servir.

Heureux au contraire, celui qui cherche à acquérir les dons de l'esprit et qui fait rayonner sa bonté dans ses actes.

(4) Porphyre : V. P. 33 ; Plutarque : Vita Hom. 151 ; Cicéron : De officiis, l. I, ch. XVII, etc...
(5) Diodore de Sicile, X ; Jambl. 41.
(6) Stobée : Serm. 77 ; Jambl. : V. P. 38 ; Porphyre : V. P. 38.
(7) Jambl. : V. P. 37 ; Diog. Laërce : VIII, 22.



Pythagore haranguant les femmes de Crotone.

Ces conseils sortaient du cadre habituel des leçons courantes ; l'éducation des jeunes gens de Crotone était alors fort négligée au profit des jeux athlétiques, qui accordaient une importance exagérée à la souplesse du corps. C'est au gymnase qu'ils passaient la plus grande partie de la journée. Pythagore leur enseigna qu'il faut, dans un beau corps, une belle âme.

III. — *Discours aux dirigeants du peuple.*

L'écho qu'éveilla au sein de la jeunesse de Crotone la parole inspirée du Sage de Samos ne fut pas sans inquiéter leurs parents, qui détenaient les magistratures de la ville. Aussi invitèrent-ils l'orateur à venir leur exposer ses idées sur l'organisation politique, à une réunion spéciale qui se tiendrait au Synedrion local (8).

L'auditoire du Maître était cette fois bien différent. Il n'était composé que de politiciens professionnels, hommes réalistes et positifs, soucieux, avant toute autre chose, de consolider leur pouvoir, d'assurer en permanence la défense des intérêts économiques dont ils avaient la garde et d'exercer l'autorité par tout moyen, fût-ce au prix d'une rigueur extrême ou au contraire, d'une licence effrénée.

C'est devant ces pragmatistes, avides de popularité et d'honneurs, dans le lieu même de leurs mesquines agitations électorales, que le Sage prit la parole.

Il les étonna dès ses premières paroles, tant son langage leur était inhabituel.

« Savez-vous ce que vous êtes, leur dit-il ? Vous, les détenteurs du pouvoir politique, vous êtes en réalité les débiteurs de la Cité. Elle a été confiée à vos soins, grande et belle. Vous en êtes les dépositaires responsables (9) ; il vous appartiendra de la transmettre, intacte et embellie, aux mains de vos successeurs. Un contrat moral vous lie à la Patrie ; heureux celui qui y accorde tous ses soins et y apporte tout son zèle ; il est comptable de sa prospérité.

— L'harmonie sociale est aussi nécessaire à la cité que celle des saisons et celle qui commande les révolutions des corps célestes ; on ne pourra l'obtenir que par l'amour et la concorde entre les citoyens. Elevez un Temple aux Muses, car elles sont le symbole vivant de l'ordre et de la bonne entente : ne sont-elles

(8) Jamblique : V. P. 45.
(9) Id., 46.

pas toutes soumises à Apollon et n'unissent-elles pas toutes leurs voix, pour former leurs chœurs célestes ? (10).

— L'anarchie est le plus grand des maux, elle apporte avec elle le dérèglement et elle provoque le désordre. Tous trois sont la cause de tous les malheurs du peuple (11).

— Ne cherchez pas à surpasser les villes voisines en puissance militaire ou en opulence matérielle ; tentez au contraire de les dépasser en bonne foi et en justice ; car la bonne foi préserve de la ruine intérieure et la justice assure la paix extérieure.

— Pourquoi ne respectez-vous pas la moralité publique ? Ne donnez pas à vos enfants le triste spectacle du libertinage. La sainteté du mariage doit à nouveau être rétablie. N'est-il pas une union, consacrée par la liturgie, par les libations et les formules ? Renvoyez donc vos concubines car il vous sera un jour demandé compte de votre conduite... » (12).

Des vérités aussi sévères furent prononcées avec fermeté par Pythagore. Et, chose étonnante, loin d'être hué par la foule des magistrats, loin d'être accueilli avec froideur, par ceux qu'il reprenait si ouvertement, il opéra en leurs âmes un véritable bouleversement. Peu de jours après, ils renvoyèrent les Pallacides courtisanes locales qu'ils entretenaient au su de tous, en dehors de leurs foyers.

Ils modifièrent aussi leur constitution, réduisirent les compétitions entre les citoyens, et demandèrent même au Maître de les assister de ses conseils, en participant à leur gouvernement. On alla jusqu'à lui offrir la Présidence du Conseil (13). Il refusa toutes ces offres.

Et il fit bien. Car le royaume des initiés n'est pas de ce monde. Comme le prêtre idéal, l'initié inspire, éclaire, contrôle ses concitoyens ; il règne moralement mais il ne gouverne pas ; il ne peut gérer lui-même les affaires publiques ; élément permanent de stabilité éthique, il est l'œil qui voit tout, la main qui guérit, la voix qui apaise et qui console.

Ses armes sont spirituelles et n'ont rien de matériel ou de profane.

Aussi le jour, où les disciples du Maître refuseront de suivre son exemple et d'imiter sa réserve ; le jour où ils voudront se mêler activement de gouvernement et où ils prendront part aux

(10) Jambl. : V. P. 45.
(11) Jambl. : V. P. 175 ; Stobée : Floril., 43, 49.
(12) Jambl. : V. P. 48, id. 84, id. 132, id. 195.
(13) Valère Maxime : VIII, 15 ; Cicéron : De Orat., III, 15.

furieuses compétitions électorales, ils entraîneront l'Ordre dans la tourmente et une tragique catastrophe sera le couronnement de leur aveuglement.

IV. — *Discours aux femmes et aux enfants.*

Touchés de ses conseils, les dirigeants de Crotone permirent à Pythagore de s'adresser à leurs femmes et à leurs enfants.

Toute réforme de la société serait vaine si elle n'était pas complète. La femme est un des deux piliers de la société ; compagne de l'homme et mère de ses enfants, elle prend une part active à ses joies et à ses peines, elle est sa collaboratrice permanente. Elle a sa part de travail et de responsabilité dans la vie sociale.

Aussi Pythagore tenait-il beaucoup à s'adresser également à elles. Il avait en effet remarqué que beaucoup de femmes de la ville, dédaignées par leurs époux, tentaient de les ramener ou de les remplacer, par l'attrait d'un luxe inconsidéré, par de fastueux excès dans l'habillement et dans la parure.

Le Maître leur fit de vifs reproches (14) sur la vanité de ces dissipations stériles. L'excès des richesses crée le dérèglement et la décadence (15). Il fallait revenir à la simplicité.

Il leur fit aussi l'éloge de la concorde conjugale ; cette affection mutuelle et cette confiance absolue qui sont les bases mêmes du foyer, ne peuvent jamais être trahies. Ulysse ne refusa-t-il pas l'immortalité que lui offrait Calypso, à la condition qu'il abandonnât son épouse ?

Les femmes de Crotone lui surent gré des conseils que le Maître leur avait donnés dans l'Hèraion. Elles le remercièrent du renvoi des Pallacides. Aussi lui amenèrent-elles leurs enfants (16). Il les bénit, s'assit au milieu d'eux et leur fit d'affectueuses recommandations : — « Soyez bons, mes chers enfants, leur dit-il. Demeurez longtemps jeunes et purs, car la jeunesse est aimée des Dieux et ils ne savent rien lui refuser. Soyez toujours bons amis, demeurez attachés les uns aux autres ; qu'aucun vain prétexte ne vous sépare. Ne vous disputez pas entre vous. Ne faites jamais étalage des richesses de vos parents car les biens matériels, faciles à gagner, sont encore plus faciles à perdre. Si l'un de vous a subi une offense, qu'il sache dominer son courroux et se montrer généreux pour son adver-

(14) Jamblique : V. P. 56.
(15) Id. : V. P. 171 ; Stobée : Flor., 43, 79 ; Isocrate : Aréop. 1.
(16) Jambl. : V. P. 51.

saire ; qu'il ne lui garde pas rancune, qu'il lui pardonne son acte et ne cherche jamais à se venger... »

V. — *Le sermon sur l'Agora.*

Tous les biographes du Maître insistent sur l'extraordinaire succès de son enseignement. « Il charma les âmes, dit Dicéarque » (17). « Il fut l'apôtre éloquent et persuasif de la vertu », a dit Justin (18). « Il n'enseigne pas les âmes, il les guérit », dit Elien (19).

Son influence fut telle qu'il s'opéra à Crotone une véritable révolution. Il avait fait un sermon sur l'agora, devant une grande multitude de peuple. « En un seul jour, il convertit 2.000 personnes », dit Nicomaque (20).

Et Apollonios précise que 300 jeunes gens qui l'avaient écouté, quittèrent sur le champ leurs familles et ne rentrèrent plus en leurs demeures, pour aller habiter avec lui (21).

Les auteurs confirment tous la réalité de cet élan mystique, qui embrasa toute la cité. Selon Jamblique (22) et Diogène Laërce (23), 600 disciples auraient abandonné leurs proches pour aller vivre en communauté, sous la direction éclairée du Maître.

VI. — *Extensions aux cités voisines.*

Ce n'est pas seulement à Crotone que la voix pathétique du réformateur opéra de semblables mouvements des âmes et attira à une vie plus parfaite l'élite de la jeunesse. De nombreux adolescents, venus des villes voisines, accoururent à Crotone et furent, eux aussi, les élèves assidus du Maître. Rentrés en leurs patries respectives, ils propagèrent aussitôt ses doctrines (24).

Locres, Sybaris et Rhegium connurent bientôt des communautés pythagoriciennes, à l'image de la maison-mère de Crotone.

(17) Porphyre : V. P. 18.
(18) Justin, XX, 4.
(19) Var. Hist. IV, 17.
(20) Porphyre : V. P. 20.
(21) Jambl. : V. P. 254.
(22) V. P. 29.
(23) VIII, 15.
(24) Jambl. V. P. 33 ; Nicomaque dans Porphyre, V. P. 21.

VII. — *Double aspect de la propagande.*

L'œuvre de Pythagore possédait une double originalité. Elle se développait à la fois sur deux plans distincts et s'assurait ainsi une profonde résonance.

1° Les anciens Maîtres enseignaient en leur demeure un nombre réduit de disciples ; certains même n'en acceptaient que deux ou un seul à la fois. Pythagore, au contraire, s'adresse à la masse du peuple.

Il prêche à la multitude, il communie directement avec elle. Il lui enseigne les premiers éléments de la morale et fait sur elle une impression profonde. Il organise ainsi, par des discours et des causeries, une propagande *exotérique*, première étape dans la lutte pour un monde meilleur. Platon et son maître Socrate imiteront un jour cette publicité gracieuse et familière pour les idées qui leur seront chères ; ils se promèneront sur l'agora ou dans les jardins d'Akadémos et donneront à leurs auditeurs les premiers principes de la philosophie.

2° Ce travail préparatoire accompli, il s'opérera une sélection sévère ; seuls, les meilleurs seront appelés par le Maître à devenir ses collaborateurs ; eux seuls recevront, goutte à goutte, la précieuse liqueur de la Vérité : une révélation graduée des Mystères, matière qui demeurera toujours étrangère à la masse incompréhensive, qui ne peut dépasser le stade de l'éthique.

Le Maître sera le seul gardien de son Ordre : il fera lui-même le choix des élus, en pleine souveraineté (25). Seuls, les disciples qui lui donneront toutes garanties intellectuelles et morales et qui, pour le suivre, n'hésiteront pas à tout abandonner : position sociale, activités profanes, famille, pourront être jugés dignes d'entrer dans l'Ordre hiérarchique et disciplinaire, dont il sera l'animateur.

Encore cette faveur leur sera-t-elle difficilement accordée ; il n'hésitera pas à leur imposer une attente longue et parfois déprimante ; un stage pénible et rempli d'épreuves (26) de toutes sortes, susceptibles de faire apparaître le degré de leur initiabilité.

Et lorsqu'ils auront enfin franchi le seuil du Sanctuaire et qu'ils auront été admis à la communication des Mystères, il leur demandera un effort quotidien, une ardeur constante, un zèle dévorant du corps et de l'âme, dans l'étude et l'édification de

(25) Jambl. : V. P. 71.
(26) Id. 72 ; Diogène Laërce, VIII, 10.

leur personnalité nouvelle. Il leur réservera une formation si complète, une culture si étendue, une base scientifique si substantielle, qu'il en fera des savants et des sages, des physiciens et des astronomes, des moralistes et des législateurs, de véritables Guides de l'humanité.

Et si certains parmi eux demeureront en permanence auprès de lui, pour l'assister dans la formation journalière de nouveaux adeptes, venus de toutes les cités du monde hellénique, d'autres au contraire, recevront l'ordre de se séparer de la communauté, il les renverra dans le monde extérieur, pour y continuer la propagande exotérique et éclairer leurs concitoyens de leurs conseils salutaires. Ils formeront ainsi le premier Tiers-Ordre européen ; mêlés à la vie profane, ils ne perdront cependant jamais contact avec l'Ordre, qui les aura instruits. Ils brilleront alors, au nombre de plusieurs centaines, dans toutes les cités de Grande-Grèce (27) ; on en trouvera en Sicile, en Grèce, dans les îles ; il en paraîtra même en Syrie, en Asie Mineure, en Egypte. Ils laisseront derrière eux des Lois, des Constitutions, des Préambules, des Traités de Morale et de Cosmologie. Leur action se continuera pendant plusieurs siècles et se traduira dans l'histoire de la pensée humaine par une trace brillante, par une lumière impérissable...

VIII. — *Clairvoyance et miracles.*

Le Maître donna à ses contemporains de nombreux témoignages de sa clairvoyance. Ses biographes lui attribuent des faits merveilleux.

Voyant un navire entrer dans le port, il annonça à la foule qui lui demandait quelle cargaison il portait : « C'est un mort, qu'il vous ramène ». Peu après, le bateau aborda et débarqua un cadavre (28).

Un autre jour, il prédit, après avoir bu de l'eau d'un puits, qu'un tremblement de terre était proche ; il se produisit en effet trois jours après (29).

Il parcourait souvent de grandes distances en très peu de temps et Porphyre affirme même qu'il fut vu le même jour et au même moment à Métaponte, en Italie et à Tauroménium, en Sicile (30).

(27) Jambl. V. P. 265-267.
(28) Jambl. V. P. 142 ; Porphyre, V. P. 28.
(29) Jambl. V. P. 136 ; Porphyre : V. P. 29 ; Andron d'Ephèse : Praec. Ev. L., X, 3, 6.
(30) Porph. : V. P. 27.

On lui attribuait le don de psychométrie : il lisait les missives encore fermées (31). Il avait un mystérieux pouvoir sur les éléments déchaînés : on le vit faire cesser la grêle, mettre fin à la tempête, calmer la mer en furie et apaiser un fleuve débordé (32).

Il guérit de nombreux malades (33), par l'imposition des mains, par des chants et par les sons d'une douce musique. Un jeune homme de Tauroménium, qui s'était énivré plus que de raison, échoua devant la demeure de son amie et trouva le loquet fermé de l'intérieur. Il tenta vainement de forcer la porte d'entrée et, saisi d'une crise de rage, il voulut mettre le feu à la maison. Pythagore, qui, dans une habitation voisine, faisait à ce moment des observations astronomiques, fut alerté par ses cris ; il se hâta d'aller quérir un joueur de flûte et lui demanda de jouer un air doux et mélancolique, qu'il accompagna de son chant. Aussitôt dégrisé, le jeune homme recouvra ses esprits et rentra, apaisé chez lui, après avoir regretté en pleurant son aveuglement passager (34).

IX. — *Le genou en or.*

Jamblique nous rapporte une curieuse légende (35).

Il vint un jour à Crotone, un étrange missionnaire. C'était un Scythe, aux cheveux fauves ; il se nommait Abaris et était prêtre d'Apollon Hyperboréen. Il traînait avec lui la lourde flèche du Dieu et allait, de porte en porte, demander une obole pour son Temple.

Il avait déjà recueilli beaucoup d'or.

Lorsqu'il pénétra dans la demeure du Maître, et qu'il aperçut celui-ci, Abaris poussa un grand cri et se prosterna, le front contre terre :

— Mais c'est Toi, le Dieu que je sers, mumura-t-il avec respect.

Et il déposa à ses pieds la flèche magique et le sac d'or qu'il portait.

Pythagore le releva doucement, lui donna le baiser de paix et lui dit :

(31) D. Laërce : VIII, 41.
(32) Jambl. : V. P. 135 ; Porphyre : V. P. 29 et 27.
(33) Aelien : Variae. Histor. IV, 17.
(34) Jambl. : V. P. 112.
(35) Jambl. : V. P. 135 ; Porphyre : V. P. 28.

— « Tu ne t'es pas trompé, mon fils. Je suis descendu sur la terre, pour éclairer les hommes et pour les guérir de leurs maux. J'ai pris la forme humaine pour ne pas intimider les mortels. Pour te prouver sans doute possible ma qualité véritable, je te permettrai de voir mon genou ».

Il souleva son manteau et Abaris vit que le genou du Maître était doré, comme l'est la divine lumière solaire.

Jamblique ajoute qu'Abaris devint le serviteur dévoué et le compagnon de voyage du Maître, son fidèle collaborateur. L'or qu'il avait recueilli fut réparti entre les communautés de l'Ordre et facilita à la fois leur extension et leur habitude de soulager les infortunes.

Le Maître imposa à Abaris le silence sur sa nature, mais le peuple, poussé par une intuition spontanée, continua à l'appeler : « Apollon descendu sur la terre ».

Comment ne pas souligner cette légende lorsque nous voyons certains prêtres porter l'image du disque solaire au sommet de la tête, pour affirmer qu'ils sont, eux aussi, les enfants de la Lumière ?

Ne diront-ils pas, orgueilleusement : « Mithra est ma couronne ? »

D'autre part, certains rites imposeront à leurs néophytes de se présenter à l'initiation, le genou découvert, pour marquer leur désir de devenir les fils du Soleil.

X. — *Modifications politiques.*

Pythagore conseilla aux dirigeants du peuple, appelés : Le Conseil des Mille, de modifier leur constitution et de s'organiser en aristocratie (36) c'est-à-dire de réaliser « le meilleur gouvernement, par le gouvernement des meilleurs ».

Il voulait concilier à la fois l'ordre et la liberté, qui ne peuvent exister l'un sans l'autre, sans péril pour la paix sociale. L'ordre doit cependant primer la liberté et réprimer la licence.

N'oublions pas que le long séjour qu'avait fait Pythagore en Egypte l'avait mis en contact avec un système politique bien différent de celui que pratiquaient les petites démocraties de la Grande-Grèce. Le Pharaon, représentant des Dieux de l'Egypte, imposait à son peuple une obéissance absolue. Il n'admettait point que celui-ci pût être consulté par un vote ou pût choisir lui-même ses magistrats.

(36) Porphyre : V. P. 54.

Le pouvoir serait, comme la paternité, une relation conforme à l'ordre naturel des choses, une tradition qui descend du père au fils et ne suit pas la voie opposée. Il ne peut être soumis aux fluctuations des agitations électorales.

Tout est ordre et harmonie dans le monde, disait le Maître. Rien ne procède du hasard ; la cité doit, elle aussi, participer pour sa part à ce rythme universel. Il faut donc mettre fin aux stériles brigues partisanes, aux vaines agitations populaires, aux compétitions personnelles des candidats.

Tout doit s'effacer devant le bien de la communauté.

La concorde, l'union, l'affection rapprocheront entre eux les citoyens. La vertu, la piété, la science les confirmeront dans une commune destinée.

La Loi doit faire le bonheur de tous, il faut la vénérer et la chérir comme une mère (37).

Quant au prince, il doit être le pasteur de ses brebis et ne pas s'en faire le bourreau (38).

Telles furent les instructions que donna le Maître aux dirigeants politiques. Elles furent entendues car dans plusieurs cités, les divisions cessèrent et les magistrats les plus éminents demeurèrent en charge.

Mais depuis la disparition du Maître, que de nations ont péri, pour n'avoir pas tenu compte de ces préceptes !

Nos conceptions modernes de la démocratie ont créé un autre mode de vie, un autre idéal, d'autres disciplines. Nous avons dès lors quelque peine à comprendre l'idéal social des Grecs anciens.

(37) Stobée : Flor. 79, 75 ; Jambl. : V. P. 99 et 175 ; Porphyre : V. p. 38
(38) Stobée : Flor. XLVI, 61.

Chapitre III

L'ORGANISATION DE L'ORDRE

I. — La Sélection des candidats.
II. — Les Epreuves du Seuil.
III. — Le Maître invisible.
IV. — Echémythie et Kathartysis.
V. — Les degrés de lumière.
VI. — Le Salut au Soleil.
VII. — La clé du Symbolisme.
VIII. — Les usages de l'Ordre.
IX. — Les morts vivants.
X. — L'amour fraternel.

I. — *La sélection des candidats*

L'harmonie doit être la base de toute organisation humaine. Partant de ce principe nécessaire, Pythagore se montrait excessivement difficile, pour admettre des inconnus dans son Ordre. Il savait par expérience — n'était-il pas passionné de musique ? — qu'un seul instrument discordant peut fausser les accords de tout un orchestre ; qu'une seule brebis galeuse peut contaminer le troupeau ; qu'un menu grain de sable peut paralyser tout un mécanisme.

Aussi faisait-il une sélection fort sévère de tous les postulants. Il scrutait personnellement toutes les vocations. Il accordait beaucoup d'importance à l'impression physique que lui faisait le candidat (1) ; il savait et il enseignait que tout homme émet en permanence, des radiations vivantes, tout autour de lui ; elles frappent les autres êtres et éveillent en eux une sympathie ou une antipathie spontanées. Cette réaction naturelle est indépendante de la volonté, on la subit, on ne la crée pas. Elle se trouve d'ailleurs rarement en défaut, la première impression est souvent la bonne : l'organisme réagit automatiquement contre toute menace étrangère, comme il combat le microbe par la fièvre. Les yeux surtout, ont une éloquence considérable. Ne sont-ils pas, véritablement, « le miroir de l'âme » ?

Outre l'aspect extérieur des candidats, le Maître basait sa conviction sur d'autres observations. Il faisait faire sur chacun d'entre eux une enquête détaillée. Elle durait parfois deux ou trois années.

Voici notamment les points qu'il soumettait à vérification (2) : Quelle était la démarche du candidat ? Comment traitait-il ses subordonnés ? Quelle était son attitude envers ses amis ? Comment se comportait-il envers ses supérieurs ? Comment se mon-

(1) Jambl. : V. P. 71 ; Aulu-Gelle : 1, 9 ; Origène : Philos., p. 6-9, etc...
(2) Jambl. : V. P. 71.

trait-il vis-à-vis de ses égaux ? Aimait-il ses parents ? Savait-il garder un secret ? N'était-il pas trop expansif ? Quelles étaient ses manies ? ses habitudes ? ses fréquentations ? Comment réagissait-il à un blâme ? à une louange ? à une épreuve ? Obéissait-il facilement ? Etait-il modeste ? persévérant ? travailleur ? Etait-il désintéressé ? Cherchait-il la Vérité ? Avait-il du caractère ? Affirmait-il sa personnalité ?

Ces questions précises, procédant d'une connaissance approfondie de l'être humain, permettaient de dresser le tableau, la fiche psychologique du candidat.

Il fallait en effet jalousement garder l'Ordre contre l'intrusion de profanes avides ou calculateurs. Il fallait en écarter les intrigants, les curieux, les professionnels du marchandage et de l'intérêt.

On ne peut tolérer les marchands dans le Temple, on ne peut, sans le souiller, y laisser pénétrer des préoccupations profanes.

Pythagore écartait d'office les postulants dont la profession était susceptible de leur inspirer des sentiments et cruauté et d'insensibilité : c'est ainsi qu'il proscrivait sans appel les bouchers, les gladiateurs, les mercenaires, les chasseurs. Quiconque fait profession de verser le sang n'est pas initiable (3).

On ne peut blâmer le Maître de son excessive sévérité. Déjà de son temps, certains politiciens influents voulaient s'imposer dans son Ordre, par le lustre de leur nom ou le poids doré de leurs richesses. Il les écarta sans pitié et il se fit ainsi des ennemis implacables. Le cruel Cylon, qui, un jour, ameutera la foule contre lui et la mènera à l'assaut de son Temple, est, lui aussi, un refusé de Crotone (4) ; cette blessure, toujours ouverte, fait comprendre la vigilance et la tension de sa haine.

Mais le Maître savait défendre son troupeau et fermer aux loups la porte de sa bergerie. Et lorsqu'on voit la qualité transcendante de ses disciples, lorsqu'on observe combien ils illustrèrent la pensée antique, on ne peut lui faire grief de sa sévérité : car avec une prescience très sûre, un infaillible instinct de la vérité, il a écarté les impurs, les faibles et les impies ; il a eu la main heureuse : il a distingué le froment de l'ivraie...

II. — *Les épreuves du Seuil.*

Une fois admis au Noviciat de l'Ordre, le jeune postulant était astreint à de rudes épreuves, qui avaient pour but de tremper son caractère (5).

(3) Jambl. : V. P. 100.
(4) Porphyre : V. P. 54.
(5) Jambl. : V. P. 72.

On le traitait durement et sans considération. On en faisait le serviteur des anciens ; on lui imposait un perpétuel silence ; il apprenait à dompter sa curiosité, à réfréner toute sollicitation profane ; à se livrer aux joies austères de la méditation.

On lui enseignait la Cathartique ou science des purifications physiques et morales.

Ce stage pénible durait parfois cinq années, il n'était abrégé que pour les sujets d'élite.

Telle était la longue attente des candidats au seuil du Naos de l'Ordre.

Elle avait pour effet de les rendre patients et dociles, actifs et modestes, disciplinés de corps et d'âme.

III. — *Le Maître invisible.*

La sévère formation des Novices comportait même une épreuve supplémentaire, qui leur semblait particulièrement pénible et incompréhensible.

Alors qu'ils avaient entendu le Maître dans ses discours publics adressés aux Exotériques, une fois admis dans son Institut, ils perdaient sur le champ toute possibilité de le voir ou de lui adresser la parole.

Alors qu'ils lui avaient voué leur meilleur enthousiasme et qu'ils l'avaient pris pour guide dans la vie, quoique toujours présent, il demeurait, pour eux seuls, invisible.

Mais il s'occupait cependant d'eux, à leur insu, avec une vive sollicitude. Dérobé à leur vue par un rideau (6), il écoutait avec soin leurs réponses aux questions que leur posaient leurs instructeurs. Il jugeait ainsi de leur avancement spirituel.

Il leur réservait parfois le bonheur de l'entendre, sans le voir. Il les appelait par leurs noms, leur donnait des conseils utiles et ses paroles ailées d'encouragement et de réconfort les incitaient à persévérer dans leur espérance.

Mais il y avait toujours entre Lui et eux un rideau impénétrable. Ce n'est qu'après leur admission au degré ésotérique que ce voile s'écartera pour eux définitivement et que les novices, rendus meilleurs par l'épreuve, se trouveront face à face avec leur Père spirituel.

IV. — *Echémythie et Kathartysis.*

Deux disciplines distinctes étaient imposées à tous.

La première l'*Echémythie* (7) était l'obligation de garder le secret sur les enseignements reçus, sur le nombre et l'identité

(6) Id.
(7) Jambl. : V.P. 94.

des membres de l'Ordre, sur tout ce qui se rapportait à sa vie courante.

Toute indiscrétion était punie d'un renvoi immédiat.

La seconde ou *Kathartysis* (8) consistait dans le respect pour la sainte Hiérarchie ; dans la soumission aux ordres du Maître ; dans la docilité la plus exemplaire ; dans le respect d'une discipline commune, librement et joyeusement acceptée ; dans la plus zélée obéissance.

Le Maître évita, par ces vertus d'obligation, les deux vices qui rongent les autres collectivités humaines : d'une part, le bavardage inconsidéré, l'étourderie, la communication inutile de secrets à des personnes incapables de les comprendre ; la démagogie insensée ; et d'autre part le désordre, dû à l'indiscipline, la division, les agitations stériles, les brigues et les dérèglements, fruits de la discorde et de l'égoïsme.

Les Illuminés de Bavière enseigneront un jour au néophyte appelé par eux le fils de Minerve ou Minerval, que « L'initié doit toujours avoir un bœuf sur sa langue » (9).

Et d'autre part, le Pythagorisme professe et répétera que rien de durable ne se construit sans amour.

V. — *Les degrés de lumière.*

La vérité et la science ne s'acquièrent pas en une fois, par une illumination soudaine. Leur conquête nécessite, au contraire, une longue série d'efforts et d'observations et une étude approfondie.

Pythagore répartit en conséquence son enseignement en plusieurs degrés d'études progressives, allant du simple au complexe et de l'obscurité à la lumière. Il jeta ainsi les bases d'une véritable Université.

Les auteurs ne sont pas unanimes sur les dénominations de ces degrés ni sur leur nombre exact (10).

Il n'est cependant pas impossible d'en donner une nomenclature logique, basée à la fois sur les sources et sur les exigences des programmes de son enseignement.

Il semble établi qu'en dehors d'un groupement préparatoire d'auditeurs libres, les exotériques, Pythagore répartit ses initiés ou Esotériques en 4 degrés distincts : cela nous donne le tableau suivant :

(8) Jambl. : V. P. 95.
(9) Le Forestier : Les Illuminés de Bavière, p. 51. Paris-Hachette 1915.
(10) Cf. Jamblique : V. P. 30, 72, 80, 81, 88, 89, 130, 150, 172 ; Porphyre : V. P. 37 ; Clém. d'Alex : Strom. V. 59 ; Hippolyte : Adv. haer., I, 2, 4 et I, 2, 17 ; St-Augustin : citant Varron, dans : De Ordine, II, 20 ; Aulu-Gelle : I, 9.

DEGRE PREPARATOIRE : Grade Zéro : Les Exotériques.

4 DEGRES D'INITIATION pour les Esotériques :

I. NOVICIAT : Grade I : Les Acousmatiques.

II. MAITRISE { Grade II : Les Mathématiques.
Grade III : Les Sébastiques.
Grade IV : Les Politiques.
répartis en 2 classes : { les Economiques
les Nomothètes.

Voyons en quoi ils se différenciaient :

Grade Zéro ou *Degré Préparatoire : Les Exotériques.*

Il était ouvert aux auditeurs libres, qui suivaient les leçons publiques du Maître. C'est en leur sein qu'il recrutait ses disciples.

En ce groupement profane, seules les Vérités morales étaient enseignées : le respect de la Loi, l'amour de la patrie, l'altruisme, la concorde, les bonnes mœurs, la fidélité conjugale, l'amitié, le pardon des offenses.

Grades initiatiques :

Grade I ou *Noviciat :* Les *Acousmatiques.*

Une fois admis au Noviciat de l'Ordre, les meilleurs auditeurs du Maître soumis par lui à l'épreuve du silence, devenaient les « Ecouteurs », les « Acousmatiques » de leurs premiers maîtres. On leur apprenait la psychologie, la physiologie, les exercices liturgiques, la méditation, les secrets du Symbolisme.

On les appelait encore : « *Oï Exô* », c'est-à-dire ceux du dehors, car on voulait indiquer par là qu'ils étaient encore séparés du Temple par un rideau, qui leur en cachait les Mystères.

Grade II : Les *Scientifiques* ou *Mathématikoï.*

On ne fait pas de métaphysique avant d'avoir exploré la physique ni de métapsychique avant d'avoir étudié les lois qui régissent les forces manifestées de l'Univers.

On donnait, en ce degré, aux initiés, une formation scientifique complète, comportant : la physique, l'astronomie, la géométrie, les mathématiques et la science des Nombres.

Certains auteurs appellent les membres de ce degré : *Physikoï,* les Physiciens.

Grade III : Les *Hermétistes* ou *Sébastikoï* (11).

Après avoir étudié le monde dans toutes ses manifestations sensibles, les élèves étaient enfin admis à en connaître les richesses spirituelles. On leur enseignait alors les divers Mystères de l'Ordre, qui leur donnaient réponse à toutes les questions que se posent les êtres assoiffés de lumière et de certitude.

L'origine de l'âme, son incarnation, son destin posthume, tels étaient les problèmes essentiels que résolvaient les Mystères.

Ce degré faisait d'eux des médiateurs conscients entre le visible et l'invisible, des théologiens, doublés de savants liturgistes.

Grade IV : Les *Politikoï.*

Ce n'est qu'après avoir été formés à la science profane et à la science secrète ; et instruits des mystères du monde et de ceux qui échappent à nos sens vulgaires, que les disciples étaient admis au 4e et dernier degré de l'initiation.

Il était à la fois théorique et pratique ; on leur enseignait d'une part les secrets de l'harmonie sociale et les bases d'une législation idéale ; et d'autre part, la pratique de la Justice et l'interprétation des lois.

Ils faisaient un apprentissage du pouvoir dans les cadres hiérarchiques de l'Ordre. C'est ainsi qu'une partie d'entre eux, appelés *Oikonomikoï,* les *Economiques,* géraient les biens de l'Ordre et veillaient aux biens matériels de la communauté (12) ; alors que d'autres, les *Nomothètes* ou *Législateurs,* arbitraient les différends qu'on venait parfois leur soumettre du dehors et remplissaient diverses fonctions administratives au sein de la Hiérarchie pythagoricienne.

Lorsque la Fraternité eut établi de nombreux essaims dans le monde hellénique, il est probable que les *Politiques* organisèrent encore une classe d'Inspecteurs, chargés de la surveillance des communautés étrangères et notamment de l'orthodoxie de leurs enseignements.

(11) La traduction exacte de ce mot est « les vénérables », « les liturgistes », « les adorateurs ».
(12) Jambl. : V. P. 74.

C'étaient surtout les Nomothètes qui, rentrés dans le monde profane, où ils formaient un Tiers-Ordre, établirent des lois en de nombreuses cités et méritèrent ainsi une grande renommée (13).

Les 5 degrés de l'Ordre (si nous y englobons le degré préparatoire des Exotériques) correspondaient non seulement à une parfaite ordonnance du programme des études, mais ils répondaient aussi, par leurs chiffres, à une préoccupation d'ordre mystique ; 5 représente en effet le Pentalpha ou Etoile à 5 branches (14), parfaite image de l'Initié triomphant et rayonnant de toutes parts les lumières acquises.

VI. — *Le Salut au Soleil.*

Bien que les degrés d'études se fussent toujours réunis séparément, sous la conduite de moniteurs différents, tous comportaient un certain nombre de pratiques communes, imposées à tous les adeptes.

Un des rites les plus mystérieux de l'Ordre était le salut au Soleil levant.

Levés fort tôt, les disciples se revêtaient d'une robe blanche, prenaient leur lyre et se rendaient à la rencontre du Soleil, en chantant des cantiques sacrés.

Dès que l'astre divin se levait à l'horizon, ils cessaient leurs chants, se prosternaient sur le sol et adressaient au Soleil une fervente adoration (16).

Qu'on ne voie pas en cette pratique une choquante manifestation d'aveugle astrolâtrie.

Elle avait une origine égyptienne et était en intime connexion avec l'enseignement des Mystères.

Nos autels modernes sont encore, eux aussi, tournés vers l'Orient et le coq de nos clochers salue, lui aussi, le soleil levant.

VII. — *La clé du Symbolisme.*

Tout est symbole et allégorie dans l'étude des Mystères. Jamais ils ne sont dévoilés directement car la Vérité ne peut se

(13) Jambl. : V. P. 172.
(14) Cf. Lucien : Pro lapsu, 5.
(15) Jambl. : V. P. 150. Cf. Plutarque : Placita Philos., L. I, Chap. III, 18. Cf. J. Pelseneer : Esquisse du Progrès de la Pensée mathématique, Liège, G. Thone 1935, page 31.
(16) Jambl. : V. P. 256.

révéler que par degrés successifs aux hommes, incapables de la percevoir en son ensemble.

Les Initiés de tous les temps et de tous les peuples ne donnent de réponses à leurs néophytes, que par la voie symbolique (17). Encore faut-il que ces enseignements ne soient que progressifs et ne se transmettent qu'avec prudence et circonspection.

Car il a été dit avec raison que la Sagesse doit se couvrir d'un voile, difficile à lever, afin de donner plus d'impatience à ceux qui la recherchent ; plus d'attraits aux trésors qu'elle recèle, plus d'autorité à celui qui la possède (18).

Le Symbolisme antique couvre à la fois la doctrine et les rites, les Mystères et leur liturgie, la théorie et la pratique.

Il est la seule clé traditionnelle de la Lumière.

VIII. — *Les Usages de l'Ordre.*

Les membres de la Fraternité Pythagoricienne pratiquaient la vie en commun.

a) Lors de leur entrée dans l'Institution, ils lui confiaient tous leurs biens (19). Les Economes en prenaient possession et les administraient avec soin. Si, décevant les espoirs de ses maîtres ou faisant l'objet d'un arrêt d'expulsion, un membre de l'Ordre se voyait contraint de s'en retirer, les Economes lui restituaient ses apports, largement augmentés, par le fruit d'une gestion intelligente (20).

b) Après la cérémonie du salut au Soleil, les initiés faisaient des promenades matinales dans les bois sacrés (21) ; après cette communion avec les forces cachées de la Nature, ils se réunissaient dans leurs Temples — il y en avait un par grade — et y suivaient des cours et conférences d'obligation, donnés par des instructeurs spécialisés (21).

On les invitait parfois à des exercices imprévus de philosophie et d'éloquence.

Le Maître leur donna un jour ces définitions :

— « Qu'est-ce que l'Univers — L'ordre ».

— « Qu'est-ce que l'amitié ? — L'égalité » (22).

Et chacun des membres présents dut commenter à sa manière et suivant ses lumières personnelles, les textes proposés à sa sagacité.

(17) Id. 103.
(18) Plutarque : V. Homeri, 92.
(19) D. Laërce : VIII, 10 ; Jambl. : V. P. 72.
(20) Jambl. : V. P. 73.
(21) Id. 96.
(22) Id. 162.

c) Au milieu du jour, ils prenaient leurs repas en commun ; ils se réunissaient à raison de dix convives par table (23).

Pendant les travaux manducatoires, ils gardaient le silence. Le plus jeune faisait à voix haute une lecture d'ordre initiatique ; puis, le plus ancien en faisait, brièvement, le commentaire (24).

d) L'après-midi était consacrée à l'étude individuelle, à des promenades par petits groupes, au cours desquelles ils discutaient entre eux (sauf les Novices, toujours contraints au silence), les matières vues pendant la matinée.

e) Après divers exercices du corps et un bain réparateur, ils soupaient ensemble, tout en écoutant le sermon du soir.

Ils pratiquaient diverses libations aux Dieux et une liturgie de clôture.

f) Deux fois par jour, ils devaient se soumettre à un sévère examen de conscience et faire ainsi « le point » de leur avancement moral et spirituel (25).

Cela s'appelait : la Psychostasie ou pesée de l'âme.

Ce rite était spécifiquement égyptien.

g) Si l'un d'eux venait à décéder, on interdisait formellement la crémation de son corps. On l'inhumait rituellement, dans des voiles blancs, garnis de feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier (26).

h) Ils ne pouvaient ni croiser la jambe gauche sur la jambe droite (27), ni se raser ou se tailler les cheveux un jour de fête (28).

Ils ne pouvaient employer le bois de cyprès, pour fabriquer des cercueils (29).

i) Ils ne portaient que des vêtements de lin à l'exclusion de tout tissu de laine (30).

Leurs sandales étaient, non de cuir, mais de roseau.

j) Certains aliments leur étaient interdits ; c'est ainsi qu'ils ne pouvaient manger de fèves. Les œufs leur étaient décon-

(23) Jambl. : V. P. 98.
(24) Jambl. : V. P. 99.
(25) Porphyre : V. P. 40 ; D. Laërce : VIII, 22.
(26) Jambl. : V. P. 154.
(27) Plutarque : de la mauvaise honte, § 8.
(28) Jambl. : V. P. 154.
(29) D. Laërce : VIII, 10 ; Jambl. : V.P. 155.
(30) Jambl. : V. P. 100, 149.

seillés : l'abstention de tout mets carné leur était recommandée (31).

k) Ils ne pouvaient porter des anneaux (32).

l) S'il tonnait, ils devaient toucher la terre (33).

m) Beaucoup d'entre eux portaient, comme leur Maître, les cheveux longs (34).

Leur fidélité aux usages de l'Ordre est attestée non seulement par les historiens du Pythagorisme mais encore par ses adversaires.

Il ne manqua pas en effet de persifleurs et d'ironistes, de sceptiques et de critiques, pour ridiculiser leur Règle de vie.

Certains esprits terre à terre étaient incapables de comprendre la richesse de cet ascétisme et son élévation morale.

Ils verront en tout renoncement une sottise, en toute privation volontaire d'un bien, une naïveté.

L'un d'eux, Aristophon, fait dans son pamphlet, intitulé : Le Pythagoriste, la satire suivante : « Boire de l'eau, comme une grenouille, manger des légumes et des oignons, comme une chenille ; passer l'hiver à la belle étoile, comme le merle ; souffrir du froid ou causer en plein midi, comme la cigale ; marcher pieds nus, comme la grue ; ne pas dormir, comme le fait la chouette, telles sont les manies du Pythagoriste... » (35).

Le fait même que l'Ordre subissait ainsi les traits acérés des matérialistes, prouve la réalité courante, l'exercice public et constant de ses pratiques.

IX. — *Les morts vivants.*

Mais il se faisait parfois qu'un de ses membres se voyait contraint de sortir de la communauté.

Qu'il le fît de sa propre initiative ou par suite d'une sentence d'exclusion, une mesure particulière était prise à son égard. Elle a toujours étonné les profanes.

On réunissait les adeptes en séance spéciale ; on leur annonçait que le nom du frère intéressé serait rayé du Livre Matricule des membres de l'Ordre — on le proclamait mort à celui-ci,

(31) Porph. : V. P. 44 ; D. Laërce, VIII, 33-34.
(32) Jambl. : V. P. 256.
(33) Jambl. : V. P. 156.
(34) Idem, 11, Athén., IV, 163.
(35) Diog. Laërce en cite un passage (VIII, 38) ; Athén. VI, 238.

puis on lui élevait un cénotaphe, comme s'il eût vraiment perdu la vie (36).

Et si, par la suite, l'un ou l'autre des initiés le rencontrait, par hasard, dans une des rues de la cité, il feignait de ne plus le reconnaître ; si l'autre tentait de lui adresser la parole, il refusait de l'écouter ou de lui répondre ; on le traitait systématiquement comme un défunt. On ignorait son existence physique, il était mort pour la vie spirituelle.

Cette implacable indifférence, cette impitoyable froideur étaient, sans doute, le plus terrible des châtiments.

X. — *L'amour fraternel.*

Mais en revanche, quelle chaleureuse affection reliait entre eux tous les membres de l'Ordre, tous fils d'un même Père, admis à communier dans les mêmes Mystères !

Avec quelle vivante sympathie, avec quelle sollicitude toujours en éveil, ils prenaient soin l'un de l'autre, au point que l'on disait d'eux, avec étonnement, « Voyez comme ils s'aiment... »

N'ayant pas à redouter entre eux ces querelles d'intérêt, qui empoisonnent la vie profane et dressent les hommes les uns contre les autres, ils rivalisaient entre eux d'attentions et de générosités.

Voulant se rendre compte de l'étendue de cette affection fraternelle, Denys, tyran de Syracuse accusa un Pythagoricien, nommé Phintias, de conspiration contre sa personne et le fit condamner à mort. Il lui accorda un délai d'un jour, pour aller mettre en ordre ses affaires, à la condition qu'il lui donnât un répondant, qui paierait au besoin son absence, de sa propre vie. Un ami de Phintias — Damon — également membre de l'Ordre, s'empressa de se constituer prisonnier en ses lieu et place. Lorsqu'arriva le moment du dernier supplice, Phintias revint et offrit sa tête au bourreau. Mais Damon cria à ce dernier : « Ne croyez pas cet homme. C'est moi, Phintias. C'est moi seul qu'il faut exécuter... » Et ils se disputaient ainsi la faveur de mourir l'un pour l'autre. Touché jusqu'aux larmes de tant d'attachement, le tyran gracia Phintias et demanda vainement aux deux amis de lui faire une part dans leur affection (37).

(36) Jambl. : V. P. 73.
(37) Jambl. : V.P. 235, 236 ; Porphyre : V. P. 60, 61 ; Schiller a immortalisé cet épisode de l'amitié pythagoricienne dans son poème : Die Buergschaft.

Qui ne connaît l'histoire de Miltiade le Carthaginois, qui fit libérer l'Argien Possidès, que l'on allait exécuter comme prisonnier de guerre et qui lui avait fait le signe de reconnaissance de l'Ordre ? (38).

Et celle d'Euboulôs le Messénien, enlevé par des pirates, vendu comme esclave en Etrurie et qui fut aussitôt racheté et libéré par Nausithoüs d'Etrurie (39).

Et celle de Kleinias de Tarente qui fréta un navire pour aller sauver Prôros de Cyrène de la faillite ? (40).

Qui ne connaît enfin la touchante histoire rapportée par Jamblique (41) ?

Un membre de l'Ordre, voyageant à pied, s'était égaré dans le désert et put se traîner, épuisé, jusqu'à une auberge solitaire, située aux confins des régions habitées.

Il y tomba gravement malade et sentit venir la mort.

Voulant témoigner sa reconnaissance à son hôte, qui l'avait si charitablement accueilli, et désespéré de ne pouvoir le dédommager des frais qu'il lui avait occasionnés, il grava d'une main affaiblie quelques signes mystérieux sur une planchette de bois, qu'il fit suspendre à l'extérieur de la maison.

Puis, l'âme tranquille, il mourut.

Longtemps après un autre voyageur, passant par hasard en ces lieux écartés, aperçut la tablette et déchiffra les curieux dessins qu'elle portait.

Il s'informa aussitôt auprès de l'aubergiste du sort qu'avait eu le graveur de ce message.

Il alla se recueillir sur sa tombe, y pratiqua ses rites funéraires, puis il paya largement l'hôtelier des débours que le défunt lui avait jadis causés et continua son voyage.

Mais comment décrire l'affection sans bornes, le dévouement enthousiaste, l'amour suprême dont le Maître lui-même fut honoré, de son vivant, par ses enfants spirituels ?

Ils l'entouraient d'un respect religieux, chacune de ses paroles était un oracle ; ses désirs, un ordre.

Leur raison dernière était : « Autos Epha », c'est-à-dire : « C'est lui, qui l'a dit » (42), tant ils l'estimaient infaillible dans sa sagesse.

Un tel attachement ne put être provoqué que par un Maître exceptionnel, vraiment nimbé d'un reflet céleste.

(38) Jambl. : V. P. 128.
(39) Id. 127.
(40) Id. 239.
(41) Jambl. : V. P. 237-238.
(42) Cicéron : De Natura-Deorum, l. I, ch. V. 10.

Chapitre IV

LES PERSECUTIONS CONTRE L'ORDRE ET LA MORT DU MAITRE

I. — *L'incident de Sybaris*

Or, il advint que l'œuvre surhumaine de réformer les mœurs et les esprits par la formation d'une élite au sein de la Cité, fut soudainement compromise par une série d'effroyables épreuves.

La première d'entre elles fut provoquée par l'opulente république voisine, celle de Sybaris.

Un tyran, nommé Télys s'y empara brusquement du Gouvernement ; il fit arrêter les membres de l'ancienne aristocratie, qui avaient possédé le pouvoir avant son coup d'état. La plupart de ces dirigeants étaient Pythagoriciens.

Télys en fit assassiner un certain nombre ; d'autres parvinrent à prendre la fuite et se réfugièrent à Crotone, où, embrassant les autels, ils invoquèrent en leur faveur la sainteté du droit d'asile.

On leur réserva aussitôt une hospitalité généreuse, dans la Communauté de l'Ordre.

II. — *L'Ultimatum* (1).

Mais la menace permanente que la présence toute proche des exilés constituait pour le dictateur de Sybaris le décida à envoyer une délégation à Crotone.

Elle était porteuse d'un ultimatum bref et catégorique : ou bien Crotone lui livrerait sur le champ les réfugiés, afin qu'il pût les mettre à mort ; ou bien, elle refuserait de le faire et en ce cas, ce serait un casus belli.

On devine le tragique dilemme posé par cette sommation arrogante. Le peuple de Crotone se réunit sur l'agora et se montra fort divisé. Il faut toujours un certain courage pour accepter la nécessité d'un recours aux armes et toutes ses terribles conséquences.

(1) Jambl. : V. P. 133 et 177.

Il ne manqua pas de conseillers pour estimer bien haut que le litige surgi entre Télys et l'ancien gouvernement de Sybaris n'intéressait en rien la paisible cité crotoniate.

Ils recommandèrent à la foule de ne pas entreprendre une guerre contre un état puissant, pour défendre des intérêts étrangers et de livrer les exilés à Télys, pour mettre fin à un incident désagréable.

III. — *Intervention du Maître.*

Diodore de Sicile nous rapporte (2) que le Maître intervint personnellement dans le litige et résolut ainsi le conflit des consciences :

— « Vous ne pouvez, dit-il, arracher de vos autels les suppliants qui en ont invoqué la sainteté. Sybaris est sans droit pour vous les réclamer. Le droit d'asile est inviolable. Rien ne doit vous détourner de votre devoir ».

Des membres de la Députation de Sybaris l'interrompirent par des sarcasmes et des injures.

L'un d'eux, qui avait appris que Pythagore passait pour avoir visité les Enfers, lui cria, ironiquement :

« Toi qui vas voir les morts, sache que je te remettrai une lettre pour mon père défunt, tu la lui donneras à ton prochain voyage et tu m'en rapporteras la réponse... »

Le Maître regarda tristement le blasphémateur et refusa de lui répondre. Mais on l'entendit murmurer : « Je ne vais point au lieu des Impies » — il indiquait par là que le père de son insulteur, mort tout récemment après avoir assassiné plusieurs frères de l'Ordre, citoyens de Sybaris, expiait dans le Tartare la gravité de ses crimes.

Il descendit vers la mer et s'y purifia des injures subies (3).

Pendant ce temps, le Sénat des Mille délibérait. Comme il comptait parmi ses membres les plus influents plusieurs adeptes de l'Ordre, ils firent état de l'avis de leur Maître.

La décision qu'ils prirent fut à la fois conforme à la dignité de Crotone et à la solidarité initiatique.

La cité refusa de livrer ses hôtes.

IV. — *La guerre et la victoire.*

La guerre fut déclarée par Sybaris le même jour. Ce fut le célèbre athlète Milon, membre dévoué de l'Ordre, qui prit le commandement des troupes de Crotone.

(2) Diodore de Sicile : XII, 9 ; Jambl. : V. P. 177.
(3) Id. 178.

Bien que l'armée de Sybaris, composée de nombreux mercenaires, fût trois fois plus forte que celle de Crotone, les envahisseurs furent repoussés et s'enfuirent ; Milon les poursuivit sur leur propre territoire et s'empara de Sybaris.

Elle fut complètement rasée (4) ; il n'en resta pas pierre sur pierre. Elle disparut ainsi de la carte de la Grande-Grèce.

Ce n'est que soixante-dix ans plus tard, qu'une nouvelle colonie athénienne viendra s'établir à quelque distance de ses ruines et y édifier la ville de Thurium.

V. — *Les difficultés du vainqueur.*

Malgré l'éclatante victoire remportée sur sa rivale, Crotone ne connut pas le bonheur de la concorde. De grandes dissensions naquirent entre le Sénat et le peuple, relativement au partage des terres conquises (5). Les démagogues voulaient qu'elles fussent réparties par têtes d'habitants, ce que le Sénat refusait.

Une seconde cause de difficultés fut l'agitation des esprits (6), qui se répandit à ce moment dans toutes les colonies achéennes. Une fièvre révolutionnaire se propageait de ville en ville. Des émeutes entraînèrent la chute de la plupart des Conseils oligarchiques ou aristocratiques. Le peuple prit le pouvoir en de nombreuses cités. Son premier soin fut d'abolir les constitutions qu'il estimait réactionnaires. Il supprima les magistratures héréditaires et les fit désigner par le sort. Les chefs des gouvernements furent invités à soumettre au peuple un rapport sur leur gestion ; ils devinrent ses serviteurs au lieu de demeurer ses guides. Tout citoyen put dès lors briguer les charges publiques et participer au pouvoir.

Crotone n'échappa point à la contagion des idées nouvelles.

La résistance des grands exaspéra la foule. Des élections fort tumultueuses amenèrent au pouvoir un Conseil démocratique, après un gouvernement de transition dirigé par Hippase, Diodore et Théagès.

Toutes les institutions traditionnelles de la cité furent aussitôt balayées et l'Ordre perdit sur le champ l'influence considérable qu'il avait si longtemps exercée sur la ville.

VI. — *La retraite du Maître.*

C'est à ce moment que Pythagore cessa ses cours aux Exotériques et se mura dans une profonde retraite. On ne le rencon-

(4) Aelien : Var. Histor. l. III, ch. 43. Ses ruines viennent d'être découvertes récemment (1969).
(5) Jambl. : V. P. 255.
(6) Cf. le ch. IV de l'Essai sur la Politique Pythagoricienne par A. Delatte, 1922.

tra plus sur l'agora ; il s'enferma dans le Temple de l'Ordre et seuls, les dirigeants de ce dernier purent réussir à l'approcher.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur les raisons de cette éclipse volontaire.

Le Maître, qui avait tant lutté pour créer à Crotone un climat d'harmonie et de concorde sociale, était-il découragé par les cruels changements que le peuple venait brusquement d'imposer et prévoyait-il que des heures plus pénibles encore attendaient les meilleurs de ses disciples ?

Ou bien se rendait-il compte de l'erreur qu'avaient commise les Politiques de l'Ordre, en prenant une part trop active aux luttes électorales et en gérant trop ouvertement les affaires publiques ? Avaient-ils dépassé les limites qu'il leur avait tracées ?

Quoi qu'il en soit, il devint dès lors, invisible. Aristote prétend même (7) qu'il prépara en secret son départ et quitta pour toujours la ville ?

On raconte d'autre part qu'il se rendit à ce moment à Délos, pour y assister aux derniers moments de son vieux Maître Phérécyde, atteint d'un mal incurable (8).

D'autres prétendent qu'il alla se fixer à Métaponte, où existait une communauté prospère, non touchée encore par la vague de fond qui avait emporté tant de Conseils politiques des cités voisines (9).

VII. — *La campagne de Cylon contre l'Ordre.*

Les aristocrates de Crotone ne s'étaient pas avoués vaincus par la réaction populaire.

Ils constituaient une opposition vigilante et leur minorité active entravait l'exécution des réformes nouvelles.

C'est alors que se déclancha contre eux une de ces odieuses campagnes électorales, comme il s'en produisit tant à notre époque. Des meetings passionnés furent organisés par les démagogues ; l'Ordre fut attaqué avec âpreté et la personnalité même du Maître ne fut pas épargnée.

Un nommé Cylon (10), que le Maître avait refusé dans l'Ordre parce qu'il lui avait paru cruel et ambitieux, se mit à la tête de cette conjuration. Il organisa des banquets et des consultations populaires. Un misérable, nommé Ninon (11), lui prêta un

(7) Diogène Laërce, II, 46.
(8) Jambl. : V. P. 252.
(9) Cf. le ch. V de : La Légende de Pythagore de Grèce en Palestine, par Is. Lévy, Paris, Champion, 1927.
(10) Jambl. : V. P. 74, 258.
(11) Id. 258, 259, 260.



Crotone :

Colonne du Temple de Héra et mur de l'Institut de Pythagore.



Buste de Jamblique, le biographe du Maître.

odieux concours. Il vint lire au peuple un faux extrait des « Vers Dorés » de Pythagore, qu'il avait rédigé de toutes pièces. Se basant sur le contenu de ce libelle diffamatoire, Cylon ameuta facilement la populace. Il lui représenta que Pythagore était un étranger dangereux, un conspirateur redoutable ; qu'il avait organisé en secret tout un complot contre le peuple de Crotone, qu'il appelait, à en croire Ninon, « un vil troupeau ». Il fallait donc empêcher ce tyran de nuire et de renverser les nouvelles constitutions démocratiques. « Mieux valait, pour le peuple, être taureau un seul jour que de demeurer un bœuf toute sa vie... »

Ces accusations enflammées, qui trouvaient dans le faux, produit par Ninon un semblant de justification, eurent des conséquences effroyables. Dans le délire général des esprits aveuglés, certains citoyens coururent aux armes et se répandirent en criant dans la ville.

VIII. — *Le massacre et l'incendie.*

Ils se ruèrent aussitôt à l'assaut de la maison de Milon, où les membres de la communauté de Crotone s'étaient pacifiquement rassemblés pour célébrer rituellement, dans des agapes fraternelles, une fête d'obligation. Cernés par une foule courroucée, ils firent fermer les portes. Celles-ci tinrent bon et résistèrent à tous les efforts des assassins. N'étant par parvenus à les enfoncer, les meurtriers mirent le feu à l'édifice (12).

Alors eut lieu un horrible massacre.

Certains adeptes périrent dans les flammes ; d'autres tentèrent de prendre la fuite et furent abattus par la populace déchaînée.

La plupart des auteurs affirment que seuls, Lysis, le disciple préféré du Maître et Archippos de Tarente, purent échapper à une mort atroce (13). Lysis se réfugia à Thèbes, où il initia Epaminondas ; Archippos se sauva dans sa patrie.

On fit alors la chasse aux membres de l'Ordre. Certains d'entre eux s'étaient réfugiés dans une auberge, ils y furent découverts et égorgés. D'autres furent poursuivis en pleine campagne et rejoints au moment où ils se virent arrêtés par un champ de fèves encore en fleurs. On les tua tous sans distinction d'âge ni de sexe.

Parmi les victimes, figura le jeune Démocédès, un des espoirs de l'Ordre ; il n'avait pu quitter Crotone, sa tête fut mise à prix et il se trouva un misérable assez vil pour dénoncer sa retraite et aller toucher le prix du sang... (14).

(12) Porphyre : V. P. 55.
(13) Diog. Laërce VIII, 39. — Plutarque : Du Démon de Socrate, 13.

IX. — *La mort du Maître.*

Pythagore disparut mystérieusement.

Sa fin demeurera toujours une énigme. On ne retrouva jamais son corps ; on ne découvrit jamais le lieu de sa sépulture.

Ses biographes sont fort divisés sur les circonstances et sur le lieu de son trépas.

Trois thèses principales ont été soutenues par les historiens.

Le Maître partagea-t-il le sort cruel de ses disciples et périt-il avec eux dans l'incendie et le massacre de Crotone ? C'est la version d'Hippolyte et de Néanthe (15).

Ou bien, parvint-il à s'enfuir avec Lysis et Archippos ? Fut-il, comme le dit Hermippe (16), rejoint sur la route et égorgé dans un champ de fèves ? Ou bien le grand vieillard, fut-il un malheureux fugitif, errant de ville en ville, se voyant repoussé de toutes, jusqu'au jour où, échouant enfin à Métaponte, il y serait mort de faim et de fatigue dans le Temple des Muses ? (17).

C'est l'opinion de Satyros et de Dicéarque (18).

Il est certain que le Maître résida quelque temps à Métaponte. Car c'est là qu'il reçut dans l'Ordre son dernier disciple direct, Empédocle d'Agrigente, qui se glorifia toujours d'avoir été initié par lui.

C'est là aussi que sa demeure fut, après sa mort, transformée en Temple « des Mystères de Cérès » (19). C'est là enfin que Cicéron fera un pieux pélerinage, et ira voir : « le lieu où il avait perdu la vie et le siège, où il avait coutume de s'asseoir » (20).

Y avait-il habité avant la grande persécution cylonienne ? C'est l'avis d'Aristote. Ou bien vint-il s'y réfugier après les dramatiques événements de Crotone et finit-il ses jours dans le Mouseion de la ville ?

L'histoire n'a pas résolu ce problème.

Comment d'autre part expliquer la disparition de son corps et l'absence de tout sépulcre ? Fut-il inhumé en secret par des disciples fidèles, qui déposèrent sa dépouille dans un des rocs

(14) Jambl. : V. P. 261.
(15) Hippol. Réf. Her. I, 1, 2. C'est aussi l'opinion de Plutarque (Cf. des contradictions Stoïciennes, § 37).
(16) Diog. Laërce : VIII, 40.
(17) Porphyre : V. P. 56-57.
(18) Porph. Id.
(19) Diog. Laërce : VIII, 15 ; Val. Max. : VIII, 15, 1.
(20) Cicéron : De Finibus, V. 2, 4.

éternels qui entourent la ville ? L'incertitude des biographes a favorisé la légende d'une Ascension de Pythagore. Le Dieu apollinien aurait réintégré l'Olympe. Ce serait lui que ses disciples vénèrent, lorsqu'ils saluent le soleil...

Telle fut la fin inconnue de cet être extraordinaire ; elle est aussi énigmatique que sa vie.

X. — *L'ultime clairvoyance.*

Beaucoup de mourants ont, avant de fermer les yeux au décor terrestre, une dernière vision. Passé, présent et avenir coëxistent soudain devant eux, en une grandiose image, baignée d'un jour irréel et d'une ambiance surnaturelle. Tout saisis par cette indicible révélation, les moribonds tressaillent de joie ou bien, touchés par un divin délire, décrivent ce qu'ils aperçoivent et prédisent les choses à venir.

Il est probable, que, malgré les malheurs qui s'étaient abattus sur son Ordre et avaient failli l'anéantir, malgré les persécutions féroces qui avaient coûté la vie à ses disciples les plus chers, malgré l'incendie de leur Temple, le Maître de Samos finit ses jours sans croire son œuvre spirituelle exterminée.

Sa clairvoyant naturelle, encore affinée par l'approche de la mort, lui permit sans doute d'apercevoir, dans les siècles qui devaient suivre, la permanence de son Ordre, son triomphe universel et le merveilleux cortège des 500 Pythagoriciens célèbres qui seront toujours la gloire du monde antique.

Il dut deviner que les persécutions humaines sont limitées et ne survivent pas à leurs auteurs, que les cités rebelles regretteraient leurs égarements et rappelleraient un jour les proscrits ?

Vit-il les meilleurs de ses fils prendre le pouvoir à Tarente, où Archytas fut sept fois statège et initia le jeune Platon aux Mystères de l'Ordre ? (21) Vit-il aussi tout le monde romain s'imprégner de ses doctrines : le consul Varron (22), les censeurs Appius Claudius (23) et Caton (24) postuler humblement l'entrée dans son Ordre ? le sénateur Nigidius Figulus (25) faire creuser un Temple souterrain à Rome, pour y célébrer en secret les rites traditionnels des Sébastiques ? le grand Cicéron errer à Métaponte à la recherche de ses traces ? Entendit-il le Sénat

(21) Jambl. : V. P. 127.
(22) Pline : H. N. XXXV, 160.
(23) Cicéron. Tuscul. IV, 1, 4.
(24) Id. de Senectute, II, 38.
(25) Sur N. Figulus. Voir les pages 196 et suiv. dans La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure, par J. Carcopino, Paris, l'Artisan du Livre, 1926.

Romain lui voter l'édification d'une statue sur le Forum, avec la dédicace : « Sapientissimo Graecorum : Au plus Sage des Grecs ? » (26).

Nous le pensons.

Le Maître de l'initiation européenne dut ainsi percevoir, en une clairvoyance suprême, la claire revanche du Destin : il comprit que son œuvre était éternelle et que ni la morsure des siècles ni la lente décadence des hommes ne parviendraient à l'anéantir.

(26) Pline. H. N. XXXIV, 12, 1. La statue était en bronze ; elle fut édifiée pendant la guerre des Samnites (313) et fut abattue lorsque Sylla étendit la nouvelle Curie.

LIVRE II

LES MYSTÈRES PYTHAGORICIENS

Chapitre I

INITIATION DE PYTHAGORE AUX MYSTERES DE SON TEMPS

I. — *Les Mystères au temps de Pythagore*

Lorsque Pythagore établit son Ordre en Grande-Grèce, il avait reçu, dans les divers pays, où il avait résidé, la plénitude d'une formation initiatique.

Car à son époque, il existait déjà, chez tous les peuples méditerranéens, un grand nombre de « *Mystères* » : les *Télétés*.

Ils consistaient dans la révélation, confidentielle, de certains secrets cosmiques, par des prêtres spécialisés, à un nombre restreint de disciples, dignes de les recevoir et susceptibles d'en faire un bon usage.

En chaque région, des instructeurs consacrés au culte des divinités locales, y enseignaient les Mystères qui leur étaient particuliers, dans des sanctuaires réservés à cette fin.

Aussi voyons-nous de nombreux voyageurs, amoureux de la Vérité, pélériner de ville en ville et y solliciter l'admission à toutes les variétés de Mystères qui pouvaient leur être révélées et cumuler ainsi, jalousement, le plus grand nombre possible d'initiations.

Les mythes sur lesquels se greffaient les leçons initiatiques, variaient avec les divinités invoquées comme « médiatrices » entre le Ciel et la terre ; comme variaient aussi les rites pratiqués et les langues liturgiques, usitées dans les cérémonies.

Plutarque (1), Pausanias (2), Apulée (3) font comprendre qu'ils ont été successivement reçus aux Mystères grecs de Déméter et de Dionysos, ainsi qu'aux Mystères égyptiens d'Osiris et d'Isis.

Ce ne sont pas seulement des philosophes, portés tout naturellement à l'investigation métaphysique, qui seront les plus friands de ces investitures répétées. Les grands chefs politiques

(1) Plutarque : D'Isis et d'Osiris, 35, Cf. aussi : Propos de Table I. V, ch. 5, 1 ; et encore : D'Isis et d'Osiris, § 25.
(2) Cf. V. Magnien : Les Mystères d'Eleusis, Payot, 1938, p. 33.
(3) Apulée, Apologie, 140.

de l'Antiquité manifesteront le même intérêt pour elles. Lorsque le monde romain aura subi profondément l'influence hellénique, on verra ses empereurs les plus illustres imiter Pythagore et se rendre à l'étranger pour y conquérir une qualité nouvelle.

De même que le firent Sylla (4) et Cicéron (5), on verra Auguste (6), Domitien (7), Hadrien (8), Antonin-le-Pieux (9), Lucius Verus (10), Marc-Aurèle (11), Commode (12), Septime-Sévère (13) et Julien (14) chercher en Grèce l'initiation aux Mystères.

Du temps de Pythagore, les principaux de ceux-ci étaient déjà formés ; certains d'entre eux avaient même acquis une grande renommée.

Ceux d'Isis et d'Osiris se célébraient en Egypte ; ceux d'Adonis, en Syrie ; ceux d'Hécate, en Samothrace ; ceux de Zeus, en Crète ; ceux d'Aphrodite, en Chypre.

Sur le sol même de la Grèce, il en existait dans la plupart des grands sanctuaires : à Sparte, Mégare, Olympie, Epidaure, Egine, Corinthe, Thèbes et Lerne. Mais, de tous, c'étaient ceux d'Eleusis qui jouirent du plus grand retentissement.

Rappelons-nous les voyages du Maître ; approchons-nous, avec lui, des temples qu'il fréquenta et tentons de vérifier quelles initiations il y reçut et quels Mystères le préparèrent à sa mission.

II. — *Les Mystères de Crète.*

Cette île escarpée avait acquis dans le domaine initiatique une réputation exceptionnelle.

Sise à mi-chemin entre l'Egypte et la Grèce, elle connut, avant celle-ci les traditions ésotériques. Elle se rendit notamment célèbre par l'extraordinaire compétence de ses devins et de ses purificateurs.

Elle pratiquait le culte du Dieu solaire, Apollon, qu'y avaient introduit les émigrants d'Argos ; d'autre part, le culte de Zeus qui était en honneur depuis les temps les plus reculés.

La légende veut en effet que ce soit en Crète que Zeus, encore enfant, ait été caché par sa mère Rhéa, pour échapper à la voracité de son père Saturne.

(4) Plutarque : Sylla, 26.
(5) Cicéron : De Nat. Deor. I, 119.
(6) Suétone : Auguste, 93.
(7) Magnien : Myst. Eleus, p. 26.
(8) Dion Cassius, LXIX, 16, 1.
(9, 10, 11, 12) Voir Magnien : Myst. Eleus. p. 26.
(13) Vie de Sept. Sévère, 3.
(14) Eunape : Vie de Maxime, p. 252.

L'enfant divin fut nourri, dans l'antre de Dicté, par deux Nymphes, les Mélisses, qui lui donnèrent le lait de la chèvre Amalthée et le miel du Mont Ida. Il fut élevé par les Courètes (15).

Les Crétois représentaient Zeus sans oreilles, pour montrer par là son impartialité (16).

Il tenait en main un sceptre, terminé parfois par un aigle (17).

L'antiquité des Mystères de Crète est confirmée par toutes les sources : Diodore de Sicile dit même que les sacrifices et les Télétés prirent naissance dans l'île de Crète et que celle-ci les transmit aux autres Grecs (18). Proclus narre (19) que Zeus ordonna à Orphée d'aller apprendre la Cathartique en Crète. Aristote (20) attribue à la Crète l'usage des banquets en commun, qui est une des particularités des Mystères. Virgile rappelle, dans l'Enéide (21), que Zeus habita sur le Mont Ida dans l'île de Crète ; et que Teucer apporta en Phrygie les rites et Mystères de Cybèle, les danses sacrées des Corybantes et la coutume de représenter la déesse dans un char, tiré par des lions. Enfin, Isidore prétend (22) même que la Crète serait la patrie de la musique ; celle-ci aurait été inventée par les Dactyles Idéens, pour rehausser l'éclat de leurs rites.

Dans la lettre que Diogène Laërce attribue à Thalès (23) et qu'il aurait adressée à Phérécyde — qui fut le maître de Pythagore — on trouve ce passage significatif, rendant hommage à la Crète comme à l'Egypte : « Si cela vous plaît, j'aimerais profiter de vos recherches et si vous m'y invitez, je viendrai vous voir aussitôt. Car Solon d'Athènes et moi avons déjà traversé deux fois la mer pour aller visiter la Crète et l'Egypte et nous entretenir avec leurs prêtres. Nous n'hésiterons pas à la traverser de nouveau, pour venir vous voir. »

Les Dactyles du Mont Ida étaient à la fois des philosophes et des prêtres. Ils y vivaient en communauté. Un de leurs instructeurs, Morgès, leur apprit la science des purifications, que Pythagore enseignera à son tour à ses disciples.

Mais d'où vient ce permanent souci des premiers Mystes, de recourir constamment à des rites purificatoires ?

(15) Cf. Panthéum Mythicum de F. Pomey, Utrecht. 1717, p. 11.
(16) P. Commelin : Nouvelle Mythologie, p. 24.
(17) Id. p. 23.
(18) Diodore de Sicile : I, 96, V, 77.
(19) Proclus : Comm. sur le Timée, 36.
(20) Diog. Laërce : Livre I.
(21) Livre VI.
(22) Isidore : Orig. XIV, 6, 16.
(23) D. L. : Livre I.

Il a, certes, pour origine, la conviction qu'avaient les Sages de la Crète que l'être humain possède une âme immortelle ; elle est d'origine céleste ; sa chute dans la prison de la chair lui inspire en permanence le désir de retrouver, de réintégrer sa patrie perdue. Mais que la vie oppose d'obstacles à cet élan spontanné ! Combien de souffrances et de souillures ne sont pas la rançon de cet exil terrestre ! Cette lutte continuelle entre la recherche du salut et sa soumission aux appétits de sa nature inférieure, la frappe alternativement de lumière et d'ombre ; seule, une purification répétée pourra la délivrer du fardeau de ses fautes, lui rendre sa candeur originaire et la plonger à nouveau en état de résonance sur le Divin.

Il y a donc une double purification à réaliser pour s'affranchir de la tutelle de la matière, pour progresser vers la perfection et se rapprocher du monde spirituel : celle du corps, que l'on atteindra par les lustrations et les rites ; celle de l'âme, qui sera obtenue par les prières et l'efficacité des liturgies.

Nous verrons plus tard l'Orphisme reprendre avec un enthousiasme sévère cette vieille idée de la Crète inspirée.

Celle-ci eut plusieurs instructeurs ; le devin Thalétas fut invité par Lycurgue à officier à Sparte (24) ; mais le plus célèbre des Sages crétois fut l'énigmatique Epiménide.

III. — *La Cathartique d'Epiménide.*

Diogène Laërce nous a conservé (25) sur le grand Crétois des renseignements inégaux en valeur ; né à Cnossos ou à Phaestos, à la fin du VIIe siècle avant notre ère, Epiménide, fils de Dosiadès et de Blastè, se serait endormi dans une caverne pendant cinquante-sept ans ; à son réveil, il fut reconnu par son frère qui dans l'intervalle était devenu un vieillard. Il commença son rôle de prophète et de législateur. Sa réputation de devin était si répandue que, lorsque la peste fit son apparition à Athènes, on le pria de la conjurer.

Nicias, fils de Nicératos, vint le chercher en Crète et le ramena à Athènes (26).

Epiménide purifia la ville et offrit aux Dieux un sacrifice expiatoire ; il le fit lâcher à l'Aéopage des brebis blanches et noires et les fit immoler, chacune à l'endroit où, après un libre vagabondage, elle s'arrêterait d'elle-même.

(24) F. Demoulin : Epiménide de Crète, page 71. Bruxelles, Lamertin, 1901.
(25) Livre I, Ch. X, 109 à 115.
(26) Diog. Laërce : I, 110.

La peste cessa sur le champ et les Athéniens offrirent, par décret, au purificateur crétois, un talent d'argent et le navire qui l'avait transporté. Epiménide refusa l'argent et rentra dans l'île, où il ne serait mort qu'à l'âge de 157 ans (27).

Telle est la légende traditionnelle.

Lorsque le même Diogène nous rapportera (28) que c'est Epiménide lui-même qui accueillera Pythagore en Crète et descendra avec lui dans la caverne du Mont Ida, pour l'y recevoir aux Mystères de Zeus, il oublie que le Maître de Samos était postérieur à Solon, que précédait lui-même Epiménide. Ce seul détail fait rejeter par H. Demoulin, la réalité de leur rencontre (29).

Voyons maintenant en quoi consistaient les rites Cathartiques de la Crète, auquel Pythagore fut soumis.

On peut les schématiser comme suit (30) :

1° Avant d'être admis dans l'antre de Zeus, le postulant devait subir une purification par l'eau de mer et par la « pierre de foudre » ; les Dactyles opéraient ce rite et disaient au postulant : « Puisse cette eau, symbole de ta candeur première, « purifier ton corps comme la vertu purifie l'esprit ».

2° Une fois purifié par l'eau et la pierre magique, le candidat devait se coucher au soleil sur la plage de l'île et passer sa journée dans la méditation et la prière. C'est la purification par le feu du ciel.

3° Lorsque la nuit tombait, on l'enroulait dans une peau d'agneau noir. Il se couchait sur les bords du fleuve et continuait son recueillement.

4° A l'aube, les Dactyles venaient le chercher et le conduisaient enfin dans l'antre de Zeus. Il y demeurait trois périodes de neuf jours. On l'y soumettait aux épreuves communes à toutes les initiations : arrivée, voilé, au lieu rituel ; interrogatoires, jeûnes, purifications et prières ; lustrations nouvelles et sacrifices ; enfin, on lui enlevait son bandeau et on le laissait seul, faire une veille angoissante, dans les ténèbres de la grotte.

Ce n'est qu'après d'autres épreuves encore qu'il était enfin dépouillé de sa peau d'agneau et admis à l'investiture sacrée.

Une fois initié, il avait le droit de contempler le Trône de Zeus.

(27) Diog. Laërce : I, 112.
(28) Diog. Laërce : VIII, 3.
(29) Epiménide de Crète par H. Demoulin, p. 84.
(30) Porphyre : V. P. 17 ; voir Erwin Rohde : Psyché, Paris, Payot 1928, page 107, note 4.

6° On lui enseignait alors la Cathartique, spécialité des Mystères crétois.

7° Il apprenait aussi la divination, par le vol des oiseaux et par la fumée de l'encens.

L'étude de ces rites ancestraux nous révèle certains détails des Mystères. Qu'est l'initiation, sinon un affranchissement des servitudes du corps ? la domination de l'esprit sur le corps ? la primauté de l'intelligence sur les sens ? la mise au pas de nos tendances inférieures ?

La peau d'un agneau noir est à cet égard, significative. Elle symbolise la nature animale, les passions violentes, les appétits grossiers dont le Sage doit se dépouiller, pour arriver à la Lumière. La couleur noire de cette peau rituelle est le symbole de l'aveuglement profane, dont le myste doit parvenir à se libérer.

Le rite cathartique rejette donc tout ce qui est le rappel de la bête. Quel n'est donc pas l'incompétent égarement de certains rites modernes, qui, parodiant sans l'égaler, l'initiation antique, imposent à leurs néophytes, après qu'ils ont reçu la lumière, le port d'une peau animale ? C'est justement le contraire qu'enseigne le rite ancestral de la Crète : une fois initié, on rejette la peau animale au lieu de la porter...

Mais il est probable que les Mystères crétois donnaient au néophyte une autre révélation, sur un des éléments de l'ésotérisme universel.

On sait que l'homme, une fois plongé dans la nuit de son sommeil, voit brusquement sa conscience réapparaître et reçoit alors, par un rêve, des communications imprévues. Peut-il même, comme l'enseignaient certains Mystes, voyager mentalement, dans le temps et dans l'espace ? entrer en relations avec les Forces Supérieures ou avec les âmes des morts ? communier avec les forces élémentaires de la Nature ? ou même, apercevoir à l'avance les événements du futur ?

Tout homme a en lui, des sens inconnus ; il n'en soupçonne pas l'existence, parce que depuis des millénaires, il a refusé de s'en servir, de les utiliser régulièrement, de les entretenir par un constant exercice. Lorsqu'ils lui donnent, parfois, malgré lui, un avertissement précis, il appelle ce fait son intuition, sans se rendre compte de la nature réelle de cette activité cachée.

Or, les anciennes initiations, voulant réintégrer le néophyte dans son état ancien et primitif, dans sa nature entièrement révélée, engageaient l'initié à recouvrer ses dons perdus, à ranimer en lui ses possibilités ancestrales. La clairvoyance ou seconde-vue est l'une de ces qualités endormies et qu'il est possible de réveiller.

Le rêve en est souvent l'exercice spontané ; l'homme qui rêve n'est-il pas plus riche et plus sensible que l'homme à l'état de veille ? Ne peut-il pas se déplacer, en songe, à de grandes distances, avec la vitesse de l'éclair ? ne peut-il pas fendre l'air comme l'oiseau ? et traverser toutes sortes d'obstacles ? N'obtient-il pas de prémonitions singulières et ou des réponses brillantes de clarté à des problèmes qu'il croyait, de jour, insolubles ?

Les Anciens accordaient au rêve une importance considérable. C'est à cette occasion que les Dieux visitent les humains et leur font des communications importantes (31).

Le long sommeil d'Epiménide de Crète a rapport à cet enseignement. Le fait de s'endormir dans une caverne inspirée ou dans le temple d'une divinité favorise l'éclosion heureuse du phénomène.

D'autres antres — tel celui de Trophônios en Béotie — enseignaient la même vérité ; les malades n'assiégeaient-ils pas les temples d'Asklépios (32) ou d'Amphiaraios dans le but d'y passer la nuit et avec l'espoir que le Dieu les visiterait en songe et leur donnerait le secret de leur guérison ?

Et Philostrate nous raconte qu'Apollonius de Tyane descendra, lui aussi dans un antre — celui de Trophônios — et y résidera toute une semaine (33).

L'initiation crétoise laissa en Pythagore un souvenir vivace.

Il imposa à ses disciples des purifications quotidiennes, des lustrations répétées ; le souci de la propreté physique et de la netteté morale sera poussé chez eux jusqu'à la manie, jusqu'à l'exagération (34).

Il attirera d'autre part leur attention sur l'importance des rêves, au point de vue ésotérique (35).

Digne disciple du grand devin de Cnossos, qu'il ne connut qu'indirectement par ses successeurs mais dont il s'assimila la doctrine, il veillera à la constante résonance de ses adeptes sur les réalités spirituelles.

(31) Homère : Iliade, II, 5 ; Platon : Banquet, 303 a ; Eschyle : Eumén. 104 ; Diog. Laërce : VIII, 32 ; Jambl. 107 ; Cicéron : De Divin. l. II, ch. 59.

(32) Cf. Méautis : Pélérinages en Grèce. Genève 1941, pp. 137 et suiv. et Jambl. : Des Mystères, I, III, 2-3. Cf. aussi : Thassilo de Scheffer : Mystères et Oracles helléniques, Paris, Payot, 1943, pages 177 et suivantes.

(33) Philostr. : Vit. Ap. Tyan, l. VIII, ch. XVIII.

(34) Diog. Laërce : VIII, 31, Jambl. : V. P. 98, 100, 153, 155.

(35) Jambl. : Des Mystères, I, III, 2-5. Cf. Sur l'importance des rêves chez les Pythagoriciens : Pierre Boyancé ; Le culte des Muses chez les Philosophes Grecs. Paris, E. de Boccard, 1937, pages 110 et suiv.

IV. — *Les Mystères de l'Egypte.*

Mais c'est certes l'Egypte, terre classique des Mystères, qui aura sur lui la plus grande influence initiatique.

« Il passa vingt-deux années dans les Temples de l'Egypte, dit « Jamblique (36) ; il y étudia l'astronomie et la géométrie ; il « s'y fit recevoir, *non en courant ni n'importe comment,* à toutes « les initiations des Dieux ».

« *Non en courant* » : dit l'auteur ; cela indique que loin de demander en hâte d'être l'objet d'une investiture occasionnelle, ou le témoin de rites usuels ou de liturgies habituelles, comme le demandaient tant de voyageurs aussi avides que pressés, il eut la patience d'attendre et de recevoir un enseignement complet et des initiations approfondies.

« *Ni n'importe comment* » : ce n'est donc pas une réception de pure forme qu'il est allé solliciter ; il a voulu recevoir et a effectivement obtenu une formation identique à celle des membres de la caste sacerdotale ; il sera considéré comme leur égal en science et en thaumaturgie.

Mais en quoi consistaient les initiations égyptiennes ?

Sur ce grand et passionnant problème, toute une littérature a vu le jour.

On a émis quantité d'hypothèses ou de brillantes et fragiles fantaisies. Que n'a-t-on entendu sur ce sujet !

Une première école, représentée par Rœder, Hall, Newton, Hohlenberg, etc., enseigne que des initiations extrêmement impressionnantes étaient données par des prêtres égyptiens à une élite de néophytes, elles se déroulaient en partie dans la Grande Pyramide et dans le Sphinx de Gizeh. L'abbé Terrasson lança le premier cette affirmation (37).

Les cérémonies auraient comporté des épreuves physiques épuisantes et redoutables : le candidat devait être purifié par les quatre éléments ; il devait, pour ce faire, ramper dans des galeries souterraines : (élément-terre) ; traverser des bûchers enflammés : (élément-feu) ; passer à la nage et sans éteindre sa lampe, un réservoir profond : (élément-eau) ; enfin, ne pas lâcher prise au moment où il se sentirait suspendu dans le vide : (élément-air).

La disposition intérieure de la Pyramide, qui compte de nombreux couloirs, des salles et des cavités diverses, ne rend pas, a priori, cette thèse invraisemblable.

(36) Jambl. : V. P. 19.
(37) Dans son ouvrage : « Sethos ». Cf. aussi Crata Repoa, édité par A. Bailleul, Paris, 1778.

Et dans un passage devenu classique, Apulée (38) ne dit-il pas, en parlant de l'initiation de Lucius aux Mystères égyptiens : « J'ai atteint les confins de la mort. Ayant foulé le sol de Proserpine, j'en suis revenu, en traversant tous les éléments ? »

D'autres auteurs, au contraire, et Briem (39) nous en paraît le plus qualifié, contestent énergiquement cette thèse et s'obstinent à ne voir dans la Grande Pyramide qu'un tombeau de dimensions considérables.

N'essayons pas de les départager ; car la question n'est pas là.

Que la Pyramide de Chéops et le temple du Sphinx aient ou non servi à des initiations secrètes, cela n'a qu'une importance accessoire. C'est l'existence d'initiations en Egypte qui ne peut être contestée. Rappelons que tous les grands hommes de la Grèce ont fait expressément le voyage d'Egypte pour venir les solliciter et que tous les auteurs en affirment la réalité.

Soyons cependant précis, la religion égyptienne comportait deux degrés de révélations. Au peuple, on ne donnait qu'une approximation élémentaire de certaines Vérités cosmiques, sous le voile du mythe religieux. On lui permettait de fréquenter les sanctuaires, de participer aux processions et aux fêtes religieuses qu'Hérodote nous a décrites. On l'encourageait dans une piété ardente, dans une dévotion exceptionnelle, dans une permanente émotivité mystique.

Mais on réservait la véritable science secrète aux membres de la caste sacerdotale (40) ; de rares étrangers en furent parfois les bénéficiaires.

De nos jours encore, la religion courante nous offre l'exemple de ce dualisme ; la masse des fidèles reçoit un enseignement élémentaire et populaire des Mystères ; elle participe aux offices et cérémonies du culte ; mais ses propagandistes et instructeurs suivent un entraînement moral, psychique et liturgique, absolument différent ; le prêtre est astreint à 2 années de recherches philosophiques, à 3 années de formation théologique ; certains rites lui sont entièrement réservés.

La religion grecque fit d'ailleurs de même ; elle ouvrait à tous ses fidèles les portes de ses temples ; elle leur permettait d'assister aux exercices du culte. Mais elle n'accordait pas l'entrée des sanctuaires où se célébraient les Mystères, à n'importe quel croyant. Tous n'étaient pas acceptés à Eleusis. On sélectionnait les néophytes et on en renvoyait un certain nombre (41).

(38) Apulée : Métamorph. l. XI.
(39) O. Briem : Les sociétés secrètes de Mystères, Paris, Payot, 1941, page 207. On y trouvera une bonne bibliographie de la question.
(40) Ou aux rois. Plutarque : Isis et Osiris, I, 9.
(41) Suétone : Vie de Néron, 34.

Et divers esprits spiritualistes et respectueux de la religion établie, ne demandèrent jamais l'initiation.

Sait-on que Lucien reproche notamment à Socrate de n'avoir jamais été initié à Eleusis ? (42).

Pythagore reçut donc cette double communication de la Vérité. Avec le peuple égyptien, le plus religieux de tous les peuples, à ce qu'affirme Hérodote (43), il participa au culte public d'Osiris et d'Isis ; avec les prêtres de Memphis et notamment Eunouphis d'Héliopolis, il approfondit les Traditions de l'Egypte.

L'auteur des « *Philosophoumena* », qui est certes le Père de l'Eglise le plus érudit et le mieux renseigné en ces matières, parle ainsi (44) des Mystères d'Isis : « Les Egyptiens, suivant l'opinion universelle, ont livré à tous les autres hommes les *Télétés* de tous les autres Dieux ; ils ont, les premiers, révélé les symboles et les rites, les objets sacrés et les récitations, qui ne peuvent se dévoiler aux non-initiés ».

Et Plotin précise (45) : « Voici le secret de la défense que l'on fait dans les Mystères d'en révéler le secret à ceux qui n'ont pas été initiés.

« Comme le Divin est une chose ineffable, on défend d'en parler à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir ».

Tout le monde n'était donc pas admis à ces révélations ; il y eut toujours deux enseignements : l'un, populaire et fragmentaire ; le second, précis et complet. Le peuple ne reçut jamais qu'un pâle reflet des Mystères.

V. — *Le Contenu des Mystères égyptiens.*

Ils comportaient essentiellement : un élément mythique, dont la mort et la renaissance d'Osiris formaient le thème principal ; des symboles et un ensemble de rites.

Pouvons-nous découvrir quelles particularités des Mystères ont le plus frappé Pythagore ?

Ce sera certes et avant toute chose, la célèbre légende osirienne. Plutarque nous l'a rapportée (46) de façon explicite. Résumons-la brièvement : Osiris a été assassiné par le cruel Typhon ; son cadavre fut jeté dans le Nil. Le coffre qui le contenait fut porté par les flots de la mer à Byblos et un cèdre se développa tout autour. Isis parvint à le retrouver après de nombreuses recherches. Mais, de nuit, Typhon survint et déchira le

(42) Lucien : Démonax : IX, 237.
(43) Hist. l. II, XXXVII.
(44) Philosophoumena, V, 7.
(45) Plotin : Ennéades, VI, 9, 11.
(46) Is. et Osiris, 12 et suiv.

corps d'Osiris en quatorze morceaux, qu'il dispersa de toutes parts. Isis dut chercher bien longtemps pour les retrouver ; elle put en réunir treize ; le sexe ne fut pas retrouvé. Rê envoya alors Anubis remettre en place tous les membres disjoints d'Osiris. Isis le ranima par son souffle et Osiris devint le roi de l'empire des morts, l'Amenti. Ultérieurement son fils Horus vengea son père et vainquit Typhon.

Ce mythe éternel, susceptible de nombreuses interprétations (Dupuis en a donné une intéressante explication astronomique) (47) se retrouve dans toutes les initiations.

Car le néophyte était — à un moment donné — soumis à une mort symbolique ; (comme le Dieu assassiné, il devra mourir pour renaître) ; et lorsqu'il renaissait et se levait de sa couche funèbre, il était assimilé au Dieu lui-même, qui revivait en lui et le faisait participer à sa puissance spirituelle.

La légende d'Osiris eut aussi un rôle considérable dans le culte des morts qui prit en Egypte un développement extraordinaire. Les rites avaient en effet pour but d'assimiler le défunt au Dieu lui-même, de le ranimer sur le plan spirituel, où il séjournait dorénavant ; on lui rendait, par une savante et minutieuse liturgie, l'usage de ses membres et de chacun de ses sens. « On rassemblait tout ce qui était épars » de même qu'on avait reconstitué Osiris avant de le ressusciter (48).

Une partie de ce symbolisme se retrouvera dans le Pythagorisme, où l'initié devra, comme le grain de blé, symbole d'Osiris, mourir pour renaître. Pythagore fut ensuite fortement imprégné de l'enseignement égyptien, relatif à la vie posthume de l'âme humaine.

Il déclarera, comme ses instructeurs égyptiens, que l'âme est impérissable, il la fera passer par la barque sacrée pour se rendre au jugement ou psychostasie et, pour préparer l'âme à ce moment redoutable, il imposera à tous ses disciples de se peser moralement chaque jour, par une psychostasie volontaire (49) ; il fera espérer aux justes la béatitude finale, le séjour dans l'île des Bienheureux (50). Il répétera ainsi les Traditions égyptiennes sur la barque d'Isis, la pesée des âmes par le greffier Thot, le refuge final dans les champs bienheureux d'Ialou.

Conserva-t-il dans ses rites des symboles spécifiquement égyptiens ? On peut noter que nous retrouvons dans certains

(47) Dupuis : Abrégé de l'origine de tous les cultes, Paris, Chassériau, 1822, Ch. VI, p. 83 et suiv. — Mais son interprétation, purement matérielle, passe sous silence l'essentiel du rite.
(48) Cf. A. Loisy. Les Mystères païens, p. 48. J. Marquès-Rivière : Histoire des Doctrines Esotériques, Paris, Payot, 1940, pp. 28-33.
(49) Cf. Vers Dorés : Vers XL à XLIV.
(50) Id. Vers. LXX-LXXI.

de ses enseignements la dualité Osiris-Isis, sous forme du binaire : Soleil-Lune ; le culte d'Amon-Râ, sous la forme du rite de salut au Soleil levant ; la balance de Thot dans les symboles de ses Nomothètes ; la barque d'Isis, dans l'enseignement secret sur la survie. Le scarabée sacré sera remplacé par le papillon et Apollon sera représenté en chacun de ses Temples.

Mais ce qui influencera et inspirera beaucoup le Maître dans ses directives rituelles, ce sera surtout la minutieuse et étonnante liturgie égyptienne. La sainte Hiérarchie y sera respectée.

La Liturgie sera soigneusement mise au point et appliquée.

Pythagore dut être stupéfait de la valeur essentielle que ses instructeurs égyptiens réservaient aux rites religieux ; de l'importance considérable qu'ils attribuaient à chacun de leurs gestes ; de la richesse qu'ils prêtaient à chacune de leurs paroles.

C'est que l'Egypte possédait le secret de *l'animation* de ses Dieux par le fait même du Rituel pratiqué.

En les priant et en leur imposant les mains, le prêtre donnait à ses Dieux une vie réelle ; il les chargeait de puissance vitale ; il les animait réellement. Afin que cette charge secrète ne se dissipât pas, elle était soigneusement renouvelée chaque jour par un rite particulier d'une rigide nécessité.

De même que le prêtre moderne veut animer l'hostie et le vin du calice par l'effet de la transsubstantiation, le prêtre égyptien animait son Dieu chaque matin, lors de son service quotidien (51).

Prêtait-il au Dieu une parcelle de sa propre substance ? Lui donnait-il une charge uniquement par l'effet d'une induction psychique ? Ou bien l'effet du Rite consistait-il à faire descendre sur l'objet du culte un rayon de la Force divine ?

(51) Cf. de Gérin-Ricard : Hist. de l'Occultisme. Ch. l. Payot, Paris, 1939.
Les statues animées par ce procédé étaient bien connues des Anciens. Suidas nous rapporte qu'un des derniers initiés qui aient paru sur la terre d'Egypte, Héraiskos, pouvait percevoir, dès le premier regard posé sur une statue de Dieu, si celle-ci était animée ou non. « A la vue d'une statue « animée », dit Suidas (Héraiskos) son cœur était touché, son âme et son corps entraient en état de transe, comme s'il était inspiré par le Dieu... » — Notons encore qu'un passage célèbre de l'Asklépios, d'Hermès Trismégiste, fait aussi allusion aux « statues animées », pleines de sentiment et d'inspiration et, qui font tant et de si grandes choses... (Aklépios, L. II Ch. IX, trad. Ménard, page 136).
On lira avec intérêt l'étude fort originale et fort documentée sur l'animation des statues égyptiennes qu'a publiée M[me] Weynants-Ronday, Docteur en Histoire de l'art et archéologie, sous le titre : Les Statues Vivantes. (Bruxelles, Editions de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth (1926).
Sur l'animation des statues par la liturgie égyptienne, Cf. Fr. Cumont, Les Religions Orientales dans le paganisme romain, Paris, Leroux, 1909, pages 139-140 et suivantes.

Quoi qu'il en soit, le Rituel de l'animation du Dieu était d'une précision méticuleuse, d'un formalisme inimaginable.

Chaque matin, l'officiant (52), après avoir parfumé les parvis du Saint des Saints — la chapelle close où le Dieu était enfermé pendant la nuit — ouvrait la porte de cette sorte de grand tabernacle, saluait le Dieu, se prosternait plusieurs fois devant lui, chantait des hymnes, purifiait le Dieu par l'eau de quatre cruches liturgiques, l'habillait de bandelettes colorées (blanches, vertes, rouges et cramoisies), l'oignait d'huile ; le fardait et lui offrait enfin des aliments et des fleurs.

A chacun de ses gestes correspondait une formule magique différente, qu'il devait réciter de mémoire et à voix haute ; il y en avait une pour dénouer la corde de la serrure du tabernacle ; une pour briser le sceau d'argile qui y avait été placé la veille lors de la fermeture des portes ; une pour mettre la clé dans la serrure ; une pour retirer le verrou ; une pour ouvrir la porte ; une pour jeter un premier regard sur le Dieu et se faire reconnaître de lui ; une pour épousseter la statue avec un linge ; une pour lui enlever les onguents de la veille, supports de la charge psychique qu'il fallait renouveler ; une pour laver la statue du Dieu ; une pour l'oindre à nouveau ; une pour l'habiller ; une pour la farder, et ainsi de suite.

Tout cela demandait beaucoup de temps et d'attention consciencieuse.

Le mérite de cette liturgie consistait à donner à tous la sensation que les Dieux étaient vivants ; c'était autre chose que leur simple image qui était l'objet de leur vénération ; en entrant dans le Temple, lorsque les rites étaient accomplis, on avait la sensation d'une présence et le feu sacré qui brûlait devant le Dieu en permanence renforçait encore cette impression surprenante.

On conçoit dès lors quel enthousiasme mystique, quelles scènes de joie spirituelle, quelle ferveur soutenue accompagnaient l'exercice de chaque rituel religieux en Egypte ; quels élans de foi et de piété enlevaient les âmes et quelles émotions heureuses faisaient battre les cœurs à l'unisson.

Pythagore réalisera la même unité spirituelle parmi ses disciples. Il leur imposera des Rites réguliers, leur donnant une maîtrise absolue de leurs actes.

(52) A. Erman : La Religion des Egyptiens, Paris, Payot, 1937, page 206, seq.
A. Moret : Le Rituel du culte divin journalier en Egypte, Paris, 1902 ;
Fr. Daumas : La civilisation de l'Egypte Pharaonique, Paris, Arthaud, 1967, p. 357, seq.

Mais avant de quitter cette terre imprégnée d'effluves célestes, demandons-nous si les initiations égyptiennes ne comportaient pas un autre élément, un secret particulier, un rite insoupçonné, une richesse cachée, une révélation sensible de la Divinité ?

Réveillait-on dans l'initié une partie de ces pouvoirs ancestraux, dont il avait perdu l'usage et que déjà soupçonnaient les initiés de la Crète ?

L'un des symboles les plus mystérieux de l'Egypte est le fameux *DJD* ou pilier occulte d'Osiris. On le représente sous la forme d'une colonne, surmontée de 4 chapiteaux parallèles. Ce n'est pas là l'image d'un quadruple autel ; c'est en réalité, le symbole de la colonne vertébrale humaine — l'arbre de vie de la Kabbale — le centre physiologique de l'initié, le mettant à même, par son réveil, de lui rendre le don de la clairvoyance...

Placé au fronton de tous les temples, n'indiquait-il pas par là que c'était en ces demeures des Dieux que l'homme parvenait à atteindre cet état de transcendance et d'inspiration, capable de le mettre en contact avec le ciel ? (53).

Plusieurs initiés nous ont parlé à mots couverts ; liés par le secret rituel, ils ont parlé par énigmes. Mais leurs relations sont tellement significatives et les effets qu'ils décrivent sont si extraordinaires, que semblable réveil de la double-vue avait dû se produire, un bref moment, dans le néophyte.

En voici deux exemples célèbres.

Le premier est une confidence d'Apulée (54), qui complète celle que nous avons déjà donnée : « Ecoute donc, écrit-il, et crois-moi, j'ai dit la Vérité ; au milieu de la nuit, j'ai vu le Soleil resplendir de son pur éclat ; les Dieux infernaux et les Dieux célestes, j'ai pu les contempler, face à face ; c'est de tout près que je les ai adorés... Voilà ce que je puis te rapporter... » Et il ajoute que plusieurs jours encore après son initiation, il demeura dans un état indicible de ravissement intérieur. Les larmes lui vinrent aux yeux lorsqu'il dut faire ses adieux au temple de la déesse...

Le second myste est non moins précis et formel : c'est le rhéteur Aristide (55) ; il écrit : « Je vis soudain le Dieu devant moi. Il me sembla que je le touchais. J'avais l'impression de flotter entre l'état de sommeil et celui de veille. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête et je pleurai de joie. Quel est l'homme capable d'exprimer ces sentiments ineffables ? Seul, l'initié peut les connaître et les comprendre ».

(53) Cf. Jean Marquès-Rivière : Histoire des doctrines ésotériques, p. 21.
(54) Apul : Métam. Livre XI.
(55) Briem : op. cit. p. 370.

Tous les Mystiques du Moyen-Age diront la même chose : c'est un état de félicité indicible, un anéantissement dans la joie de la perception divine.

Dieu est un Soleil rayonnant et il nous absorbe dans sa clarté vivante : on ne fait qu'un avec Lui (56 et 57).

Plotin décrira les mêmes états (58) et Jamblique (59) y fera aussi allusion.

Il est certain que plus d'un auteur moderne expliquera doctoralement ces phénomènes par des hallucinations auditives ou visuelles ; provoquées sans doute par la vive excitation des sens, par les parfums rituels, les flammes des cierges, le son des flûtes et des tambourins, les chants liturgiques, la pompe émouvante de la cérémonie.

Qu'importe ?

Le témoignage des Anciens est là. Il demeurera toujours debout.

Pythagore dut participer à ces phénomènes ; dans les Vers Dorés (60) il fait une allusion non équivoque à la possibilité de s'élever dans l'éther radieux et de devenir, par incorporation, un Dieu soi-même...

Si semblables effets étaient encore perceptibles et réalisables à une période où les Grands Mystères de l'Egypte étaient déjà en pleine décadence, quelle ne dut pas être la force de l'initiation égyptienne au moment où ce peuple extraordiaire se trouvait à l'apogée de sa puissance et de son rayonnement spirituel !

Son dynamisme religieux dut être incomparable et imprégner fortement tous les peuples méditerranéens.

(56) Ep. II aux Corinthiens, 12, 4.
(57) Ruysbroek : Les Noces Spirituelles.
(58) Ennéade, IV, 7, 10.
(59) Myst. X, 5, 6.
(60) Les Vers Dorés, ou plus exactement : Les Vers d'Or, forment un poème gnomique et confidentiel, que les Pythagoriciens connaissaient par cœur et se transmettaient d'âge en âge. Ils ne furent mis par écrit qu'à une époque tardive, qui est cependant antérieure au christianisme car ils étaient connus de Sénèque, de Diodore de Sicile et de Chrysippe, qui vivait vers l'an 250 avant J.-C. — Ce bréviaire pythagoricien contient 73 vers en dorien ; il faut en effet y insérer deux vers complémentaires que nous a conservés Porphyre. Une vieille tradition de l'Ordre en attribue la rédaction première à Lysis ; d'autres à Philolaos ; Hiéroklès la croit l'œuvre de tout un Collège Pythagoricien ; mais il ne peut être contesté que les Vers Dorés n'aient en fin de compte comme premier inspirateur le Sage qui en établit les premières leçons morales. Dacier et Fabre d'Olivet en furent les premiers traducteurs en langue française ; Mario Meunier et Georges Méautis, Léonard Saint Michel et Ivan Gobry en ont donné d'excellentes versions récentes.

Pythagore reçut véritablement en Egypte une formation complète ; aucune initiation grecque n'eût pu lui apprendre autant...

VI. — *Les Mystères Orphiques.*

Le fait que Pythagore fut le disciple de Phérécyde de Scyros (61) et que celui-ci fut le grand propagandiste de l'Orphisme (62) ; d'autre part les nombreuses similitudes que l'on découvre entre les doctrines orphiques et les Mystères Pythagoriciens, établissent sans conteste que des rapports de compréhension, si pas de collaboration, existèrent entre ces deux élans distincts de la spiritualité grecque.

Orphée est une personnalité légendaire de la mythologie hellénique, qui a beaucoup inquiété les philosophes. Ils n'ont pu se mettre d'accord sur la réalité de son existence et l'authenticité de ses poèmes. Certains croient qu'il a vraiment existé un littérateur de ce nom ; d'autres font de lui un mythe et attribuent ses œuvres à des falsificateurs du Ve siècle.

Quoi qu'il en soit, il existe un nombre élevé de poèmes dits : « Orphiques » qui se colportaient dans tout le monde grec. De nombreux auteurs en donnent des extraits dans leurs œuvres, notamment Clément d'Alexandrie, chez qui nous en avons relevé d'intéressants.

La légende d'Orphée est bien connue (63) : il aurait été de fils d'Apollon et de la Muse Clio ou encore du roi Thrace Œdagre et de la Muse Calliope. Linos fut son professeur et il aurait eu Musée comme fils. Musicien habile, il jouait surtout de la cithare, qu'il avait reçue d'Apollon et à laquelle il ajouta une huitième et une neuvième cordes. Les sons qu'il en tirait étaient si émouvants qu'ils charmèrent les animaux, notamment les oiseaux et les fauves ; apaisèrent les fleuves et les aquilons ; et émurent même les arbres des forêts.

Il aurait reçu l'initiation en Crète et en Egypte et aurait rapporté les Mystères chez les Grecs.

Il perdit Eurydice, le jour même de son mariage ; il descendit aux Enfers, pour la reconquérir, l'y retrouva mais la perdit à nouveau, pour n'avoir pu s'empêcher de se retourner trop tôt vers elle.

Il se retira en Thrace, où il aurait été déchiré par des femmes qu'il avait dédaignées.

(61) Jambl. V.P. 9, 184, 252 ; Porphyre : V.P. 1, 3, 15, 55 ; Diog. Laërce : VIII, 2, 40.
(62) Gomperz : Pens. de la Grèce, tome I, p. 117.
(63) Commelin : Mythologie, p. 333, 336.

Il est certain qu'il existe des Mystères Orphiques. Hérodote y fait une allusion très nette (64) et affirme leur parenté avec les rites du Pythagorisme, et les Mystères des Egyptiens.

Comme les Initiés de la Crète, les Orphiques croyaient à la chute de l'âme dans la matière et à la nécessité de son salut. Cette épreuve lui est infligée périodiquement ; pour évoluer et progresser, toute âme doit subir le lent pélerinage des existences, la dure nécessité des renaissances successives.

L'être humain a une double nature ; emprisonnée dans le corps, l'âme en subit la souillure ; elle souffre et est entachée de son lien forcé à un élément imparfait et titanique, source de toute impureté et de toute régression spirituelle ; mais elle n'oublie pas son origine céleste ; elle se souvient qu'elle appartient à cette race divine ; elle espère toujours pouvoir échapper un jour à la nécessité de la réincarnation ; elle tend à retrouver son éternelle patrie.

Pour rompre cette chaîne odieuse des renaissances, il lui faut souffrir ici-bas ; toute peine qui lui est imposée est donc pour elle un élément de progrès ; elle lui donnera des mérites. En renonçant aux plaisirs terrestres, l'âme accumule les possibilités d'élévation ; en se purifiant constamment, en vivant dans la pénitence, le renoncement et l'effacement, en imposant à son corps de s'abstenir d'œufs et de viandes, elle vaincra sa nature inférieure et sera digne de recevoir l'initiation, qui lui permettra de dissoudre le lien qui la maintient en esclavage (65).

Car l'initiation aura cet effet extraordinaire de la faire échapper à la cruelle loi des renaissances (66) ; de la renseigner sur ses destins posthumes ; de lui apprendre les paroles sacrées qui lui apportent le salut.

Les Mystères Orphiques rappelaient le mythe de Dionysos-Zagreus, fils de Zeus et de Perséphone (67). Il faut attaqué par les Titans. Pour leur échapper, il avait pris la forme d'un taureau ; ils le tuèrent, le dépecèrent et le dévorèrent. Irrité, le Père des Dieux les frappa de sa foudre. Mais de leurs cendres naquit la race des hommes. Du sang de Zagreus, elle reçut une âme dionysiaque ; de la chair des Titans, elle acquit un élément matériel et titanique : le corps. L'homme est donc soumis à une dualité analogue à celle du soleil et de la lune ; il est à la

(64) Hérodote : Hist. II. 81.
(65) Gomperz : Penseurs de la Grèce, t. I, pp. 163 et seq.
(66) Rohde : Psyché, pp. 365 seq. ; Reinach : Orpheus, page 122 ; Marquès-Rivière : op. cit. p. 76.
(67) Rohde : Psyché, pp. 358, 359 ; Gomperz : Penseurs de la Grèce, t. I, pp. 163, 164, etc...

fois actif et passif, contradictoire ; il est à la fois matière et esprit, angélique et infernal. Un infaillible instinct pousse l'âme à regretter et à désirer sa patrie perdue. Pour hâter le moment suprême, où cette réintégration sera possible, elle devra se purifier et recevoir l'initiation. Celle-ci lui sera donnée par un baptême de lait ; on dira d'elle : « Chevreau, je suis tombé dans le lait » (68).

On lui enseigne les secrets de la mort, la route à suivre dans l'Hadès ; les paroles sacrées à dire dans l'Au-delà, pour éviter le retour sur la terre.

Voici par exemple un des textes les plus caractéristiques, qui aient été découverts, gravés sur les tablettes en or que l'on a trouvées sur des squelettes d'initiés, dans les tombes de Crète et de Grande-Grèce, notamment à Pétilia (Thurium) (69) :

« Je me suis enfuie du cercle des peines et des nécessités.

« J'ai subi le châtiment de mes fautes.

« Je viens maintenant à Toi, ô Reine du Monde souterrain.

« Je me glorifie d'appartenir, ô Dieux de l'Hadès, à votre race bienheureuse.

« Envoyez-moi dans la demeure des justes : dites-moi la parole du salut : « Tu seras dorénavant déesse et non plus mortelle ».

Et de même que les morts de l'Egypte, portaient sur le cœur, une fois momifiés, le Livre des Morts, qui devait leur servir de guide dans l'Amenti, de même, les initiés de l'Orphisme portaient, dans la tombe, sur le cœur, la précieuse tablette d'or incorruptible, munie de la formule salvatrice, gage de la libération spirituelle et talisman décisif dans le royaume des morts (70).

Gomperz a très finement souligné (71) les différences qui ont existé entre l'Orphisme et le Pythagorisme. Autant le premier est sévère, fanatique, éperdûment individualiste et préoccupé du salut personnel de l'adepte, autant le second est scientifique ; il ne se contente pas de vouloir le salut de tous ; il veut réformer les mœurs et les gouvernements ; il donne aux spéculations philosophiques une base souvent réaliste, due à son souci constant d'objectivité ; il est physicien et mathématicien, là où l'Orphique n'est que religieux ; les Pythagoriciens seront législateurs et astronomes, géomètres et écrivains, là où les Orphiques se borneront à être uniquement des mystiques.

(68) Kaibel : Inscrip. Gr. Siciliae et Italiae, 641 ; Diels Kranz : Fragm. der Vorsokratiker, I. p. 16.

(69) Magnien : Les Mystères d'Eleusis, pp. 271, 272.

(70) Foucart : Recherches sur l'origine et la nature des Mystères d'Eleusis, Paris, 1895, p. 71 ; Gomperz : Penseurs de la Grèce, t. 1, p. 165.

(71) Gomperz : Penseurs de la Grèce, t. I, pp. 173 sep. La comparaison entre l'Orphisme (démocratique, égalitaire et soumis à l'influence ionienne) et le Pythagorisme (aristocratique, oligarchique et soumis à l'influence dorienne) a été faite par M. le Bâtonnier L. Hennebicq dans l'intéressant ouvrage : L'idée du Juste dans l'Orient grec, avant Socrate, Bruxelles, Larcier, 1914, pp. 344, 345.

L'influence égyptienne est encore sensible dans certains détails du mythe orphique ; le taureau Zagreus rappelle le taureau Apis ; sa mise en pièces par les Titans fait songer à la dispersion des restes d'Osiris, par le cruel Typhon ; l'être humain a en lui un élément dionysiaque comme l'initié de l'Egypte s'identifie avec Osiris assassiné, qui renaît en lui et l'introduit ainsi dans sa race solaire ; il y a là plus que de simples coïncidences.

Les Orphiques avaient, comme symbole, le rameau d'or ; nous le retrouvons à Eleusis (72). Chaque rite initiatique a son rameau de la survivance (le genêt mystique, le gui, l'acacia).

Les Pythagoriciens emprunteront enfin aux Orphiques leur défense de manger des œufs et de la viande ; leur interdiction de verser le sang ; et enfin, leur respect religieux de la Justice et de la Loi (Dikè kai Nomos) : que nous retrouverons constamment dans les écrits des Nomothètes de l'Ordre.

VII. — *Phérécyde de Scyros.*

« Pythagore eut pour maître Phérécyde, originaire de l'île de « Scyros. C'est lui, qui, le premier, abandonnant la contrainte « des vers, avait osé se servir de la prose et écrire, dans un style « libre et dégagé d'entraves.

« Quand Phérécyde, succombant à une affreuse maladie, eut « été rongé et réduit en dissolution par de hideux insectes, ce « fut Pythagore qui l'inhuma pieusement ».

Tel est le passage des Florides (73), où Apulée nous parle du professeur de Pythagore.

Phérécyde est une personnalité remarquable : il était à la fois fervent de science et amant de la Vérité. Il s'occupait beaucoup d'astronomie et, après sa mort, on montrait encore le cadran solaire qu'il avait construit.

Philosophe, il publia à la fin du VI[e] siècle un écrit en prose, qui joua un grand rôle dans la diffusion de l'Orphisme, et qu'il intitula : « La Caverne aux 5 replis » (74). (En grec : *Pentémychos*).

(72) Id. p. 169.

(73) Apul. : Florides, l. II, ch. XV.

C'est une cosmogonie assez confuse, à laquelle les Manichéens feront un jour quelques emprunts.

On y découvre cependant un détail d'un très grand intérêt : Phérécyde y déclare en effet qu'avant la création de la terre, « l'esprit de la terre » (Chtônié) fut — avec le Temps (Chronos) et Zeus, principe suprême de la vie — l'une des trois essences primordiales.

Phérécyde admettait la dualité esprit-matière, dans la constitution de l'Univers.

Il nous narre aussi le mythe du dieu-serpent, Ophioneus, qui, s'étant révolté contre Chronos, fut vaincu et précipité dans l'abîme de la mer appelé Ogénos.

Puis, Zeus créa la terre, se transforma en Amour (Eros), donna la vie à la végétation et fit éclore la multiplicité des formes.

Pythagore sera fortement imprégné de cette conception orphique ; pour lui, aussi, le corps est un tombeau (75).

Comme son maître, Pythagore aura aussi l'esprit de l'investigation scientifique et il fera des découvertes en mathématiques et en acoustique.

VIII. — *L'influence de Babylone.*

Existait-il à Babylone — où Pythagore aurait été captif — un Collège de prêtres chaldéens, dont il aurait été l'élève ?

Apulée l'affirme nettement (76) et précise que ces Mages lui enseignèrent « la science des astres ; les révolutions précises des « divinités errantes ; leurs divers effets sur la naissance des « mortels ; ainsi que certains remèdes, conquis à grands frais « sur la terre, sur le ciel, sur l'océan, pour le soulagement de « l'humanité ».

Jamblique se borne à dire (77) qu'ils lui apprirent la science des nombres et la musique, ainsi que « les secrets d'autres disciplines ».

Enfin, Porphyre ne parle (78) que de mathématiques et d'astronomie.

(74) Gomperz : Op. cit. p. 117. Les fragments de Phérécyde ont été publiés par F. G. Sturz à Leipzig en 1825 ; par O. Kern à Berlin en 1888 et par Grenfell et Hunt à Oxford en 1897. Suidas fait également allusion à lui. La plus ancienne dissertion sur Phérécyde est due à Heinius qui la rédigea en français dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, V. 1747.

(75) Clém. d'Alexandr. : Stromates, III, 3.

(76) Florides, l. II, ch. XV.

(77) Jambl. : V.P. 19.

(78) Porphyre : V.P. 6.

L'étude des textes babyloniens ,relatifs aux Mystères du Dieu Mardouk n'est pas d'un grand intérêt ; ils ne nous apportent aucune révélation originale sur un mythe, visiblement agraire, et sur une cosmogonie élémentaire.

Relativement au destin de l'âme après la mort, les tablettes cunéiformes se montrent aussi vagues que pessimistes. Car chez les Mages, le fidèle n'est point l'égal des Dieux et aucune liturgie ne l'élèvera jusqu'à eux ; il y aura toujours entre eux et lui une infranchissable barrière (79).

L'Au-delà y est une « maison des ténèbres » ; les défunts y sont de pauvres ombres falotes, exilées dans une « terre sans retour » — « d'où celui qui entre ne sortira plus ». — Les âmes les plus malheureuses y sont celles dont le cadavre est demeuré sans sépulture.

Les tablettes babyloniennes ne parlent ni de résurrection ni de renaissance ni de transmigration des âmes ; elles ne laissent fuser aucune lueur d'espérance.

IX. — *Zoroastre et l'Inde.*

Il est fort peu probable que Pythagore ait rencontré Zoroastre à Babylone.

Le dualisme ne paraît pas avoir laissé de traces dans ses enseignements. Les rites de salut au Soleil levant n'ont rien de dualiste ; l'histoire des malheurs de Polycrate, si riche en fertiles leçons, sur l'équilibre dans la vie des hommes, n'est en rien une conséquence d'une pénétration des doctrines mazdéennes dans l'ésotérisme de l'Ordre.

Apulée ajoute enfin (80) que Pythagore conféra avec les Brahmanes — que certains auteurs appellent les Sages nus ou Gymnosophistes — qui lui auraient appris « l'art d'instruire les « esprits ; d'exercer les corps ; les diverses parties dont l'âme « se compose ; les modifications de l'existence ; les tourments ou « les récompenses que les Dieux réservent à chacun, selon son « mérite ».

Ce voyage supplémentaire semble peu vraisemblable, puisque le Maître était prisonnier de guerre en Mésopotamie.

Il nous paraît, en plus, superfétatoire ; à quoi bon ces entretiens philosophiques avec des Sages éloignés, alors que, déjà à ce moment, le Maître avait pu acquérir, par les enseignements reçus de Thalès, Anaximandre, Hermodamas et Phérécyde, ainsi que par la vertu des initiations qui lui avaient été conférées en Crète et en Egypte, la plénitude des connaissances ésotériques, nécessaires à l'accomplissement de sa mission ?

(79) Cf. Briem : op. cit. p. 141.

(80) Apulée : Florides, l. II, ch. XV.

X. — *Les Mystères Grecs.*

Pythagore reçut-il l'initiation dans certains Temples de la Grèce ? Fut-il notamment admis aux Petits Mystères d'Agra et aux Grands Mystères d'Eleusis ?

La question est controversée.

Ses biographes ne parlent que de sa visite au Temple de Délos (81), où il reçut la grande leçon d'offrir aux Dieux des sacrifices en pâte de farine au lieu de victimes animales.

Ils ne font aucune allusion à un séjour du Maître à Athènes ou dans un des sanctuaires de la métropole.

Ce silence des sources, par ailleurs si loquaces, nous donne la clé du problème.

Les seuls arguments que pourraient encore invoquer les partisans d'une initiation éleusinienne de Pythagore sont deux textes qui ne nous paraissent pas décisifs et un détail de numismatique.

Le premier de ces textes est de Diogène Laërce (82) : « Les Métapontins, dit-il, appelaient la demeure de Pythagore : le Temple de Démètèr (Cérès) ». C'était une allusion à la doctrine professée par le Maître et qui devait comporter des Vérités semblables aux enseignements d'Eleusis.

Le second est de Suidas (83) ; il y note que la fille de Pythagore, Arignotè, écrivit une étude sur les « Télétés de Dionysos ». Elle l'aurait rédigée, sur renseignements de son père.

Ce passage appelle toutes nos réserves car on n'imagine pas le Maître de l'Ordre, violant lui-même la loi du secret et du silence, pour pousser sa fille à révéler par écrit tout ou partie des Mystères.

D'autre part, certaines cités, qui furent dirigées par des nomothètes, firent frapper des monnaies d'argent, portant visiblement des symboles initiatiques (84) ; c'est ainsi, par exemple, que Crotone reproduisait sur ses pièces le trépied de la Pythie et Métaponte, l'épi de blé, emblème essentiel des rites agraires d'Eleusis ainsi que la tête de Démètèr.

Mais des arguments plus précis nous mènent à la conclusion que Pythagore n'avait nul besoin d'aller chercher à Eleusis une initiation quelconque ; l'enseignement donné à Eleusis n'était en effet qu'une réplique et une reproduction bien imparfaites, des Mystères de l'Egypte.

(81) Diog. Laërce : VIII, 13. Jambl. V.P. 25.
(82) Diogène Laërce : VIII, 115 et Val. Maxim. VIII, 15, 1.
(83) Suidas : Arignoté.
(84) Cf. Griechische Münzen, par H. Börger, Leipzig, Seeman, 1922, planches I, III.

A raison de la sélection nécessairement insuffisante de ses candidats ; du grand nombre des postulants ; de la brièveté relative de ses cérémonies ; de la courte durée de ses sessions, Eleusis ne pouvait donner à ses mystes qu'une révélation fort élémentaire. Aucune étude préparatoire ne leur était imposée, avant l'agréation aux Petits Mystères.

Des erreurs furent d'ailleurs commises parfois et l'on dut recevoir parmi les Mystes des personnages incompétents ou indésirables.

« Le voleur Pataekios jouira après sa mort d'un meilleur « sort qu'Agésilas et qu'Epaminondas, parce qu'il a été initié à « Eleusis ? », criera un jour avec mépris Diogène le Cynique (85).

Au surplus, Eleusis ne put que répéter les grandes lignes de la Tradition égyptienne. Foucart a souligné (86), par des textes décisifs, l'analogie qui exista toujours entre Eleusis et l'Egypte. Isis est la déesse des moissons, de la fécondité des terres ; de la végétation ; un hymne de la 18e Dynastie l'appelle même : « la dame du pain » ; car ce fut elle qui introduisit les semailles. De même, la Démètèr grecque sera à son tour, la créatrice des rites agraires, la mère de l'agriculture, la déesse dont les époptes admireront en silence le symbole essentiel : l'Epi de blé moissonné...

D'autre part, le contenu pratique des Mystères était le même dans les deux initiations ; le but secret des Mystères n'était-il pas de révéler aux néophytes les destins futurs de l'âme humaine ? Qu'ils fussent grecs ou égyptiens, on leur apprenait qu'il faut mourir pour renaître, comme le Dieu Osiris ou comme le grain de blé, confié au sein de la terre.

Le rituel éleusinien comportait enfin, comme celui d'Osiris, des courses symboliques (Ta drômena) dans un cadre rappelant les Enfers ; la révélation de symboles secrets, rappelant la survie de l'âme (Ta deiknymena) ; la prononciation adéquate de formules magiques (Ta legomena) (87) pour triompher des épreuves astrales qui attendent les morts sur le plan qui les recueille. On conçoit dès lors que le Maître n'eut pas à se rendre à Eleusis, pour y recevoir ce qu'il avait déjà acquis, de façon approfondie, dans les sanctuaires de Memphis et d'Héliopolis. Il rentra à Samos, riche d'un grand nombre de Vérités traditionnelles qui lui avaient été confiées. Son rôle consistera à les *condenser en un corps harmonieux de Doctrines.*

(85) Cf. O. Briem : op. cit. p. 221.
(86) Recherches sur l'origine et la nature des Mystères d'Eleusis, pages 15 seq.
(87) Idem, p. 43.

Chapitre II

CARACTERES DES MYSTERES PYTHAGORICIENS

I. — Leur réalité historique. — Leur originalité.
II. — Leur caractère.
III. — « De Bouche à Oreille ».
IV. — La Discipline du Secret.
V. — Le Silence, jusqu'à la mort.
VI. — La Dignité de l'Adepte.
VII. — Le Respect de la Hiérarchie.
VIII. — Les Traditions.
IX. — La femme et l'initiation.
X. — Qu'est-ce que l'initiation ?

I. — *Leur réalité historique ; leur originalité.*

Il est indéniable que l'œuvre de Pythagore témoigne d'une double originalité : celle d'être une synthèse harmonieuse du contenu de tous les Mystères importants, pratiqués de son temps — car il n'existe, sous leurs formes multiples, qu'une seule Vérité ; — et celle de les avoir répandus par une organisation nouvelle, sur le continent européen.

Nous venons de voir les sources, où puisa Pythagore ; elles lui ont permis de fondre, en un compendium logique et substantiel, les grandes Traditions ésotériques de son temps. Il les communiquera à un nombre choisi de disciples, et ceux-ci ne devront plus accomplir de grands déplacements pour recevoir la Lumière ni courir dans ce but de sanctuaire en sanctuaire, ils recevront dans l'Ordre la plénitude de la sagesse.

Qu'il y ait eu en conséquence des « Mystères Pythagoriciens », le fait n'est point douteux ; les auteurs emploient ce terme en connaissance de cause (1). Qu'ils aient été transmis de façon originale sur notre sol, c'est un fait non moins évident : la méthode du Maître consistait à les enseigner, dans des conditions différentes de celles où ils s'étaient jusqu'alors révélés.

Il n'imitera ni l'Egypte ni la Grèce.

Il ne fera pas de son Ordre un Collège sacerdotal, destiné à former un clergé administratif de fonctionnaires religieux ; ce ne sera point un séminaire, d'où sortiront les prêtres de la cité. Au contraire, ses disciples pratiqueront un culte particulier, ils accompliront leurs rites dans le secret de leurs Temples, en dehors de toute présence étrangère.

D'autre part, il ne se contentera pas, comme à Eleusis, de donner des cours rapides à des récipiendaires, puis de les renvoyer chez eux.

Il séparera au contraire ses initiés du monde profane ; il leur imposera un genre de vie nouveau, sévère, discipliné, conforme aux exigences initiatiques ; son enseignement sera long, diffi-

(1) Hérodote : Hist. II, 81 ; Jambl. V. P. 151.

cile, gradué, proportionné à leur progrès spirituel ; il les habituera à la vie contemplative,, comme le faisaient déjà des groupes isolés d'Orphiques.

La foule n'aura aucune part à leurs travaux de recherche spirituelle ; et,séparés d'elle, ils conserveront jalousement leurs secrets traditionnels, pour la seule illumination de leurs membres; ils les défendront sévèrement contre toute divulgation dans le monde profane. Leur réserve les fera du reste, facilement suspecter de tyrannie et, lors de l'émeute cylonienne, on les prendra pour des adversaires du peuple et des conspirateurs (2).

Mais leur unité morale assurera à l'Ordre une permanence remarquable et ils garderont de leur initiation une empreinte définitive.

II. — *Leur caractère.*

Il est avant tout, universel. L'Ordre n'a pas subi le régionalisme de Crotone; il s'est répandu dans tout le monde hellénique et sa large diffusion lui a permis de donner la Lumière spirituelle en de nombreuses contrées ; il a ainsi acquis une grande universalité ; il formera de la même manière ses adeptes de toutes les races et de toutes les cités ; la satire ne les épargnera en aucun pays, car partout où il y aura des initiés de l'Ordre, ils s'isoleront de la foule et leurs usages seront incompris d'elle.

Ces Mystères sont nettement consolateurs et réparateurs.

Ils apportent à l'esprit, tourmenté de l'angoisse métaphysique, une certitude ; ils l'éclairent sur ses destins futurs ; ils réservent au cœur une joie nouvelle : l'espérance.

« C'est l'espérance que nous proposent les Pythagoriciens « comme but de leurs recherches, dit Clément d'Alexandrie dans « ses Stromates (3).

« Si tu as été pieux du fond du cœur, tu ne souffriras aucun « mal après la mort et ton âme sera immortelle, dit le Pytha- « goricien Epicharme. » (4)

N'est-ce pas là le caractère essentiel des Mystères ? Ils rassurent et éclairent, expliquent et consolent. A l'homme broyé par les épreuves de la vie terrestre, révolté par les injustices et les méchancetés subies, déprimé par les malheurs qu'il voit s'abattre autour de lui, parfois même injustement frappé lui-même, par l'égarement de ses semblables, il faut une légitime consolation, sinon tout l'équilibre matériel de l'Univers ne correspon-

(2) Justin : XX 4.
(3) Stromates, livre IV, ch. XXII.
(4) Cité par Clém. Alex. : Stromat. l. IV, ch. XXVI.

drait pas à un équilibre moral et toute l'œuvre divine serait compromise et faussée.

Ces compensations posthumes devront réparer ce que le monde a encore d'imparfait ; le jeu des sanctions d'outre-tombe assurera le châtiment des coupables et la réparation des iniquités (5) ; l'harmonie des sphères n'est donc troublée qu'en apparence par les méfaits des hommes, en réalité, les événements d'outre-tombe en rétablissent toujours l'excellence.

Sachant que notre existence terrestre n'est qu'un épisode dans l'histoire de notre évolution spirituelle, le Myste reprend force et confiance dans la vie ; tel est le fruit immédiat de son initiation.

III. — *De Bouche à Oreille.*

Les Mystères de l'Ordre ne se transmettent jamais par voie écrite ; ils se donnent uniquement par la voie traditionnelle, c'est-à-dire « de bouche à oreille », de maître à disciple, du père spirituel à son fils spirituel.

C'est une communication personnelle et confidentielle, une osmose directe.

Le Maître n'a laissé aucun enseignement écrit ; il a formé lui-même ses disciples, par un cours qu'il leur donnait en secret et qui était entremêlé de liturgies.

« Les Télétés » ne se donnent pas à n'importe qui, ni sans règle, dit Clément d'Alexandrie (6), mais avec des purifications et des « proclamations » — la communication des Mystères est donc *verbale*.

Et Jamblique précise encore (7) : « Les Pythagoriciens, dit-il, « observaient un mutisme profond sur les dogmes de leur école ; « ils ne les dévoilaient pas aux exotériques et ils les transmet- « taient, *sans l'aide de l'écriture*, comme des mystères divins, à « la *mémoire* de ceux qui devaient leur succéder ».

Les instructions étaient donc confiées aux disciples, par le seul canal de la parole et ils avaient l'obligation de les retenir, sans prendre de notes.

Plutarque rapporte (8) : « Les Pythagoriciens n'écrivaient « jamais leurs préceptes ; ils se bornaient à les enseigner de

(5) Préambule de Zaleucus, § 6, traduction Delatte.
(6) Stromates : V, 4.
(7) Jambl. : V.P. 226.
(8) Plutarque : Vie de Numa.
Dans un autre passage (fragment 33, trad. Bétolaud), Plutarque précise comme suit l'emploi du symbolisme dans l'enseignement initiatique : « Rien n'est aussi spécial à la philosophie pythagoricienne que « l'usage des symboles, tels que ceux qu'on emploie dans la célébra-

« vive voix à ceux qu'ils en estimaient dignes. Ils ne trouvaient « ni beau ni légitime de transmettre de si saints Mystères par « des caractères sans vie (des lettres mortes) ».

La science ne peut être donnée à tout le monde. Tous ne sont pas aptes à la recevoir ni même à l'entendre.

L'enseignement secret est verbal car Stobée nous a conservé le vers célèbre — déjà connu des Orphiques, avant le Pythagorisme (9) :

« Je vais chanter maintenant pour ceux qui peuvent compren- [dre.
« Fermez les portez et sortez profanes »

Une légende fort contestée prétend même que le célèbre Empédocle, qui fut une des gloires de l'Ordre, fut chassé à son tour de celui-ci, pour avoir, dans ses vers, fait des allusions aux doctrines secrètes du Pythagorisme (10).

Sa divulgation imprudente aurait eu pour effet de faire interdire dorénavant l'entrée de l'Ordre aux poètes. Rappelons ici que Platon, qui fut assi initié aux secrets du Maître, fermera la porte de sa cité idéale aux poètes (11). Est-ce là une simple coïncidence ? Ou bien, les poètes, étaient-ils considérés comme incapables de garder un secret, à raison du divin délire qui les possède au moment de l'inspiration créatrice ?

Les secrets de l'Ordre sont verbaux ; Diogène Laërce rappelle (12) que le Maître découvrit d'abord et enseigna ensuite sous cette forme secrète, les mystères de la philosophie.

Ces communications de bouche à oreille portaient le nom grec d'« Aporrêta ».

Lorsque Cylon entamera sa campagne contre l'Ordre, il feindra d'en avoir eu connaissance (13), bien qu'il ait été refusé dans l'Ordre et ce détail confirme encore l'inexistence d'écrits en matière de transmission des Mystères.

Deux exceptions furent cependant tolérées à la règle.

La première est relative aux figures de la géométrie ; les élèves avaient le droit d'en prendre copie, elles étaient indispensables à son étude ; c'est en ce sens qu'il faut comprendre le passage de Diogène Laërce, qui raconte que Platon acquit pour

« tion des Mystères. C'est là une manière de parler, qui tient à la fois « du silence et du discours... Ce qui se dit est très clair et très évident « pour ceux qui sont accoutumés à ce langage ; c'est pour les ignorants « qu'il est obscur et inintelligible. Le sens apparent de ces symboles n'est « pas le véritable, mais il faut y chercher celui qu'ils semblent recou- « vrir... ».

(9) Stobée : Floril. XLI.
(10) Cf. Diog. Laërce : Vie d'Empédocle (l. VIII).
(11) Platon : Républ. livre III, 398.
(12) Diog. Laërce, VIII, 55.
(13) Jambl. : V. P. 258.

une somme élevée les notes de Philolaos, après le décès de ce dernier.

La seconde concerne les Symboles ; étant impénétrables aux profanes, n'ayant un sens intelligible que pour des initiés, éclairés sur eux par des précisions verbales, ils purent être reproduits, copiés et publiés, sans que l'Ordre ait pu en subir un dommage ou la doctrine une atteinte.

On répandit donc de toutes parts les Symboles (Akousmata) et les Similitudes (Homoioi) attribués au Maître. On discute encore actuellement sur le point de savoir quel était leur sens véritable et la nature des mystères qu'ils recélaient.

Quant aux Vers Dorés et aux préceptes de morale, ils échappaient aussi à la règle, par leur nature même : il n'est en ce domaine, aucun secret et il faut au contraire la plus large publicité pour des préceptes utiles au salut du monde profane.

Platon lui-même, qui fut membre de l'Ordre, s'est défendu avec vigueur contre l'accusation qu'il aurait pu, en tout ou en partie, effleurer dans ses écrits le contenu des Mystères qui lui furent confiés.

Dans sa 7[e] lettre (14), il dit expressément — et il définit ainsi la nature traditionnelle de l'enseignement pythagoricien, par une description sans équivoque — quel est le mode de transmission de la sagesse : « S'il se trouve quelqu'un pour écrire un livre « dans lequel il prétend vous exposer une doctrine sur les points « qui me tiennent le plus à cœur (N. du trad. : les Mystères), « qu'il croie les avoir appris de moi ou d'un autre, ou y être « parvenu de par lui-même, sachez que cet homme ne com- « prend rien à la chose.

« Car il n'existe pas d'écrit de moi, traitant de ces choses et « il n'en existera jamais.

« Et cette connaissance ne se laisse pas transmettre comme « une série de théorèmes — ce n'est en effet qu'après une « intime accoutumance avec son objet, que, comme par l'em- « brasement d'un éclair, la flamme jaillit et sa lumière persiste, « sans nécessiter d'aliment extérieur... »

On ne peut être plus formel.

Sur certaines choses, l'initié n'écrira jamais car il a la bouche cousue et la plume immobilisée.

L'enseignement est verbal, on le retient, on le médite, on le mûrit en soi et il y donne alors, dans le secret, toute la saveur de son fruit.

(14) Publiée par H. Gomperz, dans Platon's Selbstbiographie. M. de Gruyter et C[o], Berlin, Leipzig, 1928. On lira avec intérêt dans l'ouvrage de Jankélévitch : L'Ironie, édité chez Alcan en 1936, pp. 37 à 40, sa fine définition du secret, selon la conception de la psychologie contemporaine.

IV. — *La discipline du Secret.*

« Orphée, Pythagore, Platon et Porphyre ont voulu le secret... », dit Julius Firmicus Maternus (15).

« Les Pythagoriciens et Platon cachent leurs dogmes », dit Clément d'Alexandrie (16).

« Les Pythagoriciens ne parlent que par symboles, dit Pro-« clus ; et Platon se sert des mathématiques, pour recouvrir « d'un voile la vérité des choses ». (17).

« Pythagore a imité le symbolique et le mystérieux des prê-« tres de l'Egypte, dit Plutarque (18), Il entremêlait ses opinions « d'énigmes... »

« Les ayant enchaînés par un serment terrible, par lequel « ils s'engagent à ne rien révéler ; et les ayant forcés à déclarer « qu'ils ne feront jamais défection, il leur transmet les mystères « impies, dérivés des mythes helléniques..., dira un jour le polé-« miste chrétien, auteur des Philosophoumena. » (19)

Le texte du Serment hippocratique, que nous a conservé le médecin de Claude, Scribonius Lagus (20), définit à son tour le mode de transmission de certaines vérités médicales : c'est un rappel de la méthode pythagoricienne :

« Par le précepte, par la leçon et par le mode d'enseigne-« ment (traditionnel), je transmettrai uniquement la connais-« sance de mon art à mes propres fils et à ceux du Maître qui « m'a instruit et à ses disciples, liés par serment, conformément « à la loi de l'Ordre. Et je ne la transmettrai à nul autre... »

La médecine a en effet été longtemps comprise parmi les cours confidentiels, enseignés aux initiés de l'Ordre et la légende du Maître fait de lui un grand guérisseur. Apollonius de Tyane sera à son tour un célèbre thaumaturge.

Et Clément d'Alexandrie précise encore (21) les raisons de ce secret initiatique :

« Ils ne voulaient pas que toutes ces choses fussent ensei-« gnées à n'importe qui et sans règle, ni que les trésors de la « Sagesse fussent livrés à des êtres impurs, car on ne peut « allouer à tous ceux que l'on rencontre ce qui n'a été acquis « que par tant de luttes... »

(15) Jul. Firm. Maternus : Mathes. VII, 1.
(16) Clém. Alex. Strom. V, 9.
(17) Comment. sur le Timée, 36 b.
(18) Plutarque : D'Isis et d'Osiris, 10.
(19) V, 3.
(20) Cf. Histoire des Sciences, par Brunet et Mieli, Payot, Paris, 1935, p. 181.
(21) Stromates, l. V, ch. IX.

Et il dit ailleurs (22) :

« On dit que le Pythagoricien Hipparque, accusé par les « siens d'avoir divulgué les dogmes de Pythagore dans ses écrits, « fut chassé de l'Ordre et qu'on lui éleva même une colonne « funéraire, comme s'il était mort. »

Jamblique précise (23) la nature du secret :

« Il faut que l'homme apprenne à se taire ; il ne peut prodi-« guer au dehors les secrets de la Science et de la Vérité ».

Le secret couvre donc à la fois les enseignements relatifs aux sciences positives et ceux des Mystères eux-mêmes.

L'indiscrétion que l'on avait reprochée à Hipparque (24) ne concernait que certains théorèmes de mathématiques (les lignes commensurables et les incommensurables ; l'inscription du dodécaèdre dans la sphère) — il n'avait pas divulgué les leçons ésotériques ; il fut cependant l'objet d'une exclusion définitive.

Apulée nous donne (25), d'autre part, sur l'obligation du silence, l'instructif passage suivant : « Hé, bien, cet homme, ins-« truit à l'école de tant de Maîtres (il parle de Pythagore) et « abreuvé de ces sources intarissables d'instruction qu'il était « allé chercher dans l'univers ; cet homme, doué d'un génie « éminemment supérieur ; d'une âme, dont la portée s'élevait « au-dessus de la nature humaine ; cet homme, à qui la philo-« sophie doit son existence et son nom ; ce grand homme, enfin, « recommandait à ses disciples de garder le silence.

« Chez lui, un exercice devait précéder l'exercice de la sa-« gesse : c'était de maîtriser absolument sa langue ; de retenir « ces paroles, que les poètes appellent « volantes », de leur cou-« per les ailes et de les emprisonner derrière le rempart d'ivoire « que forment les dents.

« Oui, à ses yeux, le premier élément de toute sagesse, c'était « d'apprendre à méditer, de désapprendre à babiller. »

Et en digne disciple du Maître, il ajoute : « Auprès de tous « vos prédécesseurs, ma réserve m'a valu, si je ne m'abuse, l'ho-« norable réputation de philosophe, qui sait garder à propos le « silence. »

V. — *Le silence jusqu'à la mort.*

Cette obligation rigide de ne jamais dévoiler les secrets de l'Ordre ne connaissait aucune exception, tant la collation des

(22) Stromates, l. V. chap. IX.
(23) Jambl. : V. P. 226-228.
(24) Jambl. V. P. 88 accuse Hippase et non Hipparque de cette indiscrétion.
(25) Aputée : Les Florides, livre II, ch. XV.

Mystères était une investiture redoutable que ne pouvait percevoir aucune oreille profane.

Aussi était-elle poussée jusqu'à ses dernières conséquences. « Plutôt périr, que parler », a dit le Maître.

Et l'histoire nous prouve que son ordre fut scrupuleusement respecté. Les auteurs nous rapportent plusieurs exemples de membres de la Fraternité, qui préférèrent subir la torture et la mort, plutôt que de violer la grande loi du Silence initiatique.

Le plus célèbre est celui de la Pythagoricienne, Timycha de Sparte, épouse de Millias de Crotone. Rejointe par les sbires du tyran Denys, devant un champ de fèves, qu'elle se refusait à franchir, elle fut conduite devant Denys, qui la somma de lui révéler les motifs de l'horreur qu'avaient les membres de l'Ordre pour ce végétal.

Timycha garda le silence.

Bien qu'elle fût en état de grossesse avancée, le tyran la fit cruellement torturer, dans l'espoir que la douleur la ferait céder.

Les supplices qu'on lui fit subir furent si terribles, qu'elle se vit sur le point de parler ; elle se coupa alors la langue avec les dents et la cracha à la figure du tyran (26).

Timothée de Pergame rapporte un fait analogue dans son ouvrage sur « le Courage des Philosophes », le héros en est un autre Pythagoricien, Théodote (27).

Il n'y a pas lieu de s'étonner d'un pareil héroïsme.

Déjà, chez les Orphiques, le serment des mystes, de ne rien révéler, comportait, selon Firmicus Maternus, « une formule terrible » (28).

Les Esséniens, qui s'inspireront des préceptes et des usages du Pythagorisme, prononceront aussi, comme le rapporte Josèphe (29), un serment « propre à faire frémir ».

On ne plaisantait pas, dans l'Antiquité, avec les Mystères, dont les Dieux sont les détenteurs et qu'il est criminel de divulguer.

A Eleusis, où pourtant, nous l'avons vu, l'initiation n'était qu'élémentaire, de sévères châtiments étaient réservés aux indiscrets. Diagoras de Mélos fut condamné à mort par contumace et sa tête fut mise à prix pour avoir récité en public des textes empruntés aux Mystères (30).

(26) Cf. Jamblique : V.P. 194.
(27) Cf. Clément d'Alexandrie : Strom. l. IV, ch. VIII « Le philosophe Zénon fit de même et cracha sa langue au visage du tyran Néarque ». (Cf. Plutarque : sur le Bavardage, 8).
(28) Firm. Mat. : Mathes VII, I, 1.
(29) Josèphe : Bell. II, VIII, 7, 139.
(30) Mélanthios ds Fragm., hist. graec., édit. Didot, t. IV, p. 444.

Alcibiade encourut le même sort, pour avoir parodié les Mystères dans sa demeure et ses complices, sur lesquels on put mettre la main, furent aussitôt exécutés (31).

Sopatros rappelle le texte d'une loi selon laquelle « Qui a dévoilé les Mystères doit périr. » (32).

Le simple fait d'entrer dans le Temple des Mystères sans être préalablement initié était aussi puni de mort et Tite-Live rapporte que deux jeunes Acarnaniens, étant entrés sans mauvaise intention dans le Temple d'Eleusis, furent sur le champ saisis et exécutés (33).

Un serment particulier, dit Tzetzès (34), consacrait l'engagement de ne jamais céder à des profanes les écrits de l'Ordre : nous avons vu que cette défense concernait les figures géométriques, qui formaient, aux débuts de la Société, les seuls écrits de celle-ci.

VI. — *La Dignité de l'Adepte.*

La Vérité ne pouvait être confiée qu'aux plus dignes. Le néophyte, admis à la faveur de devenir membre de l'Ordre, devait en permanence veiller à conserver intacte la haute qualité qu'il avait reçue.

L'initiation confère en effet à ses bénéficiaires une dignité surhumaine; après le choc de l'illumination, après l'investiture des pouvoirs et la réception au sein de l'Ordre par intronisation, le nouveau Myste accédait à une vie nouvelle ; en celle-ci l'âme prime le corps ; la spiritualité domine et régit la matière ; l'initié se connaît, s'observe et se maîtrise ; mais il doit veiller à ne jamais déchoir du sommet de lumière où il a été si difficilement reçu. Il doit donc dominer sa nature inférieure, dompter ses passions, contrôler ses sens et sa pensée.

Pour éviter à ses disciples la perte de cette dignité, le Maître leur a laissé un certain nombre de préceptes pratiques, qui, sous une forme originale et symbolique, leur donnaient d'utiles leçons d'ésocratie, c'est-à-dire de contrôle de soi-même.

On relit avec plaisir ces : « Akousmata » et ces Symboles.

Voici ceux d'entre eux qui concernent la dignité quotidienne :

(31) Xénophon : Hellén. I, 4, 14.
(32) Sopatros : ds, Rhét. graeci, Edit. Walz, t. VIII, p. 110.
(33) Tite-Live : XXXI, 14, 6, 8.
(34) Tzetzes : Chil. X, 800.

I. — *Brouille ton lit, dès que tu es levé ; et n'y laisse aucune trace de ton corps* (Ak. 34) (35).

C'est-à-dire : Ne sois pas négligent ; aie soin, dès ton réveil, de ne pas laisser derrière toi des traces de désordre. Ne permets pas à des étrangers de surprendre ton intimité, ce serait leur donner une arme contre toi. Ne t'alanguis pas au souvenir du passé, le jour est là et le travail t'appelle. Mets-toi à l'œuvre, sans retard.

II. — *Ne donne pas trop facilement la main à tout le monde* (Ak. 11) (36).

Evite toute familiarité avec des inconnus. Ferme-toi à leur curiosité. Ne te lie pas facilement. Donner la main, c'est déjà honorer quelqu'un ou s'en faire reconnaître (37). Qui te dit que cet étranger est digne d'être ton égal et que tu as raison de lui faire confiance ? Sois prudent, observateur et réservé. Ne te confie pas à des inconnus ou à des indifférents. Beaucoup de maux proviennent de propos indiscrets, tombés dans une oreille perverse.

III. — *Ne te ronge pas le cœur* (Ak. 4) (38).

L'initié est au-dessus des vicissitudes humaines. Si la vie lui impose des désillusions ou des épreuves, il les subit d'un cœur égal.

Evite donc en toute circonstance l'apathie, le découragement. Ne te laisse jamais abattre par l'adversité. Ne capitule pas devant la douleur ; domine-la au contraire.

Ne te plains pas, c'est là le propre d'un faible.

Sache chasser de ton esprit toute pensée affligeante ; quel que soit le mal dont tu aies à supporter les atteintes, dis-toi qu'il est encore des plus malheureux que toi ; que cela suffise à te donner du courage et à raffermir ton cœur.

(35) Dacier : Vie de Pythagore, Paris 1771, Tome I, pp. 251, 252, 253. Cf. Plutarque : Propos de table, L, 8, question 7. Clément d'Alexandrie, Stromates, L. 5, ch. 5.

(36) Dacier : pp. 237, 238. Cf. Plutarque, de l'Education des Enfants, ch. 17.

(37) Saint Epiphane : Contra Haeres. I. 26 dans Migne : Patrologie gr. t. 41, p. 338 et Jambl. V. P. 237.

(38) Dacier : Tome I, p. 233. Cf. Plutarque, de l'Education des Enfants, ch. 17. Cet « Akousma » est d'origine égyptienne. Il a pour auteur le scribe Anii, qui vivait en Egypte dix siècles avant Pythagore. (Cf. Erman : la religion des Egyptiens, Payot, Paris, 1937, p. 193).

IV. — *Arrivé à la frontière, ne te retourne pas en arrière* (Ak. 6) (39).

Ne change pas constamment de projets ; termine ce que tu as commencé et ne cède ni à la fatigue ni au découragement ni à la critique. N'aie aucun regret de ce qui est déjà passé : à quoi bon ? Il n'est plus qu'une chose morte. Regarde devant toi et non derrière. Et persévère dans ta tâche.

V. — *Ne t'assieds pas sur le boisseau* (Ak. 2) (40).

Fuis l'oisiveté, mère de toutes les faiblesses et de toutes les déchéances qu'elles entraînent. Ne demeure jamais inoccupé. Songe qu'il est toujours de grandes choses à réaliser.

VI. — *Ne suis point les chemins publics* (Ak. 7) (41).

Ne te laisse pas influencer par les mouvements de la multitude. Elle est en effet instable, aveugle, inintelligente et souvent ingrate. Ne te laisse pas guider par elle puisque c'est toi, l'éclairé, qui dois au contraire lui servir de guide...

VII. — *Ne verse pas d'huile sur le siège* (Ak. 25) (42).

Les Anciens versaient de l'huile parfumée sur les personnes influentes qu'ils voulaient honorer.

Il est toujours toute une cour de flatteurs et d'intrigants autour des puissants et des riches. Le Sage doit conserver devant eux sa dignité. Aie toujours conscience de celle-ci. Ne flatte point les grands. Demeure ton propre maître.

Et tu seras respecté.

VIII. — *Ne brise pas les dents* (A. 28) (43).

Sache te taire. Les dents sont les gardiens de la parole. Ne parle pas trop facilement. Ne critique pas autrui. Ne blesse pas tes concitoyens. Demeure dignement impartial et puissamment silencieux : quelle force...

(39) Id. p. 234. Même référence de Plutarque.

(40) Id. p. 232. Plutarque : d'Isis et d'Osiris. I, 10. Même référence de Plutarque, de l'Education des Enfants. Cf. aussi du même : questions romaines, 72.

(41) Dacier, I. p. 234.

(42) Dacier : Tome I, pp. 243, 244.

(43) Id. p. 246. Cf. aussi Plutarque, Sur le Bavardage, ch. 3 et Comment tirer utilité de ses ennemis, ch. 8.

IX. — *Loin de toi, le vinaigrier...* (Ak. 29) (44).

Evite, lorsque tu dois parler, toute aigreur dans tes paroles. Ne vois pas le mal en tout ; cherche à voir ce qu'il y a de bon dans les hommes. Ne sois ni pessimiste ni déprimant. Elève au contraire autrui par ton joyeux optimisme.

X. — *N'urine pas en présence du Soleil* (Ak. 31) (45).

N'oublie jamais que tu peux perdre ton prestige d'Initié et ta dignité d'homme en découvrant tes faiblesses à autrui. Ne montre à personne que tu es soumis aux nécessités inférieures de ta nature. N'accomplis jamais en public de fonctions qui t'abaissent. Ne souille pas le divin Soleil par la vue d'actes semblables. Sache cacher à tous tes activités animales. Certains initiés appliquent ce précepte à la lettre ; on ne les voit jamais manger en public ni s'adonner à l'ivresse ou à l'amour ni accomplir ouvertement ce que la pudeur fait exécuter en secret.

Diogène Laërce dit (46) qu'on ne vit jamais le Maître s'enivrer ou faire l'amour ou accomplir une fonction naturelle.

Sois, comme lui, réservé, discret et mystérieux, pour certaines choses.

XI. — *Ne coupe pas du bois sur la grand'route* (Ak. 38) (47).

N'aie pas d'activité publique inférieure à ton état. Ne t'expose pas inutilement à la critique, à l'incompréhension, à la méchanceté des hommes. Ne va pas toi-même au-devant des difficultés.

XII. — *Ne mange pas sur le char* (Ak. 55) (48).

N'entreprends pas deux choses à la fois, ce serait n'en mener à bien aucune. D'autre part, si tu occupes une position sociale qui t'expose à être observé par autrui, donne toujours de bons exemples et veille à ne jamais découvrir tes faiblesses ; que de maîtres ont perdu tout prestige et toute considération, pour avoir rendu leurs subordonnés témoins de leurs erreurs et de leurs fautes.

(44) Dacier : p. 247.
(45) Id. pp. 248, 249, 250.
(46) D. Laërce : VIII, 19.
(47) Dacier : Tome 1, pp. 255, 256, 257.
(48) Id. pp. 275, 276. Plutarque : D'Is. et d'Osir. I, 10.

XIII. — *Ne mange pas de cervelle* (Ak. 57) (49).

Ménage tes forces et veille à ne pas les épuiser trop vite. Sache ne pas abuser de tes dons, de peur de devoir un jour te faire remplacer avant ta victoire finale.

XIV. — *Ne plante pas le palmier* (Ak. 58) (50).

N'adopte pas inconsidérément les opinions ou les modes étrangères, non adaptées à tes besoins et tes coutumes.

XV. — *Ne porte point un anneau étroit* (Ak. 15) (51).

Tente de demeurer indépendant toute ton existence, ne te rue pas dans la servitude comme le font tant d'hommes inconsidérés.

XVI. — *Ne sommeille pas en plein midi* (Ak. 33) (52).

Sois dévoré de zèle, actif et entreprenant pendant le jour ; d'autre part, sache agir au bon moment, quand il en est temps encore. Ne perds jamais l'occasion de bien faire. Aie de l'initiative personnelle et aie soin de profiter de l'heure favorable.

Outre ces « Akousmata » sur la sagesse quotidienne, le Maître nous a laissé, oralement sans doute, des Sentences Dorées ou Homoioi ou : Similitudes et divers autres Symboles, que certains de ses disciples nous ont transmis par voie écrite.

Voici quelques « Homoioi » intéressants (53) :

I. — Le Sage doit sortir de la vie, comme d'un banquet : avec une dignité décente.

II. — La valeur d'une statue est dans sa forme ; la valeur d'un homme est dans ses actes.

III. — Les hommes vains et légers sont comme des vases vides : on les prend facilement par les oreilles.

IV. — La plaisanterie est comme le sel, il faut en user discrètement.

Et voici enfin, sur le même sujet, quelques « Symboles » du Maître :

I. — *Ne t'arrête point sur les confins* (Symb. 2) (54).

Sache prendre un parti lorsqu'il le faut. Le Sage n'est pas irrésolu, il pèse, délibère, décide et passe à l'action. Ne sois pas

(49) Dacier, T. I, p. 277.
(50) Dacier, Tome I, pp. 277, 278, 279. Plutarque : D'isis et d'Osiris, I, 10.
(51) Dacier, Tome I, p. 239.
(52) Id. p. 251.
(53) Chaignet, tome I, pp. 151, 152. Cf. Plutarque, De la mauvaise honte, ch. 18. Cf. Clément d'Alexandrie, L. 5, ch. I.
(54) Dacier, tome I, p. 281.

de ceux qui délibèrent toujours sans jamais pouvoir se décider et qui fuient les responsabilités.

L'homme digne n'élude pas celles-ci.

Il a de la volonté et il fuit toute équivoque.

Beaucoup d'hommes ne vont jamais plus loin que leurs projets.

II. — *Fuis la belette* (Symb. 4) (55).

Plutarque nous rapporte la légende antique selon laquelle la belette mettrait ses petits au monde, par la bouche. Elle est le symbole de la parole. Défie-toi donc de tes paroles et ne leur donne pas trop vite le jour. La langue est ce qu'il y a de meilleur, a dit Esope, mais il a dit aussi : Et ce qu'il y a de pire. Que de maux sont nés d'une parole imprudente...

III. — *Ne saute pas du char à pieds joints* (Symb. 13) (56).

Ne sois pas téméraire et ne tente pas le sort ; ne fais rien étourdiment, pèse au contraire à l'avance les conséquences de tes actes.

IV. — *N'écris point sur la neige* (Symb. 16) (57).

Ne confie rien à des âmes faibles qu'une influence étrangère pourrait porter à la trahison à la première violence.

VII. — *Le Respect de la Hiérarchie.*

Le Maître était considéré par ses disciples comme le représentant de l'Etre suprême, de la divine Sagesse sur la terre. Ils avaient pour lui la plus grande vénération.

La Hiérarchie vient d'En-Haut, comme la lumière. Elle n'est ni le résultat d'un vote ni celui d'un libre choix. De même que la paternité, elle est un fait naturel, dont on ne peut renverser le sens sans compromettre la sécurité de tout l'équilibre initiatique.

Aussi verra-t-on, à toutes les époques, les grands législateurs des peuples assurés de la considération respectueuse de toute une nation.

Les disciples du Maître ne discutaient jamais ses ordres. « Autos epha », il l'avait dit (58). Il était, sur-le-champ, obéi.

En Palestine, on verra de même tout blasphème contre le législateur être puni de mort, à ce que rapporte Josèphe (59) ;

(55) Id. p. 282. Plutarque, D'Isis et d'Osiris, ch. 74.
(56) Dacier, tome I, p. 287.
(57) Id. p. 288.
(58) Diog. Laërce : VIII, 46, Cicéron. De Natura Deor. I, 5. Clément d'Alexandrie, Stromates, L. 2 ch, 5.
(59) Bell. : II, VIII, 9, 145.

on verra aussi de nombreux Esséniens mourir dans les tortures plutôt que de proférer une injure contre son nom.

La Hiérarchie sauvegarde la permanence de l'Ordre, assure sa fixité, garantit sa stabilité. L'Ordre est une monarchie et non une aristocratie.

Les Anciens allaient même plus loin, les disciples du Maître le jugeaient infaillible, dit Clément d'Alexandrie. « Les mots : C'est Lui qui l'a dit », emportaient l'assentiment de l'intelligence (60)...

La Hiérarchie est le fruit d'une sélection répétée des meilleurs adeptes. Nul ne devient Hiérophante par élection de ses pairs, pas plus qu'on ne devient père par suite d'un vote de ses fils. Tous les cultes ont une hiérarchie sacerdotale et dans la plupart tout dignitaire a appelé auprès de lui un suppléant ou coadjuteur, qui lui succède automatiquement s'il vient à tomber malade ou à décéder. Chez certains peuples, le roi est en même temps le pontife suprême ; Platon dit que c'était le cas en Egypte (61).

En Grèce, le roi était considéré comme le chef des prêtres ; Hérodote l'affirme pour Sparte (62); Platon (63) et Aristote (64), pour Athènes ; Strabon (65) pour Ephèse ; Tite-Live (66), pour les premiers rois de Rome. A la chute de la royauté, les attributions religieuses qu'elle détenait furent transmises aux archontes à Athènes, et aux magistrats, puis aux empereurs à Rome. Le roi était en plus chef de l'agriculture, car l'œuvre de la Nature correspond à l'action des Mystères sur l'homme. Le roi est le guide de son peuple, c'est, dit Jamblique (67), un pilote. Il a droit à des insignes particuliers (la tiare, le sceptre, le diadème, le trône, le manteau rouge) et il exista chez plusieurs peuples des Mystères particuliers pour initier les rois à leur mission. Certains textes de Philon (68), Synésius (69), Plutarque (70), Porphyre (71) et Himérius (72), nous donnent sur le contenu de ces rites d'intéressants détails. La singulière cérémonie du couronnement religieux du roi d'Angleterre, par l'archevêque de Can-

(60) Stromates : l. II, chap. V.
(61) Platon : Politique, 290 d.
(62) VI, 56.
(63) Politique, 290 d.
(64) Politique, III, 9, 2.
(65) XIV, 3.
(66) II, 20.
(67) De Mysteriis, VII, 2.
(68) Vie de Moïse, I, 11 ; II, 90.
(69) De Provid. I, 6.
(70) Sur la Vengeance tardive de la Divinité, 22.
(71) De l'antre des Nymphes, 15.
(72) Disc. XIV, 32-33.

torbery, est sans conteste une survivance moderne de ces rituels « léontiques ».

Le chef de l'Ordre est donc aussi son Pontife ; il est assisté d'archontes et de prêtres.

Clé de voûte de la Fraternité, il en est aussi le phare intellectuel, la lumière spirituelle, le père sensible et prévoyant.

VIII. — *Les Traditions.*

Le Chef de l'Ordre est le dépositaire de la Tradition secrète, qui se transmet à la chaîne sans fin des initiés, de génération en génération. Cette transmission apostolique assure à la doctrine une identité rigoureuse avec ses anciens fondements ; de siècle en siècle, la lumière se transmet, inchangée. Le flambeau sacré passe d'une main à l'autre, sans s'éteindre ; le serment hippocratique nous en montre les conditions ; on y transmet « la connaissance » à ses propres fils (spirituels)» ou à « ceux du Maître et à ses disciples, liés par serment » et « à nul autre ».

Certains Nomothètes ont étudié les conditions nécessaires à la sauvegarde de la Tradition la plus pure. Hippodame signale en effet (73) que la Tradition se perd, soit par faiblesse interne soit par action étrangère.

Faiblesse interne : celles des membres de la communauté ; s'ils sombrent dans la paresse, la mollesse, les plaisirs ; s'ils évitent les efforts, les durs travaux, la souffrance ; s'ils efféminent leurs âmes, l'Ordre entier perdra ses qualités spirituelles et la Tradition sera modifiée et altérée.

Action extérieure : celle des étrangers, qui s'établissent près des membres de la communauté et contaminent celle-ci par des coutumes d'autres peuples ; tout mélange de ce genre est néfaste, la Tradition ne peut subir ni influence étrangère ni incorporation d'éléments du dehors ; elle doit être stable, invariable, intransigeante.

IX. — *La femme et l'initiation.*

Pythagore n'a point fermé le seuil de son Temple à une moitié du genre humain. Son discours aux femmes de Crotone témoignait déjà de son désir de les voir associées à la grande œuvre de régénération qu'il avait imposée à leurs époux et à leurs fils.

Il ne leur refusa pas la lumière initiatique. Mais il organisa pour elles des communautés distinctes, situées en d'autres endroits que celles réservées aux disciples.

(73) Péri Politeias, dans Stobée, Flor. 92-98.

Les auteurs nous parlent de nombreuses femmes Pythagoriciennes et notamment de Théano de Crète, femme du Maître (74) ; de ses filles Damo (75) et Arignoté (76) ; de Timycha de Sparte (77) dont nous avons rappelé le martyre.

Ouvrir les portes de la sagesse aux femmes était une innovation.

Les Orphiques se montraient, en général, peu favorables au sexe féminin. On a retrouvé des textes précis qui ne laissent aucun doute sur la réalité de cette misogynie.

« Il n'est rien de plus effronté ni de plus mauvais que la femme » (78) aurait dit Orphée, cité par Clément d'Alexandrie.

Le Pythagoricien Epicharme, se montrera misogyne en plusieurs passages (79) et plus tard, Philon (80) et Josèphe (81) publieront, en parlant des Esséniens, des textes fort symptomatiques sur la non-initiabilité des femmes : elles seraient égoïstes, envieuses, artificieuses, effrontées, infidèles ; elles feraient de leurs maris ou de leurs fils des esclaves...

Le Maître eut donc une tout autre attitude.

Mais il donna aux femmes des instructions qui leur étaient particulières. Leur nature n'est pas celle de l'homme : si, intellectuellement, la femme peut recevoir les mêmes enseignements que l'homme, elle ne pourra prétendre acquérir, spirituellement, les mêmes pouvoirs que lui. Les prêtresses antiques gardaient le feu sacré, rendaient des oracles, remplissaient le rôle de Vestales, Pythies, Pythonisses et Sibylles ; mais aucune ne put recevoir le sacerdoce, qui est l'apanage exclusif de l'homme.

Il est certain que les saintes femmes, admises par le Maître dans sa congrégation d'initiées, reçurent la partie théorique des Mystères. Sinon le martyre de Timycha serait inexplicable : Denys la soumit à la torture parce qu'elle avait connaissance du secret confidentiel qu'était le rôle magique des fèves, et parce qu'elle refusait de le trahir.

(74) Clém. d'Alexandrie : Stromat. l. IV, ch. 19 ; l. I, ch. 16 ; Porphyre : V. P. 4.
(75) Jambl. : V. P. 246.
(76) Suidas : Arignoté.
(77) Jambl. : V. P. 194.
(78) et (79) Stromates : l. VI, ch. 2.
(80) Apol. 380 d 381 a.
(81) Bell. II, VIII, 2, 121.

X. — *Qu'est-ce que l'initiation?*

Elle n'est pas seulement la communication confidentielle du contenu des Mystères à un groupe sélectionné de néophytes.

Elle est encore autre chose : un changement d'état, pour l'initié. Les rites ont pour effet de le recevoir à une vie nouvelle (82) ; il acquiert une qualité qu'il n'avait pas : il devient éclairé et par le fait même, il ne peut plus apprécier le monde en profane.

Il se trouve placé au commencement (Initium) d'une route nouvelle, celle de l'Illumination.

Le jour, où il aura perçu la plénitude de celle-ci, il deviendra lumineux à son tour et susceptible d'éclairer son prochain. Il en résulte qu'en chaque Initié, un maître est destiné à se réveiller.

Il reçoit les Mystères, par la clé du Symbolisme (83).

Mais il y a encore dans l'initiation, un autre élément : le Myste n'est pas seulement un profane, sorti de son aveuglement, et qui a passé de l'obscurité à la Lumière : il a reçu, par la vertu des rites, un Pouvoir qu'il ne possédait pas ; au premier degré, c'est le Pouvoir sur lui-même. Lorsqu'il augmentera en connaissance et en degré, il recevra d'autres initiations encore ; et chacune d'elles lui conférera une qualité nouvelle.

L'initiation est donc un phénomène multiple : un enrichissement graduel de l'intelligence, joint à une collation successive de Pouvoirs différents.

En quoi consistent ceux-ci ?

En possibilité de rayonnement et de perception, anciennes facultés encloses en la nature humaine, endormies ou atrophiées depuis des siècles, et réveillées par la grâce d'En-Haut, au moment des investitures liturgiques.

Ce pouvoir se transmet donc du Maître-Initiateur au disciple, par voie directe, par influence, par induction ou par osmose, selon le rituel employé.

Le Maître ne peut donner que ce qu'il a reçu, préalablement, lui-même. Il doit donc être lui-même, détenteur de Pouvoirs réels.

(82) Apulée : Métamorphoses, XI, 21.
(83) Plutarque : D'Isis et d'Osiris, I, 10. Jambl. : V.P. 103 et 247. Stobée. Flor. XXXIII.

Il faut encore que ces Pouvoirs soient conférés de façon régulière ; selon un rite immuable et traditionnel, dans des conditions sévèrement définies d'excellence et de validité.

Si toutes ces conditions sont réalisées, la Chaîne apostolique des initiés se continue par le rite et englobera un chaînon de plus qui, lui-même en initiera d'autres à son tour, lorsqu'il en aura reçu le Pouvoir.

Cette conception pythagoricienne de la régularité initiatique a été perdue de vue par beaucoup de rites contemporains, qui se croient les continuateurs des anciens Mystères et sont incapables d'en saisir la nature et d'en reproduire le contenu. Le seul examen de leur organisation révèle leur irrégularité et leur incompétence. Dans les anciens Mystères, le pouvoir spirituel venait d'En-Haut et non d'en-bas ; chez eux, l'initiateur vient d'en bas, car il est élu temporairement au hasard d'un vote de ses pairs ; chez les Anciens, l'initiateur était le médiateur entre la Puissance divine et les hommes ; il avait cette qualité *ad vitam ;* chez eux, il ne représente que lui-même et son pouvoir est limité, on le lui enlève à tout moment par un scrutin de majorité ; chez les Anciens, il donnait à ses disciples des Pouvoirs réels et réveillait en eux des puissances endormies ; chez eux, il ne communique aucun pouvoir puisqu'il n'en possède aucun et qu'au surplus, il ne croit pas lui-même qu'il pourrait en posséder ; chez les Anciens, l'initiation était un acte cultuel et religieux, chez ces modernes égarés, il est tout au plus une sorte de mauvais théâtre, une parodie sans âme d'une chose sacrée. On conçoit donc que de semblables différences aient eu dans l'histoire des effets bien divergents : les Anciens formaient des initiés, les modernes ne forment, très superficiellement, que des amateurs.

Car c'est à l'effet que l'on juge le rite ; au fruit que l'on juge l'arbre.

Les Anciens Mystères ont produit dans les âmes des révolutions extraordinaires ; ils ont eu leurs Saints, leurs Martyrs, leurs Thaumaturges, leurs Docteurs, leurs Philosophes, leurs grands Législateurs.

Les modernes ont sombré dans le matérialisme, la querelle des intérêts, la brigue électorale, la démagogie la plus mercantile. Les marchands ont envahi le Temple et les fils de l'Esprit n'ont plus été capables de le reconnaître.

« Heureux celui des hommes, vivant sur la terre, qui a vu « les Mystères, dit un Hymne à Déméter (84) ; heureux, celui « qui a vu cela, avant d'entrer dans les fosses de la terre, a dit « Pindare (85) ; ô trois fois heureux, le mortel qui, après avoir « contemplé ces Mystères, s'en ira dans l'Hadès ; lui seul pourra « y vivre heureux, les autres n'y trouveront que souffrance », dit Sophocle (86). Et Platon ajoute (87) : « Celui qui aura été « purifié et initié vivra avec les Dieux, mais ceux qui viendront « dans l'Hadès sans avoir été reçus aux Mystères, seront plongés « dans l'océan de boue... »

Ces passages nous montrent qu'il y avait, dans les initiations antiques un véritable « secret » traditionnel, sur le destin de l'âme dans l'au-delà, là où les prétendus initiés modernes ne confèrent que le vide.

(84) Hymne homérique à Déméter : Vers 480-483.
(85) Ds Clém. d'Alex. Stromat. III, 3.
(86) Sophocle : fragment 348.
(87) Platon : Phédon, 13.

CHAPITRE III

LA LITURGIE PYTHAGORICIENNE

I. — La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure.
II. — Le Feu Sacré.
III. — L'eau lustrale.
IV. — Les Purifications.
V. — Les Sacrifices.
VI. — Les Vêtements Rituels.
VII. — La Conduite des Travaux.
VIII. — Usages liturgiques.
IX. — Les Repas Rituels.
X. — Les Initiations.



Vue générale de la Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure,

I. — *La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure.*

Le 23 avril 1917 est une date extraordinaire dans l'Histoire du Pythagorisme.

En pleine guerre mondiale, un accident de chemin de fer imprévu devait avoir pour conséquence une découverte historique d'une portée considérable (1).

Ce jour-là, la voie qui relie Rome à Naples s'affaissait brusquement à une centaine de mètres de la Porte Majeure. Les ingénieurs de la voie, dépêchés sur les lieux, constatant que le ballast s'était affaissé sans raison apparente, opérèrent un sondage pour en découvrir la cause et ils mirent au jour, à 3 mètres de profondeur, un puits rond de 90 centimètres de diamètre, qui les mena à un couloir souterrain, large de 2 mètres. Celui-ci faisait un coude à angle droit et débouchait dans une grande salle, comblée de sable, sise à 9 mètres en dessous du sol.

Aussitôt avertie , la surintendance des fouilles en assura le déblaiement et les archéologues se trouvèrent, fort surpris, devant un temple souterrain de 108 mètres carrés de superficie, encore en parfait état de conservation, dont aucun motif ne rappelait la religion chrétienne.

Il avait 3 nefs et était précédé d'un parvis carré ou atrium.

L'étude du monument commença aussitôt. Sa mosaïque, ses stucs colorés et les matériaux employés pour l'édification de ses murs permirent aux savants de déterminer avec précision l'époque de sa construction : elle datait du premier siècle et son ensablement volontaire devait remonter à la fin du règne de Claude, vers l'an 41 de notre ère.

Notre éminent compatriote, M. Cumont, découvrit le premier l'affectation de cet antre confidentiel, qui ne ressemblait en rien aux édifices religieux du christianisme (2).

(1) Cf. J. Carcopino : La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure. Paris. L'artisan du Livre, 1926. V. cf. encore : S. Aurigemma : La Basilica Sotterreanea Neopitagorica di Porta Maggiore, Roma, 1961 ; E. Rodocanachi : Les Monuments de Rome encore existants, Paris, Hachette, 1931, pp. 231-237.

(2) Id. p. 160.

Il estima que l'on se trouvait devant le Temple Pythagoricien de Rome.

Les érudits se livrèrent à de nombreuses recherches, ils étudièrent avec soin la décoration intérieure — particulièrement abondante — du monument ; ils en identifièrent les divinités, représentées sur ses stucs intacts ; ils donnèrent une interprétation méticuleuse de leur symbolisme : tous ces efforts aboutirent à la confirmation éclatante du diagnostic du Professeur Cumont (3).

La nature et la disposition de ce Temple souterrain étaient ainsi déterminées de façon irréfutable.

Et c'est ainsi qu'après 19 siècles de sommeil dans les entrailles de la terre, le Temple secret du Pythagorisme romain, apparut aux chercheurs modernes, à peine effleuré par la morsure du temps et riche en révélations de toutes sortes.

Grâce à lui, nous possédons des indications aussi précises que précieuses sur les rites de la liturgie de l'Ordre, que nous ne connaissions que par les extraits de certains auteurs.

On découvrit aussi que son ensablement brutal fut l'effet d'une décision impériale. Claude persécuta les membres de l'Ordre et fit voter un sénatus-consulte, excluant des « Mathematici » de l'Italie (4). Crédule, superstitieux et cruel, Claude fit exiler les apôtres d'un rite mystérieux dont il ne pouvait comprendre l'élévation.

Il oubliait que le feu de l'esprit et la flamme de la foi mystique ne peuvent être étouffés par la force des armes.

Malgré la persécution, l'Ordre persista sous l'Empire et initia les plus grands esprits de son temps.

II. — *Le Feu sacré.*

La première révélation liturgique que nous apporte ce témoin des pieuses réunions rituelles, est l'emploi du Feu sacré par les membres de l'Ordre.

Des lampes à huile étaient suspendues en certains endroits du monument et celui-ci dut être frappé d'interdit, ensablé et fermé par la police impériale, peu de temps après sa consécration, car la fumée des lampes rituelles n'a pas eu le temps d'obscurcir la blancheur des voûtes (5).

Le feu est l'adjuvant obligé de toutes les cérémonies rituelles. Il est le lien avec les Forces d'En-Haut et il établit le contact avec elles.

(3) Id. p. 14.
(4) Tacite : Annales, XII, 52.
(5) Carcopino : p. 60.

Sa présence rassure, raffermit, dynamise. Un Temple sans feu vivant est un être mort, une enveloppe terne et vide. Mais un Temple doté d'un Feu sacré, dont la flamme vivante veille jour et nuit sur lui et l'anime par sa permanente vitalité, devient animé lui-même ; une mystérieuse ambiance s'y établit et y demeure ; tout être vivant qui y pénètre en perçoit la discrète résonance ; en décèle l'intime chaleur, la singulière quiétude.

Le Maître lui-même l'avait enseigné nettement lorsqu'il donna l'ordre « de ne pas parler sans lumière » (6) ; or, tous ses Temples, depuis celui qu'il se fit creuser à son usage à Samos jusqu'à celui de la Porte Majeure, sont souterrains, comme l'était aussi l'antre de Zeus du Mont Ida, de Crète. Ils sont donc particulièrement enténébrés. Mais le Feu sacré est là pour chasser l'obscurité et mettre dans le silence des grottes rituelles une radiation de nature solaire. A la fois lumière, chaleur et magnétisme, la flamme transforme sur le champ la sombre caverne en étonnante demeure divine ; l'instruction du Maître a été suivie et Jamblique dira à son tour (7) : « Ne parle pas de choses pythagoriciennes sans lumière », c'est-à-dire n'ouvre pas tes cérémonies et tes rites dans la profondeur des ténèbres, hantées par les divinités chtoniennes. Aie recours au feu des hommes, parent et résonateur sur le Feu céleste et instantanément une grâce surnaturelle descendra sur l'assemblée.

D'autres textes confidentiels du Maître se rapportent encore au Feu sacré, adjuvant essentiel de la magie théurgique.

« *N'applique pas le cierge contre la muraille* » (*S* 15) (8) : c'est-à-dire sache recourir au Feu sacré, pour éclairer ton labeur ou ta prière ; ne néglige pas ce lien direct avec le Feu central et avec le Feu solaire. Emploie ce canal liturgique pour dynamiser ta pensée et attirer à toi les plus bénéfiques des radiations ; ce n'est que l'insensé qui travaille sans lumière et qui éteint son flambeau contre l'aveugle muraille.

« *N'efface pas la place du flambeau* » (*Ak.* 14) (9) : c'est-à-dire n'oublie jamais de te servir du Feu sacré en chacune des opérations rituelles ; il est indispensable au succès de ta radiation mentale.

« *Ne te regarde pas le visage à la clarté du flambeau* » (*Ak.* 51) (10) : c'est-à-dire ne fais pas servir le flambeau à des préoccupations profanes car son usage est rituel, religieux, sacré. Ne l'emploie que dans les circonstances prévues par les usages de l'Ordre.

(6) et (7) Jambl. : V. P. 105.
(8) Dacier : Tome I, p. 287.
(9) Id. pp. 238, 239.
(10) Id. pp. 270, 271, 272.

« Quand le soleil brille, ne fais pas allumer les flambeaux » (Hom. 15) (11) : c'est-à-dire n'emploie le Feu sacré que dans les endroits obscurs, dans les antres souterrains et les lieux privés de la lumière directe du Soleil. Ou bien, emploie le feu sacré à une heure où le soleil ne brille plus.

« Ne mets pas dans la flamme le fagot tout entier » (S 12) (12) c'est-à-dire veille à ne pas consommer en une fois tous les Luminaires sacrés ; aie toujours des réserves de cierges ou de lampes rituelles, car si ta lampe s'éteint au milieu de ton rite et qu'il te manque de quoi la rallumer l'effet magique est aussitôt compromis et toute ton opération pourra s'en ressentir.

Le Feu sacré doit être traité avec respect ; il est en effet, selon le Pythagoricien Empédocle, le premier, le roi des éléments (13) ; il est, selon Alcméon de Crotone — autre disciple du Maître — de nature divine parce que doué d'un perpétuel mouvement. Un autre Pythagoricien, Hippase de Métaponte — qui fut exclu de l'Ordre pour avoir divulgué certains de ses enseignements — ajoute que le Feu est le principe matériel de tout l'Univers, la substance impérissable dont les choses sont formées et où elles vont se résoudre tour à tour (14).

Cet emploi du feu dans les rites est aussi vieux que le monde ; il est constant en Egypte ; le papyrus du Nome d'Oxyrinque nous donne le texte des évocations que fait le Prêtre, lorsqu'il veut faire apparaître les Dieux dans la flamme de sa lampe (15).

Le Feu est aussi un protecteur. Les Mages diront qu'il est une barrière souveraine contre les influences maléfiques, les larves, les courants néfastes, les forces vampirisantes, les puissances d'obsession.

(11) Chaignet : T. I, p. 154.
(12) Dacier : T. I, pp. 286, 287.
(13) Chaignet : T. II, p. 165.
(14) Chaignet : tome II, p. 220. Cf. aussi Plutarque : Quest. Romaines, N° 75 : « Pourquoi n'éteignait-on jamais une lampe et la laissait-on se consumer d'elle-même ? » Et il répond : « Est-ce là une avertissement symbolique de ne jamais anéantir ou faire disparaître rien de ce qui est animé, tant qu'on n'en éprouve pas de mal ? Or, le feu ressemble à un être animé : il a besoin de nourriture, il se meut de lui même ; quand on l'étouffe, il jette un cri comme une créature vivante qu'on égorge. » Cf. encore Propos de Table, livre VII, 4. Sur l'opinion d'Hippase, voir encore Plutarque : Placit. Philosoph., livre I, ch. 25.
(15) Alb. Gayet : La sépulture de Myrithis et les Origines de la Magie gréco-romaine, paru dans La Revue (anc. Revue des Revues), le 1-11-1903, pp. 327 seq.

On ne pouvait, en Grèce, le souiller par le contact avec un cadavre ; la crémation était interdite par l'Ordre, pour ce motif essentiel (16).

III. — *L'eau lustrale.*

La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure révèle aussi l'emploi constant de l'Eau lustrale dans toutes les cérémonies de l'Ordre.

On a trouvé dans Diogène Laërce le passage suivant : « Les Pythagoriciens se purifient par des lustrations, des bains et des aspersions » (17).

Les bains se prenaient non dans les édifices des bains publics (18), à cause de la promiscuité qu'ils causaient avec des profanes et des gens de toute espèce, mais dans les salles de la Communauté. Mais les purifications et les aspersions se faisaient dans leur Temple. La Basilique nous montre les traces de six socles adossés aux piliers de la nef centrale ; ils portaient jadis des amphores liturgiques, destinées à l'aspersion des assistants au moyen de palmes vertes qui y étaient trempées. Puis avaient lieu des libations, réglées selon un rituel immuable : Jamblique rapporte (19) comment elles se faisaient : le maître-officiant prenait le vase sacré uniquement par son anse, gardait les yeux ouverts et sans clignements, puis il en versait le contenu en récitant une formule rituelle. Divers motifs décoratifs des stucs du monument nous montrent en effet comment tenir les hydries, contenant l'eau magnétisée : par l'anse uniquement. Est-ce parce qu'un « Akousma » du Maître a dit : « Fais des libations aux Dieux par l'oreille ? » (Ak. 59) (20). Il est cependant susceptible — nous le verrons plus loin — d'une meilleure interprétation.

L'eau était l'élément classique des purifications.

En Egypte, où Pythagore fut instruit des saintes liturgies, c'est par l'eau lustrale que les officiants étaient purifiés : Erman nous donne le texte (21) d'un prêtre égyptien, qui rappelle : « Je « fus débarrassé de ce que j'avais de mauvais en moi ; on m'a « dépouillé de mes vêtements et de mes onguents, comme on « purifie Horus et Seth ».

(16) Jambl. : V.P. 154.
(17) Diog. L. : VIII, 33.
(18) Jambl. : V.P. 83.
(19) Jambl. : V.P. 156, cf aussi Porphyre : V.P. 42.
(20) Dacier : t. I, p. 279, 280. Cf. aussi les textes authentiques des rites d'évocation en Egypte, dans l'important travail du Dr Fr. Lexa. La Magie dans l'Egypte antique, tome II, pp. 122 sep. Edition P. Geuthner, Paris, 1925.
(21) Erman : Rel. Eg. p. 223.

C'est un rappel du Rituel quotidien, au cours duquel la statue du Dieu est soigneusement lavée. Il indique de la part du prêtre une purification analogue. Hérodote nous rappelle au surplus le nombre de bains auxquels les prêtres égyptiens étaient soumis.

Quelle eau employait-on pour les rites ?

Nous croyons que c'est l'eau salée ou, dans les cités côtières, l'eau de mer.

Une inscription égyptienne et un texte grec y font ouvertement allusion.

La première dit : « Je fus baigné dans le lac sacré de Karnak, « et purifié au moyen du natron » (22). Le second dit (23) : « Pour certaines souillures, on purifie le Temple par l'or ou « l'eau de mer ». Rappelons-nous que Pythagore alla se purifier dans la mer lorsqu'il fut insulté par les envoyés de Télys (24).

Rappelons aussi que dans l'initiation aux Petits Mystères éleusiniens, c'est dans l'Ilissos que les candidats devaient subir une première purification (25).

Les purifications par l'eau étaient un rite cathartique ; il fallait employer une eau courante (fleuve, source, mer) car elle « entraîne » avec elle l'impureté. Tel était l'enseignement de la Crète (26).

En cas de souillures graves, il faut mélanger l'eau de plusieurs sources ; au moins trois, dit Empédocle (27).

Suidas dit que pour un meurtre, il en faut quatorze (28).

« Toute proclamation initiale écarte de vos rites ceux qui « n'ont pas les mains pures, rappelle Tite-Live » (29).

L'eau était au surplus, pour beaucoup de mystiques, la substance primordiale, la mère de toutes choses. L'Egypte nous a laissé le souvenir de Noun (30), l'eau illimitée qui remplissait le Tout et recélait les germes mâles et femelles ; l'esprit divin, inséparable de Noun, donna la vie au monde, par le Verbe. Et la création se fit par la formation d'un œuf qui sortit de l'eau et d'où jaillit la lumière du jour. Les Orphiques reprirent cette conception antique (31) ; et le Pythagoricien Hippon de Rhégium enseigna (32) que l'eau est le principe de toutes choses ; l'âme

(22) Id.
(23) Jambl. : V.P. 153.
(24) Id. p. 178.
(25) Magnien : El. p. 181 et 184.
(26) Rohde : Psyché, pp. 605, 606, 607.
(27) Empéd. : Muller, 452.
(28) Suidas : 476 B. C. Gaisf.
(29) XLV, 5.
(30) Gomperz : Les Penseurs de la Grèce, tome I, p. 126.
(31) Id. p. 124.
(32) Aristote : Métaphysique, I. ch. III.

humaine n'a pas d'autre origine qu'elle ; l'eau est à la fois la substance matérielle et l'âme du monde.

L'eau matérielle purifie les corps ; l'eau spirituelle purifie l'esprit.

IV. — *Les Purifications.*

Suffit-il de s'approcher des Dieux, les mains pures ? d'avoir lavé son corps par le bain et la lustration ? d'avoir exécuté le rite de la libation ?

Un Rituel complet imposait encore d'autres formes de purification. La première est celle par le rythme sacré de la Musique. Nous avons vu quelle importance le Maître accordait à celle-ci, quels effets magiques il en obtenait. Il est certain que les rites commençaient par un chant collectif, destiné à aimanter toutes les âmes dans un seul élan, de fondre toutes les personnalités présentes en une seule âme rituelle, de ranimer dans les cœurs le souvenir de l'harmonie céleste. Les Pythagoriciens étaient réveillés aux sons de la lyre (33) ; ils s'en servaient à plusieurs moments de la journée, pour placer leur être dans une douce résonance sur la Nature : il est donc certain qu'au moment de leur session religieuse, ils accordaient à la valeur magique du chant, une importance particulière.

Divers « Akousmata » le confirment :

« *Accompagne ton chant de la lyre* » (Ak. 35) (34).

« *Fais aux Dieux des libations par l'oreille* » (Ak. 59) (35). Porphyre nous explique comme suit ce précepte (36) : Pythagore indiquait par là qu'il fallait honorer et célébrer les Dieux par la musique : car celle-ci pénètre dans l'oreille.

D'autre part, une des Similitudes (Homoioi) est plus précise encore : *Ne touche pas à la lyre, sans t'être lavé les mains* » (37).

Le chant suivait donc et ne précédait pas les lustrations.

En Egypte, le Dieu était aussi célébré par des hymnes ; lors du culte matinal, l'un de ceux-ci était destiné à réveiller le Dieu de son sommeil de la nuit : « Eveille-toi en paix, grand « Dieu (ou : grande Déesse) ; éveille-toi en paix ; ton réveil est « paisible ; éveille-toi en paix ; en paix ; ton réveil est paisible... » (38). Ces répétitions prouvent que le rituel antique connaissait l'alternance des versets et des réponses : le chœur répondait à

(33) Jambl. : V.P. 111.
(34) Dacier : tome I, pp. 253, 254.
(35) Id. pp. 279, 280.
(36) Porphyre : V.P. 43.
(37) Chaignet : Tome I, p. 154.
(38) Erman : La religion des Egyptiens, pages 211, 212.

l'officiant — de là, les historiens déduisent qu'il existait déjà alors une collaboration, dans la liturgie, entre le prêtre et les fidèles.

Rien de plus émouvant que des chants alternés, donnant à la fois à la prière le caractère d'une volonté répétée et l'insistance d'une sollicitation.

Tout rituel a comporté de tout temps des échanges de questions et de réponses, soit récitées par cœur soit chantées.

Il avait pour effet d'opérer une purification mentale rigoureuse, en imposant à tous la même pensée (39).

Eau, musique et chant, rituel d'ouverture : telle était la première forme des purifications physiques, mentales et sentimentales.

Une purification supplémentaire était due à l'encens.

L'emploi de fumigations odorantes était courant dans l'antiquité ; chez certains peuples, elles étaient destinées à masquer les odeurs intolérables que produisait la combustion sur des charbons ardents des graisses, poils, sabots et autres déchets d'animaux ; dans le Pythagorisme, où l'animal était vénéré comme un être, porteur d'une parcelle de la Vie divine, rien de semblable n'était à redouter. Mais les parfums ont un rôle magique ; ils influencent à la fois les voies respiratoires et les centres nerveux ; ils favorisent les phénomènes psychiques ; ils purifient, d'autre part, l'atmosphère en lui imposant une tonalité déterminée (les odeurs ont des longueurs d'ondes précises, comme les radiations colorées) ; ils la chargent en plus d'une nuée stimulante et agréable.

« En Egypte, dit Erman (40), l'odeur de l'encens purifiait et « sanctifiait les lieux. L'encens s'appelait : celui qui rend divin. « Aussi faut-il se représenter toutes les salles de l'intérieur du « Temple, remplies de parfums. La préparation du vrai encens « pur et agréable était une science, sur laquelle il existait dans « les bibliothèques des livres dont la rédaction était attribuée à « Thot lui-même ».

V. — *Les Sacrifices.*

L'originalité du Pythagorisme consistait dans son respect de tout ce qui a vie, dans son amour pour les animaux (41). N'oublions pas qu'au moment où le Maître enseignait cette doctrine, elle était en contradiction avec les prescriptions de la plupart des cultes. Partout, ce n'étaient que massacres d'animaux sur les autels : depuis d'innocentes tourterelles jusqu'à des victimes de grande taille, comme les bœufs.

(39) Sur la purification par la musique : Voir Boyancé, le Culte des Muses chez les Philosophes Grecs, pp. 118 à 131.
(40) Erman : op. cit. p. 210.
(41) Jambl. V.P. 169 ; 108 ; Diog. Laërce : VIII, 13. Clém. d'Alex : Stromates, l. II, ch. XVIII.

Mais l'ordre du Maître était formel.

« *Ne sacrifie pas sans farine* », dit un des Akousmata (Ak. 45) (42).

Les offrandes devaient consister uniquement en simulacres en pâte de farine, à l'exclusion de tout animal véritable.

Elles étaient parfois en argile, dit Saint Grégoire de Naziance (43). L'aïeul du Pythagoricien Empédocle, offrait aux Dieux des bœufs façonnés dans des aromates.

L'animal a droit à la vie, car il a une parenté naturelle avec l'homme (44) ; celui-ci ne peut en rien diminuer son intégrité, qui lui est assurée par un droit naturel. Cette doctrine du Maître sera répétée plus tard par Cicéron (45), Plutarque (46), Sénèque (47), Porphyre (48), Jamblique (49), Sextus Empiricus (50) et Clément d'Alexandrie (51).

L'enseignement que le Maître avait reçu au temple de Délos, à l'autel d'Apollon-Génitor avait donc porté ses fruits. C'était le seul autel où la vie fût respectée, avant lui. On n'y acceptait comme offrandes que des gâteaux de farine, du blé ou de l'orge (52).

Pythagore manifesta toute sa vie de la sollicitude pour les animaux.

Les auteurs disent même qu'il en fut récompensé par des prodiges. A Olympie, un aigle qu'il avait appelé, descendit du haut du ciel, se percha sur son épaule et reprit son vol à son ordre (53).

A Daunie, il charma une ourse et lui fit promettre de ne plus manger de la nourriture vivante (54).

A Tarente, il parla à un bœuf à l'oreille et lui conseilla de ne plus traverser un champ de fèves (55).

(42) Dacier : Tome I, pp. 264, 265.
(43) Ep. 198.
(44) Porph. V.P. 19.
(45) De Rep. III, 11, 19.
(46) De esu-carn, II, 3.
(47) Ep. 108, 18.
(48) De Abst. III, 1 et III, 26.
(49) V.P. 69 ; 108 ; 168.
(50) Adv. Math. IX, 127.
(51) II, ch. 18.
(52) Diog. Laërce, VIII, 13.
(53) Jambl. 62.
(54) Jambl. : 60.
(55) Id., 61.

A Crotone, il empêcha un de ses concitoyens de battre son chien, en lui disant, à ce qu'assure Xénophane de Colophon : « Cesse de bâtonner cette bête, malheureux, car sans nul doute, « elle porte en elle l'âme d'un de mes amis ; je l'ai reconnue par «ses cris... » (56).

Par une injuste conséquence de certaines légendes religieuses, les chiens, — bien qu'ils soient les meilleurs et les plus fidèles amis de l'homme et qu'ils lui témoignent un attachement et une fidélité, dont celui qui en est le bénéficiaire se montre parfois bien indigne — furent méprisés par l'antiquité gréco-romaine : Carcopino rappelle (57) que le flamine de Jupiter ne pouvait toucher un chien sans contracter une souillure rituelle ; à Sparte, on immolait des chiens à Apollon ; à Rome, on les offrait en victimes lors des Lupercales. Tout cela, parce que dans le mythe orphique, un chien berger avait dévoré Linos et que dans les Enfers, un autre chien, Cerbère, défendait aux âmes d'en sortir...

Il n'en était pas de même en Egypte, où ces animaux si évolués, si près de nous par la sensibilité et par l'intuition, étaient particulièrement aimés et respectés. Hérodote nous parle (58) des deuils cruels qu'était pour les Egyptiens la mort d'un chien ou d'un chat. Toute la maison se désolait, ses habitants portaient l'animal à l'embaumeur ; on lui réservait une place dans une nécropole ; et les membres de la famille se rasaient tout le corps et la tête entière, si c'était un chien qu'ils avaient perdu ; ils se rasaient seulement les sourcils si c'était un chat.

D'autre part un Romain fut assassiné par le peuple, pour avoir tué un chien sur la voie publique.

Pythagore fut imprégné de cette affection pour les bêtes et comme le fera plus tard un Saint François d'Assise, il se constituera leur défenseur et leur ami. Sa sollicitude s'étendra même à l'humble vie des fleurs et des herbes, puisqu'il prescrivait à ses disciples « de ne pas arracher de plante sans nécessité » (59).

Telle était la stricte observance pythagoricienne.

Mais cinq siècles après le Maître, il y eut un certain relâchement sur ce point de la doctrine ; la rigueur de la règle fléchit ; certains membres de l'Ordre estimèrent que l'on pouvait, sans offenser le principe de la vie, sacrifier des animaux impurs ou nuisibles ; cela ne pouvait, croyaient-ils, déplaire aux Dieux agraires, dont les champs étaient parfois dévastés par des porcs,

(56) Diog. Laërce, VIII, 36.
(57) Carcopino, p. 239, citant Plutarque.
(58) Histor. II, ch. LXVI.
(59) Diog. Laërce : VIII, 23 ; Jambl. : V.P. 99.

des sangliers ou des chiens (60). C'est ainsi qu'on verra Ovide, qui fut membre de l'Ordre, comme Virgile, faire une allusion (61) au sacrifice du porc, cet animal néfaste et ennemi de l'homme, pour en légitimer l'offrande en certains rites initiatiques.

Les fidèles de la Basilique devaient appartenir à cette discipline moins rigoureuse car on trouva dans le sol des restes d'un porcelet et d'un chien de lait, qui avaient servi d'offrande le jour de la consécration de ce temple (62).

Mais cet écart de la stricte interprétation de la règle ne fut que passager — nous verrons Jamblique, Porphyre et Apollonius de Tyane rétablir l'ancienne tradition venue du Maître lui-même.

Jamblique, dans son livre sur les Mystères (63) et Porphyre, dans son traité sur l'Abstinence (64), disent leur fait à ces sacrificateurs aveugles, qui croient plaire aux Dieux, source de toute Vie, en leur offrant la destruction de leur œuvre. Il n'est pas permis d'offenser les Dieux en contrariant ainsi leur action vivante dans le sein des créatures animées ; on ne peut les diminuer, en leur faisant des offrandes inopportunes ; on ne saurait leur plaire en leur imposant les vapeurs sanglantes et les exhalaisons âcres des holocaustes. C'est un autre hommage qu'ils attendent des hommes : la vertu, la sagesse, les beautés de l'âme, tels sont les trésors à leur offrir, au lieu de bêtes innocentes, inutilement égorgées.

L'homme et l'animal participent tous deux à la divine chaleur solaire, dit Diogène Laërce (65) ; il y a donc entre eux une parenté : celle de la Vie ; il y a un lien sacré entre tout ce qui vit.

Et Apollonius de Tyane se définira comme suit lui-même : « Je suis un disciple de Pythagore. Je me revêts, non de laine « mais de lin ; mes sandales sont non de cuir mais de roseau. « Je suis un disciple de Pythagore. Je m'habille des produits de « la terre et de l'eau, je ne mange pas la chair animale » (66).

Et lorsque le roi de Babylone se préparera à frapper son cheval blanc d'un coup de couteau dans le cœur pour l'offrir en sacrifice à son dieu, le Sage se retirera de la salle, pour ne pas assister à cette immolation atroce et sacrilège, en disant : « O

(60) Ovide : Fast. IV, 414.
(61) Ovide : Métam. XV, 111.
(62) Carcopino : pages 91 et 242.
(63) Jambl. : De Mysteriis, V.
(64) Porphyre : De Abstinent. II, 12.
(65) Diog. Laërce, VIII, 27. Diog. Laërce, VIII, 13.
(66) Vie d'Ap. de Tyane, par Philostrate, l. I, ch. XXXII.

divin Soleil, envoie-moi aussi loin que possible de pareil spectacle, fais-moi éviter la présence des méchants... » (67).

Telle est la vraie, l'humaine, la pathétique doctrine de l'Ordre sur les sacrifices. Elle nous donne une jurisprudence du cœur et de la raison, que les esprits modernes, fermés aux Vérités premières, ont eu, hélas, l'endurcissement d'oublier...

VI. — *Les Vêtements Rituels.*

Fils de la Lumière, élus de la Vérité, les Initiés sont de race solaire ; ils ont en horreur toute obscurité du corps ou de l'esprit, tout aveuglement de l'âme. Il est naturel qu'ils portent des vêtements qui rappellent la pureté de leur cœur, la transparence de leur conduite, la limpidité de leur pensée. C'est la couleur blanche que portaient tous les membres de l'Ordre (68). Unis par une même pensée, ils l'étaient aussi par une teinte vestimentaire commune. Le blanc représentait pour eux, selon Diogène Laërce (69), la lumière de la rectitude, du bien, de la justice, là où le noir demeurait le symbole du mal, du deuil et de la méchanceté. Encore faillait-il que leurs manteaux ou leurs toges soient d'une blancheur immaculée, sans trace de poussière et sans tache.

Quel que fût leur avancement dans l'Ordre, ils portaient tous, du plus ancien au plus jeune, du Chef au dernier de ses néophytes, du Maître à chacun de ses élèves, le même vêtement rituel.

Ils se revêtaient ainsi de Lumière...

Et ce qui frappe tous les visiteurs du Temple souterrain de la Porte Majeure, c'est la symphonie blanche que révèlent les moindres détails du monument : les piliers, les murs, les parements, les marbres, les stucs, la mosaïque constituent une seule révélation colorée, et selon Carcopino (70), une harmonie éclatante. Seuls certains détails des plafonds et les plinthes accusent une teinte rouge, au surplus également initiatique.

Le rouge est la radiation de la chaleur, le blanc celle de la lumière intégrale.

Vêtir uniformément des personnes venues de tous les quartiers de la ville, différentes par l'habit, la taille, le rang social, la culture pour effacer tout ce qui les divisait dans le monde profane, c'était les unir tous en une seule préoccupation spirituelle,

(67) Philostrate : Vie d'Apoll. Tyane, l. I, ch. XXXI.
(68) Diog. Laërce : VIII, 33 et 19. Jambl. : V.P. 100 et 149, 153.
(69) Diog. Laërce : VIII, 35.
(70) Carcopino : op. cit. pp. 229, 230.

les faire tous se ressembler, rappeler que tous étaient les enfants d'un même Père et réaliser ainsi la parfaite communauté des corps et des âmes.

Chacun d'eux dépouillait ainsi ses pensées du monde extérieur, ses soucis matériels, ses intérêts étrangers, pour joindre son élan mystique à celui de ses frères.

La haute richesse liturgique du blanc était connue de tous les initiés.

Les Dieux chtoniens étaient célébrés au contraire par des vêtements noirs ou des peaux animales noires, dans les Mystères de la Crète (71).

Le noir est la couleur de Pluton, dit Jean le Lydien (72) comme le blanc est celle de Zeus.

En Egypte, Osiris porte une tiare blanche, ses vêtements sont de la même couleur et ses prêtres portent la robe de lin (73).

A Rome, les prêtres de Jupiter étaient aussi vêtus de blanc et le Flamen Dialis avait seul le droit de porter une tiare blanche et ne n'offrir à Jupiter que des victimes blanches (74).

Cette couleur est aussi celle de l'espérance ; les Egyptiens et les Pythagoriciens ensevelissaient leurs morts dans des voiles immaculés, symbole du triomphe de l'âme sur le monde des ténèbres (75).

Cette richesse symbolique eut même des répercussions profanes et le premier janvier de chaque année, on voyait le Consul romain, vêtu de blanc et monté sur un cheval blanc, aller sacrifier à Jupiter sur le Capitole (76).

Représentons-nous les membres de l'Ordre, rituellement disposés des deux côtés de leur Sanctuaire.

Le Maître préside, à la stalle de l'abside, qui est surélevée.

Les douces lampes à huile brillent sur les côtés.

Quatre flambeaux rituels sont allumés, disposés en carré, autour d'une vasque d'eau lustrale, formant miroir sacré, à l'Occident de la salle, à l'endroit où la mosaïque révèle un carré parfait en cubes noirs.

(71) Porphyre : V.P. 17.
(72) Portal : Des Couleurs Symboliques, p. 39.
(73) Apul. Métam. L. XI ; Hérod. H. L. 2, ch. 37. Plutarque : D'Isis et d'Osiris, I, 4.
(74) Aulu-Gelle : Nuits att. L. X. ch. 15.
(75) Jambl. : V.P. 155. Pline H. N. XXXV, 46.
(76) Creuzer : Religions de l'Antiquité, l. VI, p. 796. Cf. aussi Plutarque : Questions romaines, qu. n° 26 ; sur la couleur blanche dans les deuils antiques.

Les assistants sont là, recueillis, tous confondus dans une même pensée, tous absorbés par une même prière.

L'étranger qui eût pénétré à ce moment dans la caverne rituelle, eût cru se trouver dans celle de Platon, brusquement réalisée dans la matière sensible (77).

Il eût vu des formes blanches, silencieuses, hiératiques, lever vers le Ciel leurs mains tendues, comme le voulait le plus ancien rite de l'Egypte.

Et, comme elles, il ne se serait plus cru sur la terre...

VII. — *La Conduite des Travaux.*

Le formalisme immuable et la rigide discipline égyptienne eurent sur le Pythagorisme une influence considérable.

Tout est ordre et harmonie dans l'Univers (78), tout doit être ordre et harmonie dans les organisations humaines.

Tout est Hiérarchie dans le monde extérieur ; tout fut Hiérarchie dans l'Ordre.

On conçoit donc qu'un rituel invariable présidât à l'ouverture, à la conduite et à la clôture des travaux.

Le Maître seul réglait le déroulement des rites et des travaux.

La séance s'ouvrait par des questions et des réponses, suivies de chants liturgiques.

Une invocation à Zeus-Sôter (Sauveur) était certainement prononcée (79) et Jamblique rapporte (80) qu'une prière spéciale était adressée aussi à Héraklès, symbole des forces de la Nature et aux Gémeaux Castor et Pollux, qui représentaient l'harmonie universelle.

Après une agape rituelle, avait lieu une libation nouvelle, puis commençaient les travaux ; ils consistaient en une lecture, faite par le plus jeune et commentée par le Maître ou par son coadjuteur, le membre le plus âgé (81).

Après une dernière libation de vin, et une allocution du Maître, on clôturait les travaux selon les rites.

Nul ne recevait la parole sans une autorisation préalable ; le maillet lui en accordait ou lui en retirait l'usage (82).

Tel était le déroulement habituel des réunions pythagoriciennes. Tout y est harmonieusement observé : la Hiérarchie,

(77) Carcopino : op. cit. p. 219.
(78) Diog. Laërce : VIII, 33.
(79) Jambl. V.P. 155.
(80) Id.
(81) Id. 99.
(82) Le maillet avait aussi dans l'antiquité iniatique, un rôle magique dans la guérison des malades. Cf. Plutarque, Rapprochements d'Histoire Grecque et d'Histoire romaine. Ch. 35.

représentée par le Maître ou par l'Ancien, qui le suppléait et lui faisait face, à l'Occident ; la discipline, puisque le silence était imposé à tous et ne pouvait se rompre que par une invitation particulière ; l'étude, couronnement et complément des rites.

VIII. — *Usages Liturgiques.*

Les précieux « Akousmata » qui nous ont donné de si instructives leçons jusqu'à présent, nous révèleront encore certains détails précis sur la liturgie pythagoricienne.

« *Un, Deux* » (Ak. 52) (83) n'a pas seulement un sens philosophique : esprit et matière, ciel et terre ; il signifie encore l'ordre dans le déroulement liturgique : Un, le Maître, commande et régit ; Deux, l'assistance, obéit — Un, le recteur des travaux, pose les questions d'ordre. — Deux, son Coadjuteur, maîtres des Etudes, répond au nom de la salle. — Un, le Prêtre chante ; Deux, le chœur lui répond.

Tout est réglé mathématiquement, minutieusement, immuablement.

« *Chausse d'abord ton pied droit mais lave d'abord ton pied gauche* » (Ak. 56) (84). — L'atrium comportait une vasque où il est certain que les membres de l'Ordre, venus la plupart à pied et revêtus seulement de sandales, opéraient, vu leur hantise de la propreté, et selon un rite qui nous est mal connu, mais dont cet « Akousma » rappelle la nature, une purification spéciale ; elle consistait sans doute dans l'enlèvement des sandales, le lavement des pieds, en deux stades : on lave d'abord le pied gauche, qui appartient, suivant la mystique de l'Ordre, au côté maléfique et matériel.

Puis on lave le pied droit ; ceci fait, on chausse d'abord celui-ci et on ne chausse le pied gauche que pour terminer l'opération.

Celle-ci se fait donc en quatre points successifs, il est facile d'en saisir la portée symbolique : le côté droit est celui de l'action mais à quoi bon lui donner l'occasion d'agir avant d'avoir purifié nos tendances inférieures, ici représentées par le pied gauche ?

Une fois purifié, le Myste pénètre dans le Temple, mais suivant une prescription particulière : il doit y pénétrer par le côté *droit* et jamais par le côté gauche, dit Jamblique (85). Le

(83) Dacier : tome I, page 272.
(84) Id. pages 276, 277.
(85) Jambl. : V.P. 156. C'est un usage rituel égyptien (Cf. Moret).

côté droit est solaire, positif, impair et divin ; le côté gauche est lunaire, négatif, pair et emblème de dissolution.

La Basilique n'est pas un endroit profane, où l'on entrait au hasard. Ce simple fait d'y imposer un côté pour l'entrée et un autre côté pour la sortie est hautement significatif : à partir de ce moment, ce n'est plus un profane qui y entre ; c'est l'initié qui se soumet joyeusement à un rite dont il comprend la profondeur.

« *Ne parle pas devant le Soleil* » (Ak. 32) (86). Le Maître en chaire représente la Puissance céleste ; il est, dans le Temple, sa fidèle image ; il est le Soleil d'où émanent les rayons de la lumière spirituelle, les leçons de la sagesse. C'est, tournés vers lui, que les Mystes reçoivent « en silence » les secrets traditionnels de l'Ordre.

« *Avant d'adorer, assieds-toi* » (Ak. 48) (87). Certains rites se pratiquent obligatoirement debout : l'ouverture, la clôture, les invocations, les libations ; d'autres ont lieu, assis : la méditation, l'audition de la lecture ou du sermon, l'extase mystique, obtenue, les yeux fermés, dans un recueillement suprême. Semblable rite est préparatoire à l'adoration elle-même.

« *Adore en tournant* » (Ak. 47) (88). Les Pythagoriciens ne pouvaient « adorer » la Divinité qu'après une préalable concentration ou méditation profonde, que l'on faisait, assis. A un signal rituel, tous se levaient et le Maître ouvrait processionnellement le rite du « Thronismos », bien connu des Mystes d'Eleusis (89) : il consistait à adorer Dieu en tournant autour de la salle, en pieuse théorie, le Maître ouvrait la marche, les fidèles le suivaient un à un, dans l'ordre où ils étaient placés. Le mouvement circulaire était pour les Anciens — et Platon le répètera dans le Timée (90) — le plus parfait de tous, il rappelait l'harmonie universelle, révélée par les mouvements planétaires.

En certaines initiations, c'était autour du néophyte que le rite se déroulait et qu'à un moment donné, on faisait la chaîne rituelle.

Lors des séances d'études, on peut supposer que c'était tout le tour de la basilique que faisait le saint cortège des fidèles.

Nous en trouvons une confirmation dans le singulier tracé des petits cubes noirs, englobés dans la mosaïque du pavement ;

(86) Dacier : t. I, pp. 250, 251.
(87) Id. pp. 267, 268.
(88) Id. pp. 266, 267.
(89) Dion Chrysostôme : XII, 387.
(90) Timée, 34, a. — Diog. Laërce, le dit aussi (VIII, 35).

il fait tout le tour de la salle et ne s'arrête, de part et d'autre, qu'à l'endroit où se dressait la stalle du Maître (91).

Tout converge donc vers ce dernier ; comme toute la Nature se tourne vers le Soleil, image sensible de la Divinité.

« *Ne te fais pas les ongles pendant le sacrifice* » (Ak. 49) (92). Malgré son contenu prosaïque, cet Akousma est particulièrement énergique ; il interdit aux Mystes la moindre distraction, la moindre préoccupation profane, pendant le déroulement de la liturgie, Leur âme devait en effet avoir la seule préoccupation de suivre le rite et d'y participer activement. Toute pensée étrangère devait en être bannie : on ne pouvait prier du bout des lèvres ; la prière devait jaillir du fond du cœur.

« *Adore et sacrifie pieds nus* » (Ak. 46) (93). Les Pythagoriciens étaient-ils les précurseurs des Mahométans, qui retirent leurs sandales pour pénétrer dans leur mosquée ? Nous ne le pensons pas car l'Akousma 56 (qui fait chausser le pied après qu'il est lavé) serait dès lors inexplicable. Mieux vaut croire que seul le célébrant retirait ses sandales au moment précis où il faisait son sacrifice ; et que les membres ne quittaient les leurs que pour le seul rite du Thronismos.

« *Aie tes paquets toujours prêts* » (Ak. 36) (94). Il faut supposer que les parvis servaient de vestiaire, où les assistants laissaient tous leurs objets et colis profanes, ils les retrouvaient, tout prêts, au moment du départ.

« *Ne sommeille pas en plein midi* » (Ak. 33) (95). Cet « Akousma » a probablement aussi un sens liturgique : on ne peut s'endormir pendant les rites ou les travaux, alors que le Temple est illuminé par le soleil, le plein midi de la sagesse.

Telles sont les grandes lignes des usages rituels de l'Ordre.

IX. — *Les Repas Rituels.*

C'est le Pythagorisme qui affirmera avec insistance et répètera avec force que les repas pris en commun développent fortement l'amitié entre les convives (96).

(91) Carcopino : pages 52, 53.
(92) Dacier, V. P. tome I, pp. 268, 269, 270. Cf. aussi Hésiode : Op. et Di. V. 740, 741. Cf. aussi Plutarque : D'Isis et d'Orisis, I, 4 et Jamblique : Adh. ad Philos 21. V.P. XXI, 100.
(93) Dacier, t. I, p. 265.
(94) Id. p. 254.
(95) Id. p. 251.
(96) Cf. les Cènes Mystiques des Chrétiens et des disciples du Mithraïsme ; leurs « Agapes ». Zamolxis enseignait à ses disciples que les repas pris en commun dans les Syssities assuraient un meilleur sort posthume à leurs participants. Cf. Hérodote, IV, 95.

Recevoir quelqu'un à sa table, le considérer comme son hôte, lui assurait en Orient une protection immédiate.

Il y a dans le fait de se partager fraternellement une même nourriture ; dans celui de boire le même vin (parfois dans la même coupe) et de rompre ensemble le même pain, autre chose qu'un rite intime et confiant, assurant aux participants une chaude ambiance familiale.

Il y a en effet dans ces agapes, autre chose encore : des mets identiques ont pour conséquence de produire en tous ceux qui les absorbent une chaleur et une puissance naturelles, qu'ils ressentent au même moment. Il en naît une euphorie dynamique, une propension à la joie partagée, une tendance plus prononcée à la sensibilité et à la compréhension fraternelles : de là cette fréquence des agapes, tant dans le Pythagorisme que dans le christianisme des premiers siècles. « Agapaô » ne veut-il pas dire : « J'aime », et l'amour n'est-il pas la plus haute manifestation de l'altruisme et la négation de l'égoïsme ?

Il y a dans les aliments, formés par l'influence directe du rayonnement solaire, une telle source de vitalité, une telle magie inconnue, que l'absorption commune de mets choisis par une collectivité amicale, développe en celle-ci une radiation particulièrement bénéfique.

En quoi consistaient les menus rituels ? Les auteurs ne sont pas d'accord entre eux car la règle du végétarisme absolu a subi, nous l'avons vu, plus d'une modification dans l'histoire de l'Ordre.

Diogène Laërce (97) bannit les œufs, le poisson et les fèves de la table rituelle ; Jamblique (98) y admet du vin, du pain, des gâteaux, des légumes et des fruits.

Il y tolérait parfois de la viande : était-ce celle d'animaux déjà sacrifiés par des tiers, ou morts naturellement ou tués sans effusion de sang ? Il est difficile de répondre à cette question ; elle est l'une des plus controversées du Pythagorisme. C'est sur ce sujet que les plus grands écarts de pensée pourront être détectés par les critiques (99).

On a trouvé dans la basilique de la Porte Majeure quatre tables de marbre blanc, ayant servi aux repas rituels.

Jamblique rapporte que chacune des tables ne pouvait être occupée par plus de dix convives (100).

(97) Diog. Laërce : VIII, 33.
(98) Jambl. : V. P. 98.
(99) Cf. le résumé du problème par Carcopino, op. cit. 234 à 246. Cf. aussi Plutarque, Propos de table, L. VIII, question 8 ; ainsi que Plutarque, Comment tirer utilité de ses ennemis, ch. 9, et Propos de table, L. II, ch. 3.
(100) V. P. 98.

L'usage de rompre ensemble le pain fraternel, de se passer tour à tour la coupe du même vin et de se communiquer le baiser de paix était commun à tous les cultes à Mystères (101).

X. — *Les Initiations.*

La multiplicité des grades de l'Ordre imposait à la liturgie une grande variété.

Comme en Egypte et en Grèce, à chaque augmentation de connaissances ésotériques correspondait un accroissement de lumière mystique et la collation d'un pouvoir nouveau.

Pythagore s'inspira des anciens Mystères : un passage très précis de Jamblique affirme expressément (102) que non seulement le Maître enseigna les Mystères Traditionnels mais qu'il apporta aux hommes l'initiation véritable. Il y parle des Télétés, des Légomena, des rites cathartiques.

Il n'est point compliqué d'établir un tableau des rites essentiels qu'on pratiquait dans les divers degrés de l'Ordre.

Le néophyte était astreint à des interrogatoires, des purifications, des veilles solitaires dans une caverne (103), avec pour seule arme : une ardoise munie d'un symbole, il devait y inscrire le sens qu'il pouvait lui découvrir. Après avoir subi des examens nouveaux, des jeûnes et des critiques, propres à le décourager ou à le faire tomber dans la colère, il était finalement reçu au sein des Acousmatiques. Cette réception comportait une psychostasie sévère ; une purification par l'eau ; un serment solennel, une investiture et un thronismos.

Mais ses maîtres lui demeuraient inconnus ; ils lui parlaient couverts d'un masque ou cachés derrière un rideau (104).

Lorsqu'il était digne de recevoir une lumière plus grande, il était admis au degré des Mathèmatikoi. Après un nouvel examen, une nouvelle pesée de ses progrès intellectuels et spirituels, une nouvelle purification, faite cette fois par un autre élément, il voyait s'écarter devant lui le rideau du premier degré et il voyait ses maîtres face à face.

Les pouvoirs qui lui étaient conférés étaient : au premier degré, la maîtrise sur soi-même ; au second : celle sur autrui.

Au troisième degré, lui était révélé l'essentiel des Grands Mystères. Sa réception se faisait dans la caverne enténébrée ; en lui renaissait le Dieu assassiné et après la mort du Maître,

(101) Cf. Les Agapes.
(102) V. P. 151.
(103) G. Méautis : Recherches sur le Pythagorisme. Attinger, Neuchatel, 1922.
(104) Jambl. : V. P. 72.

c'était ce dernier qui revivait en chaque nouveau maître de l'Ordre.

Au dernier degré, il devenait un des dirigeants de l'Ordre ; il formait les autres membres et les recevait aux divers degrés. Il leur passait le flambeau traditionnel de la sagesse secrète, dont il devenait un des mandataires.

Ces degrés correspondaient-ils à ceux de l'époptie, de l'initiation holoclère et de la dadouchie, que l'on conférait à Eleusis aux initiés les plus méritants (105) ?

On concevra que le silence doive être gardé sur le détail des cérémonies.

A un moment donné, l'initié ayant dépouillé tout ce qu'il avait en lui d'inférieur et dompté toute sa nature animale, symbolisait cet affranchissement des servitudes instinctives, en se rasant avec soin les faces dorsales de ses mains (106).

La sainte liturgie l'avait enfin admis à une dignité surhumaine : la « connaissance » et la « reconnaissance » de sa parenté avec les Dieux.

Ajoutons encore que les dirigeants de l'Ordre pratiquaient un rite particulier : ils invitaient la Divinité à leur table ; ils lui offraient une cuillerée du mélange rituel, en le versant dans le Feu sacré. En réciprocité, après leur mort physique, ils devenaient les invités de l'Hôte Céleste, qui leur réservait, à sa table divine, *l'ambroisie,* symbole de vie éternelle (107). Le dernier des « Vers Dorés » le rappelle avec force : « Monté dans l'éther radieux, tu seras un Dieu toi-même ». (107).

(105) Cf. Magnien : op. cit. pp. 225, 238 et 280.
(106) Les prêtres Egyptiens se rasaient tout le corps (Hérod. II, 37).
(107) Pierre Boyancé : Le Culte des Muses chez les Philosophes Grecs. Paris, Ed. Boccard, 1937, p. 134.

CHAPITRE IV

LES MYSTERES PYTHAGORICIENS

I. — *L'initié devant le monde.*

Le disciple de l'Ordre sait que ce bas-monde n'est pas sa véritable Patrie. Terre des douleurs et vallée des larmes, il n'est que l'endroit pénible où l'enchaînera un séjour passager : que sont quelques années en regard de l'éternité bienheureuse, à laquelle son âme est promise ?

Il ne faut donc pas accorder aux joies terrestres une importance exagérée. « Ces biens sont si faciles à acquérir, et encore plus faciles à perdre », dit un des Vers Dorés (1).

L'on ne pourra emporter avec soi, au moment du grand voyage, ni argent ni biens ni tout ce qui fait la convoitise des hommes et vers quoi se rue l'aveuglement des profanes.

Soyons donc détachés des choses périssables et n'envions point ceux qui bornent tout leur effort à les conquérir car un jour viendra où ils n'auront obtenu si chèrement que de vaines fumées.

Devant la balance céleste, seuls les actes purs et bons, dégagés de toute souillure intéressée et de toute lèpre égoïste seront les armes de notre victoire.

Le Maître a maintes fois répété ces propos à ses disciples. Il leur fit un jour la comparaison suivante (2) : « La vie humaine « est comme le spectacle des Jeux Olympiques.

« Les uns s'y rendent pour y concourir.

« D'autres y vont pour faire des affaires.

« Mais les Sages ne les suivent que pour regarder ce qui s'y « passe.

« De même, dans la vie humaine, les uns sont les esclaves de « la gloire, les autres sont les esclaves de l'amour de l'argent.

« Mais les Sages n'y recherchent que la Vérité. »

Le spectacle quotidien des misères humaines est le plus instructif des pédagogues. Regardons donc — sans nous confondre

(1) Vers Dorés : Vers. 16, trad. de Fabre d'Olivet.

(2) On trouve une idée identique dans papyrus populaire du Nouvel Empire, rédigé par le scribe Anii. (Cf. Anii, litt., p. 298 ; Erman : Sitz. Berl. Akad, 1924, p. 87).

avec elle — les mille remous de la masse (3) ; les luttes de ses divers intérêts ; la foire de ses ambitions et de ses vanités, le bouillonnement de ses passions.

Nous verrons monter et tomber les grands, briller et s'éteindre les étoiles, toute gloire finir comme une fleur flétrie.

D'autres passages du Maître donnent des conseils analogues. « La vie est semblable à une pièce de théâtre ; ce sont souvent « les plus mauvais des hommesqui y jouent le rôle le plus im- « portant », dit un des Homoioi (H. 7) (4).

« Dans le drame de la vie, la jeunesse est le premier acte : « c'est pour cela qu'on la regarde si attentivement » (H. 4), dit un autre.

« C'est l'amitié seule qui, ici-bas, console, vivifie, transfigure : « Le port est le refuge du navire ; le port du refuge de la vie, « c'est l'amitié (Hom. 4).

« La terre ne donne ses fruits qu'à un seul moment de l'an- « née ; l'amitié donne ses fruits à chaque instant de la vie (H. 9).

Et des « Akousmata » complètent merveilleusement cette philosophie :

« *Aide les hommes à charger, non à décharger* » *(Ak.* 10) (5) : certains sont des destructeurs, des êtres néfastes, des dissolvants et des sceptiques ; une telle attitude n'est pas admissible. Nous devons être des réalisateurs, des bâtisseurs lorsque notre activité nous en donne la possibilité ; et nous ne devons pas affaiblir le ciment de la concorde, sur lequel repose la cité.

« *Ne reçois pas sous ton toit les hirondelles* » *(Ak.* 8) (6). Ecartons impitoyablement de notre entourage les envieux, les jaloux, les éternels critiqueurs, les négateurs et les blasphémateurs de toute noblesse et de toute spiritualité. Leur climat néfaste, leur ambiance délétère finiraient par vicier notre enthousiasme, par étouffer notre élan.

« *Efface dans la cendre la trace du pot* » *(Ak.* 12) (7). Ne te complais pas dans le passé, ne regarde que le présent et sache préparer l'avenir.

« *Ne nourris pas des êtres à griffes* » *(Ak.* 16) (8). N'admets pas parmi tes intimes des êtres amers et agressifs ; ne collabore

(3) Vers Dorés : Vers. 57, 58. Parlant des avantages retirés de la philosophie, Pythagore disait que le plus grand bien qu'il en avait acquis « consistait à ne plus s'étonner de rien » ; cf. Plutarque, Comment il faut écouter, 13.
(4) Chaignet, Tome I, p. 152.
(5) Dacier : V. P. Tome I, pp. 236, 237.
(6) Id. p. 235. Cf. Plutarque, Propos de table, L. VII, qu. 7.
(7) Dacier, page 238.
(8) Dacier : Tome I, p. 239.

pas à des œuvres de haine ; ne donne pas d'armes contre toi à tes ennemis.

« *Dédaigne les cheveux que tu as perdus et la rognure de tes ongles* » *(Ak.* 30) (9). Ne regrette pas tes peines, tes privations, tes sacrifices ; tu dois laisser au monde une partie de toi-même, lui consacrer tes sueurs et tes efforts. Ne gémis pas sur ce que tu dois perdre, songe plutôt à tous les biens spirituels et à toutes les joies de l'esprit que tu peux conquérir.

« *Ne quitte pas ton poste sans l'ordre de ton Imperator* » *(Ak.* 37) (10). La vie est un poste où tu es placé, en combattant. Tu n'as pas le droit de l'abandonner avant l'heure fixée par le général, qui est Dieu, a dit le Maître et a répété Philolaos (11).

Aie donc du courage et tiens bon, dans les plus cruelles épreuves, dans les disgrâces et les douleurs les plus imméritées.

« *Ne rôtis pas ce qui est bouilli* » *(Ak.* 39) (12). Contente-toi de ton sort et ne lui demande pas, ici bas, plus qu'il ne t'est réservé.

Tel est le rôle du Sage, devant la vie : il l'accueille avec sérénité ; la traverse avec courage, volonté, bonté et modestie ; il garde un visage égal en toutes circonstances car il sait que tout n'est ici-bas qu'ombres et illusions éphémères, qui s'effaceront un jour devant l'ineffable réalité.

II. — *L'Anneau de Polycrate ou les Secrets des Exotériques.*

Les auditeurs profanes du Maître reçurent de lui de nombreuses leçons et pour donner plus de poids à ses paroles, il avait l'habitude de ne les convoquer que la nuit, comme le rapporte Diogène Laërce (13).

Dans le silence et le calme nocturnes, il leur révélait des vérités élémentaires car il existe déjà un rudiment de Mystères, pour le bien et le salut des profanes.

L'une des histoires qu'il racontait à ses élèves était frappante et extraordinaire. Il en avait été lui-même témoin car, natif de Samos et contemporain de Polycrate, il en avait vérifié la tragique vérité.

Le tyran de Samos avait en effet bénéficié d'une chance exagérée : il s'était emparé du pouvoir, avait écarté tous ses concurrents, avait assuré sa domination sur l'île, entrepris des expé-

(9) Id. p. 247.
(10) Id. p. 255.
(11) Olympiodore : Ad. Phaed., 150. Cf. Cicéron, De Senect, ch. XX.
(12) Dacier, t. I, pp. 257, 258.
(13) D. L., VIII, 15.

ditions victorieuses contre les îles voisines et même établi des protectorats sur la côte. Tout ce qu'il tentait lui réussissait.

Son ami, Amasis, roi d'Egypte, s'effraya d'un sort aussi anormalement favorable. Il lui fit donc porter un message, lui disant qu'avoir tant de prospérités étonnantes lui semblait sortir des limites d'un sage équilibre (14).

« Les Dieux, lui écrivait-il, sont jaloux des mortels qui ont « une chance trop considérable ». Et il lui signala que pour échapper à une réaction inévitable du Destin, il lui fallait en hâte se créer un grand sujet de souffrances en sacrifiant aux Dieux courroucés une chose à laquelle il tenait le plus. Polycrate accepta le conseil et tenta de le suivre. Il fit fréter sa trirème, s'y embarqua et, arrivé en haute mer, il jeta par-dessus bord une bague ciselée à laquelle il tenait beaucoup. Puis, il rentra à Samos, plein de chagrin et de sincère regret.

Mais les Dieux n'acceptèrent pas ce sacrifice volontaire qu'ils estimèrent tardif. Peu de jours après, un pêcheur ayant ramené dans ses filets un poisson de grande taille en fit présent à Polycrate et ses serviteurs découvrirent l'anneau royal dans le ventre du poisson. Lorsqu'Amasis apprit cette circonstance extraordinaire, il se hâta de rompre toute relation avec Polycrate, pour ne pas être englouti dans sa débâcle et entraîné par lui dans l'imminente catastrophe.

Celle-ci ne tarda guère ; trahi par un de ses alliés, Polycrate fut arrêté et cruellement torturé par les Perses.

Ils l'écorchèrent vivant et le crucifièrent au sommet d'un rocher dominant la mer (15).

Telle fut la fin atroce d'un despote trop favorisé par la Fortune ; le jour où elle l'abandonna brusquement, il roula sur le champ dans le plus effroyable des abîmes et sa mort épouvantable rétablit l'équilibre violé, en quelques moments de terribles supplices.

Cette histoire vécue enseignait aux auditeurs du Maître l'inconstance du sort et les avatars de la Fortune.

Il fallait en déduire que la vie humaine est une succession inégale de joies et d'épreuves ; que toute félicité se paie et que seuls des sacrifices, faits spontanément, volontairement, peuvent parfois désarmer les menaces du Destin.

Ne nous réjouissons pas ouvertement de nos joies, ne faisons pas étalage de nos chances et de nos réussites ; heureux, celui qui sait se taire et peut ainsi éviter les coups tragiques de la Fortune.

Le Maître donna-t-il d'autres conseils aux profanes ?

(14) Hérodote : Hist. l. III, chap. XXXIX à XLIII.
(15) Id. l. III, ch. CXXV.

Leur laissa-t-il entrevoir d'autres vérités ?

Les « Symboles » nous répondent affirmativement.

Il leur dit encore ce qui suit :

« *Ne mange pas la seiche* » (*Symb.* 1) (16). La seiche échappe à ses poursuivants en répandant dans les eaux de la mer une sécrétion noirâtre qui les aveugle et lui permet de fuir ses ennemis. Il faut éviter de traiter avec des hommes dissimulés qui peuvent à tout moment se dérober par la ruse à leurs engagements. D'autre part, il ne faut pas nourrir notre esprit d'aliments chimériques et fugaces.

« *Cède au troupeau qui passe* » (*Symb.* 3) (17). Ne lutte pas, seul, contre la multitude. On ne s'improvise pas conducteur d'hommes, car combien, pour réussir, doivent se laisser porter par elle vers des buts bas et matériels.

« *C'est un crime abominable d'enlever la sueur avec le fer* » (*Symb.* 9) (18). On ne peut dépouiller son prochain du fruit de son travail, exploiter l'homme et vivre de cette exploitation aux dépens de sa sueur.

« *N'applique pas le fer aux traces de l'homme* » (*Symb.* 10) (19). Respectons la mémoire des morts et n'attaquons jamais leur souvenir. Ils ne sont plus là pour se défendre.

« *Ne t'endors pas sur un tombeau* » (*Symb.* 11) (20). Ne dissipe pas dans l'oisiveté les biens qui te sont échus par hérédité.

« *Ne menace pas les astres du point* » (*Symb.* 14))21). Ne te rebelle pas contre le Destin. Sache que toute épreuve, qui t'est infligée, est nécessaire et porte en elle le secret de ton bien. Trouve en elles une occasion de progrès et une raison de devenir meilleur.

« *Refuse les armes que te présente une femme* » (*Symb.* 5) (22). La femme est portée plus facilement que l'homme aux mouvements de la colère, de la passion, de la vengeance. Dominons-nous et ne nous faisons pas les instruments des rancunes d'autrui.

Enfin, le Maître enseigna à ses auditeurs l'admirable grandeur du pardon des offenses.

« *Ne tue pas le serpent qui s'est réfugié dans ta cour* », leur répétait-il (23). Dans le Sud de l'Italie, les maisons étaient sou-

(16) Dacier, t. I, p. 280.
(17) Id. p. 281.
(18) Id. p. 285.
(19) Id. pp. 285, 286.
(20) Id. p.286.
(21) Id. p. 287.
(22) Id. p. 282.
(23) Id. p. 283.

vent envahies par de petits serpents ou par des orvets, qu'on tuait à coups de bâton.

Le Maître apprit aux Crotoniates à ne plus agir ainsi.

Ne cherchons pas à nous venger d'un ennemi, d'une personne qui nous a fait du mal. Tôt ou tard, le Destin se chargera de punir notre adversaire, sans que nous devions intervenir.

Ayons la grandeur d'âme de ne jamais céder au ressentiment ; de savoir oublier les injures ; de pardonner à nos ennemis.

Et il nous sera beaucoup pardonné...

III. — *Les leçons des Akousmatikoi.* — *L'origine de l'Ame.*

Les néophytes reçurent du Maître une quadruple leçon.

Ils apprirent de lui : le secret de la dualité de l'être humain ; la psychologie secrète ; la pesée de l'âme et l'origine de celle-ci.

A) Notre âme est emprisonnée dans le corps, disait le Maître. Et il formula cette règle par le célèbre adage : *Sôma Sêma* (24). Le corps est un tombeau. L'âme y lutte en permanence contre nos tendances inférieures.

L'être humain est donc double : il est à la fois matière et esprit. Chacun de ces éléments a son originalité et sa nature propre.

B) L'âme est composée d'une particule d'éther chaud et d'une particule d'éther froid. L'une d'elles est éternelle (25).

Notre âme se nourrit du sang (26) ; même les âmes des morts en aspirent encore la vitalité, c'est ainsi que l'on explique les phénomènes de hantise, de vampirisme, d'obsession, les apparitions et les fantômes qu'ont pu percevoir certaines personnes.

Notre âme est reliée au corps par les bronches (27) et non par le cerveau. Elle entre en nous avec le premier acte respiratoire, elle s'envole du corps avec le dernier soupir (28).

La nuit, elle acquiert une expansion plus grande et pendant le sommeil, elle peut se déplacer à des distances considérables (29). On explique ainsi les cas de télépathie, de clairvoyance et de prémonition.

(24) Platon : Cratyle (400 c.) Plotin : Ennéades IV, 8, 3, 4.
(25) Diog. Laërce : VIII, 28. Cf. le commentaire de Delatte : La Vie de Pythagore de Diogène Laërce. Bruxelles, Lamertin, 1922, pp. 213 seq.
(26) Diog. Laërce : VIII, 30. Le Pythagoricien Empédocle prétend que pendant notre vie terrestre c'est la masse du sang qui porte notre âme. (Cf. Plutarque, Placita Philos., L. IV, ch. 8).
(27) Id. VIII, 31.
(28) Aristote : De An. A. 5.
(29) Photius : Cod. 249, p. 439 A.

La vie humaine participe de la chaleur universelle et est en résonance sur le Soleil ; ce dernier apporte la vie et, de même que la pluie descend du ciel, entre en terre et remonte par après vers le Soleil, par évaporation de la mer, de même les âmes descendent du ciel, entrent dans la prison de la chair et remontent vers le Soleil au moment de la mort (30).

Les yeux sont les portes du Soleil (31) : ils ont en eux un élément igné et ils émettent des rayons qui vont saisir l'objet extérieur. Cela explique les images des miroirs. On ne voit qu'à travers l'eau et l'air, qui sont froids (32).

Notre voix est formée d'éther froid et invisible (33).

Nous avons en nous quatre vies successives, emboîtées les unes dans les autres. L'homme est un minéral, car il a en lui un squelette, formé de sels et de substances chimiques ; sur ce squelette, est brodé un corps de chair, formé d'eau, de ferments et d'autres sels ; l'homme est aussi un végétal, car, comme la plante, il se nourrit, il respire, il a un système circulatoire, sa sève est le sang ; il se reproduit. Il est aussi un animal, car il est doué de mobilité et de la connaissance du monde extérieur, que lui apporte le jeu de ses cinq sens, complété par l'imagination et la mémoire. Il est enfin un être raisonnable car il a la volonté et la raison. Nous avons donc en nous quatre vies séparées, nous devons donc nous connaître quatre fois.

Notre devise doit être celle du fronton du Temple de Delphes : Connais-toi toi-même (34).

C) Chaque jour, nous devons faire un double examen de conscience, une double pesée de notre âme ou psychostasie (35).

Le matin, nous devons faire notre plan d'action pour la journée, et, le soir, faire notre bilan pour voir ce que nous en avons réalisé.

Les « Vers Dorés » le disent, sans équivoque :

« En sortant du doux sommeil, dit Porphyre dans son texte, « tu dois d'abord réfléchir avec le plus grand soin aux différentes œuvres que tu devras réaliser dans le courant du jour. « Mais, le soir, ne laisse jamais le sommeil fermer ta paupière,

(30) Diog. Laërce : VIII, 27 à 32. Cf. Plutarque : Du visage qui apparait sur la lune, ch. XXVIII ; De ceux que la Vengeance divine atteint tardivement, ch. XXIII et XXIV. On lira avec profit l'intéressant travail de Guy Soury, sur la Démonologie de Plutarque, Paris. Les Belles-Lettres, 1942.
(31) D. L. 30.
(32) Id. 27, 28.
(33) Id. 30. Cf. Plutarque, Placita Philos, L. IV, ch. XX, 1.
(34) Pausanias : Ch. XIX.
(35) Diog. Laërce : VIII, 22.
(36) Cf. aussi Porphyre, V. P. 40.

« sans que tu te sois demandé, en soumettant à ta raison les « actions de la journée : « Quelles transgressions ai-je commises ? « Qu'ai-je fait ? Quel devoir ai-je oublié ? Vérifie tous tes actes « passés en commençant par le premier ; si tu trouves alors que « tu as mal agi, adresse-toi des reproches ; si tu as fait le bien, « réjouis-toi. » (Vers Dorés : 40-44).

Cet exercice journalier de la psychostasie nous permettra de toujours « faire le point » de notre avancement moral.

D) D'où vient notre âme ?

Elle provient, selon Cicéron (37), qui reprit cette thèse à certains Anciens, de l'âme cosmique. Elle s'attache à un corps physique, en lequel elle est tombée. Elle est un nombre qui se meut par lui-même (38). Elle tombe en un corps donné suivant une secrète affinité (39).

Pourquoi fait-elle cette chute ?

Pour son bien, pour son progrès ; pour évoluer vers la perfection et redevenir digne d'appartenir un jour à nouveau à sa patrie céleste (40).

Enclose dans le corps, elle est limitée par celui-ci, tant dans la connaissance que dans la radiation. Elle ne peut mourir pour renaître ; c'est la dualité : corps-âme qui périt, pour que surgisse de cette rupture du lien qui la relie à la terre, une possibilité de réintégration céleste. L'homme meurt, en ce sens que son corps physique retourne à la terre ; la particule d'éther chaud de son âme subsiste un certain temps après la mort, puis connaîtra la mort à son tour : ce sera la seconde mort. Mais sa particule d'éther froid est immortelle et subit la loi des pérégrinations jusqu'à son ascension finale (41).

Telles sont les très grandes lignes des leçons que recevaient les Akousmatikoi.

Le Maître leur parlait encore par énigmes.

« *C'est un crime, leur disait-il, de jeter la pierre aux fontaines* » *(Symb. 7)* (42).

La fontaine donne libéralement son eau claire à tous, sans discrimination et sans intérêt. L'initié fait de même. Il ne faut pas se montrer ingrat envers ceux qui éclairent le peuple, qui servent leurs semblables, par les conseils de leur sagesse ; respectons donc nos maîtres car ils sont nos bienfaiteurs.

(37) De Senect, 21.
(38) Plutarque. Plac. Phil. IV, 2, 2, Macrobe : S. Scip. I, 14.
(39) Claudien : De statu. Anim. II.
(40) Platon : Phédon, 81 a.
(41) Cf. Plutarque : Sur la face paraissant sur la lune, 28 seq.
(42) Dacier : V.P. Tome I, pp. 283, 284.

« *Ne mange pas de la main gauche* » *(Symb. 8)* (43). Pour les Anciens, c'était celle de l'imperfection, du profit malhonnête. N'acceptons donc rien d'une source impure.

« *N'attise pas le feu avec un glaive* » *(Akousma 5)* (44). N'excitons pas un être en colère, calmons-le au contraire par de douces paroles ou une suave harmonie. La colère est une maladie, que l'harmonie peut guérir, en rétablissant l'ordre qui a été troublé.

« *Ne porte pas l'image d'un Dieu sur un anneau* » *(Ak. 9)* (45). Sachons nous taire et ne parlons pas de sujets élevés à tout le monde.

Ne jetons pas aux pourceaux les perles de l'initiation.

« *Sème la mauve sans la manger* » *(Ak. 13)* (46). Sois doux pour autrui mais pas pour toi-même.

« *Ne romps pas le pain* » *(Ak. 24)* (47). Ne sois pas avare ; les Anciens divisaient le pain en quatre carrés, par une croix gravée en son centre. Donnons aux malheureux largement et non pas parcimonieusement.

« *Détourne de toi le glaive effilé* » *(Ak. 40)* (48). Ecarte-toi des violents, des colériques, des médisants.

« *Honore la toge, la chaire, le Ternaire* » *(Ak. 53)* (49). Respecte la Hiérarchie, l'autorité légitime, l'harmonieuse organisation du monde.

Enfin, signalons que les « Vers Dorés » que tout le monde connaît, s'ouvrent par l'invitation à reconnaître la Hiérarchie qui domine le monde et à laquelle le Myste doit rendre un hommage légitime.

« Avant toute autre chose, rends aux Dieux Immortels le « culte consacré ; révère aussi Celui qui protège les serments « et les héros pleins de noblesse. Honore enfin les esprits sou- « terrains et offre-leur les sacrifices traditionnels » (50).

IV. — *Les Secrets des Mathématikoï. — Les Nombres.*

Le Nombre est la clé du monde ; tout mouvement est soumis à une loi, or, tout est mouvement (51).

(43) Id. pp. 284, 285.
(44) Id. pp. 233, 234. Plutarque : D'Isis et d'Osiris, I, 10.
(45) Dacier, Tome I, pp. 235, 236.
(46) Id. p. 238.
(47) Id. pp. 242, 243.
(48) Id. p. 259.
(49) Id. pp. 272, 273, 274.
(50) Début des Vers Dorés, traduct. Siouville, Paris, le Symbolisme, 1913.
(51) Jambl. V.P. 146.

Il existe un ordre, une harmonie universelle, dont le Nombre est l'expression sensible.

Tout est donc réductible à un nombre.

L'homme est un petit monde, dans le grand, un microcosme dans le macrocosme ; il peut s'exprimer, lui aussi, par un nombre (52).

Certains nombres concordent ou sympathisent entre eux, d'autres pas ; les nombres peuvent donc exprimer la sympathie ou l'antipathie ou encore l'indifférence.

Dieu est le premier moteur ; il est le Nombre ineffable. Il est le principe de toute chose ; il donne à chaque chose son unité, car il fond les principes contraires en une seule substance (53).

Le monde, dans son unité, est un Nombre (54) ; le Kosmos est une harmonie et, par conséquent, un nombre. Le nombre est à la fois la substance, la matière, le principe de la forme et du mouvement en toute chose.

Un est le principe universel, le Père de tout nombre, le père suprême (55).

Le monde est fait à l'image du nombre et chaque être est un composé de fini et d'infini.

Tout être a sa place dans l'ordre universel : tout être a en lui un élément de perfection ; il en résulte que le mal n'est qu'une chose relative car l'harmonie universelle n'est troublée par aucune dissonance, toute dissonance éventuelle étant couverte par l'harmonie de l'ensemble.

Tout être est composé de fini et d'infini ; car il procède de l'Unité et est composé de pair et d'impair ; de limité et d'illimité ; il est donc une harmonie des contraires et cela explique l'imperfection humaine (56).

Au-delà du monde organisé, existe un élément sans forme, infini, sans détermination, sans limite et sans nombre : c'est là que puise la matière quand elle prend forme et devient un espace plein, limité, déterminé et distinct du vide.

La matière est un élément inférieur, négatif, féminin, informe, inharmonique et irrégulier (57).

Le monde est éternel ; il est un être vivant, il respire, il aspire, il se meut de lui-même et ne peut donc périr (58).

(52) Anonymus Photii, V.P. 15.
(53) Proclus : III, 7.
(54) Jambl. : V.P. 146, 147.
(55) Philol. : frag. 22.
(56) Nicomaque de Gérase : Ar. II. B.
(57) Théophraste : Met. 9.
(58) Philolaüs : fragm. 12 B.

Il a été créé dans l'esprit des hommes, par la construction mentale (59).

Il se dilate et il s'étend car 1 a produit 2 en aspirant la puissance de l'infini ; 1 est le point ; 2 est la ligne ; 3 est la surface ; 4 le volume (60).

L'unité est le point de départ, le germe.

5 donne la couleur et la qualité ; 6 la vie animée ; 7 la raison, la santé et la lumière ; 8 l'amour, l'amitié et la prudence ; 9 la Justice (61). 10 est le nombre parfait, il contient à la fois le bien et le mal, le pair et l'impair, le mobile et l'immobile. Il renferme en lui la puissance active de tous les nombres ; il est le principe de toute vie, de toute intelligence ; il représente la vie divine, l'être dans sa perfection, car il est non seulement la somme de 10 unités mais encore l'unité de cette somme (62).

Les Grecs appelaient 1 : Apollon ; 2 : Artémis ou Rhéa ; 3 : Athéna ; 4 : Hestia ou Dèmètèr ; 4 est le nombre vivant par excellence ; le nombre sacré, il forme la Sainte Tétrade ; il est la racine de l'être et, seul de la décade, il est engendré par un nombre de celle-ci et en engendre un autre : car 4 naît de 2, en effet $2 \times 2 = 4$ et, d'autre part, 4 en engendre un autre, car $4 \times 2 = 8$. Il est aussi le nombre carré dont les côtés sont égaux et il symbolise à la fois : les 4 saisons, les 4 éléments, les 4 âges de l'homme ; les 4 vies de l'être humain et les 4 formes des organisations politiques (63).

7 est au contraire le chiffre de l'homme : il peut naître dès le 7e mois ; sa vie se divise en périodes septennales : de sa naissance à sa 7e année, il fait pousser ses dents et se borne à croître ; de 7 à 14, il est un enfant ; de 14 à 21 un adolescent ; de 21 à 28, un jeune homme ; de 28 à 35, un homme fait. Il décline alors par périodes de 7 années (64).

L'être est une harmonie car il est un nombre de nombres. C'est l'harmonie entre notre âme et les choses qui nous entourent qui nous permet d'en prendre connaissance, car le nombre de l'âme

(59) Aristote : Mét. IX, ch. IV.
(60) Aristote : Id. XIV, 3.
(61) Philol. : Fragm. 21.
(62) Aristote : Métaph. I, 5. — Théon de Smyrne : Pl. Math. p. 49. Sur les différents nombres, voir aussi Plutarque, De Placitis Philosophorum, L. I, ch. III ; Propos de Table, L. VIII, ch. II, L. IX, ch. III ; De la Création de l'Ame dans le Timée, ch. II, 2 ; Questions romaines, n° 102 ; sur l'Ei de Delphes, ch. 8 et 10 ; sur la vie d'Homère, 145. Cf aussi l'étude sur la Tétraktys et le Carré de quatre, publiée par René Guénon, dans le n° 208 (du 1er-4-1937) de la revue : Etudes Traditionnelles, Paris, Chacornac, éditeur.
(63) Chaignet : t. II, pp. 109, 117, 118.
(64) Chaignet : Tome 2, p. 121.

et le nombre des choses sont semblables et le semblable est intelligible au sensible.

Le monde est un instrument harmonieux, c'est la lyre de Dieu dont Il joue, dont Il tire des accents divins, qui forme la céleste harmonie des sphères, entendue par Pythagore de son vivant et par tous les élus, ravis en esprit sur le plan divin (65).

Tout est harmonie dans le monde : la distance de la terre à la lune est d'un ton ; celle de la lune à Mercure, d'un demi-ton ; celle de Mercure à Vénus, d'un demi-ton ; celle de Vénus au Soleil, d'un ton et demi ; celle du Soleil à Mars d'un ton ; celle de Mars à Jupiter et de celui-ci à Saturne, d'un demi-ton. Enfin il y a un ton et demi de Saturne aux étoiles fixes — le tout donne une gamme de 7 tons (66).

La Musique participe à cette universelle harmonie ; il y a entre les notes de sa gamme des intervalles identiques à ceux qui existent entre les planètes (67).

La Musique harmonieuse vitalise l'homme. Celle qui est non harmonieuse le contrarie, le blesse, l'excite. Toute maladie modifie les activités du corps de façon à en léser l'harmonie. Aussi peut-on guérir les malades par des chants accompagnés de musique.

De même que chaque note a des harmoniques et que la gamme se répète indéfiniment, jusqu'à devenir inaudible à l'oreille limitée des hommes, de même notre âme a des doubles, des reflets de plus en plus substils, qui la mettent en vibration sur des mondes invisibles.

Par le rêve, certains de ceux-ci peuvent être atteints grâce à leur harmonie. Dans l'extase, on perçoit l'harmonie cosmique dans son intégrité (68).

Les plus importants des astres donnent les diverses notes de cet orchestre extraordinaire ; l'ensemble des astres donne la gamme entière, dans un accord d'une suavité indicible (69).

La musique est à la fois un hommage aux Dieux, une purification de l'âme et une stimulation du corps (70).

Elle est un canal vers le Divin, elle nous enlève et nous fait atteindre les joies du sublime.

Chacun de nous a un rythme vital particulier : son cœur, sa respiration, sa chaleur, sa pensée ont des ondes de longueurs précises, qui font émaner de son être une radiation déterminée;

(65) Jambl. V.P. 65.
(66) Pline : Hist. Nat. II, 22.
(67) Idem.
(68) Photius : 249.
(69) Arist. : De Coelo, II, 9, 1.
(70) Aristote : Pol. VIII, 7.



Pythagore, père de la Musique et ses disciples.

celle-ci heurte celles des autres êtres et lui donne ainsi, spontanément, une sensation d'amour, de haine ou de neutralité, proportionnellement aux combinaisons qu'a produites la rencontre de ces nombres.

Les Mathématikoi déduisaient aussi des nombres la possibilité de la Divination (71) ; le Maître en était un professeur averti. Il l'appliquait notamment à l'Onomastique courante. « Les Pythagoriciens assuraient, dit Agrippa, dans son traité *la Vanité des Sciences* (72), que chaque lettre a un nombre certain, qui désigne l'avenir. On peut ainsi deviner ce qui doit arriver aux hommes, en calculant les nombres contenus dans les lettres de leurs noms propres. Que celui, dont les lettres produisent, par l'addition, une plus grosse somme, doive être supérieur au combat, au jeu ou dans les procès, tel est le résultat. Suivant ces règles, il était clair que Patrocle serait tué par Hector et Hector par Achille, car si le nom du premier donnait le chiffre de 861, celui d'Hector donnait 1225 et celui d'Achille 1501 ».

Le sens occulte de l'Akousma 52 : *Un, Deux* était aussi enseigné à ce degré.

Une des Similitudes vise les obscurités de la science des Nombres : « Quand une formule devient impérative, dit-il (Hom. 14), « son sens s'obscurcit et elle devient une réelle énigme... » (73).

D'autre part, le Maître enseigna à ses disciples la mystérieuse puissance du Nombre d'Or, obtenu par la formule suivante : $\frac{\sqrt{5} + 1}{2} = 1{,}618$. Si l'on divise un segment AC en deux segments inégaux, AB et BC, par le choix d'un point B, tel que $\frac{AC}{AB} = \frac{AB}{BC}$ on trouve le partage asymétrique le plus harmonieux et le plus logique ; ce rapport fut appelé : la divine proportion par fra Luca Pacioli di Borgo, qui lui consacra un traité : *De Divina Proportione* (Venise, 1509), illustré par Léonard de Vinci.

C'est sur cette formule extraordinaire que sont basés tous les canons de la beauté corporelle de l'homme, toutes les harmonies de l'architecture ; et jusqu'aux dimensions des fleurs et des cristaux.

(71) Jambl. V.P. 93 ; 147.
(72) Chapitre XV.
(73) Chaignet : tome I, page 153.

Matila Ghyka lui a consacré deux volumes (74).

Les Mathématikoï étaient aussi des astronomes et des géomètres. Nous ne pouvons dans le cadre limité de ce modeste travail de vulgarisation élémentaire, rappeler tout ce que le monde doit à Pythagore en physique, en acoustique, en arithmétique, en science positive.

Retenons cependant qu'il a laissé une telle imprégnation de sa doctrine dans le monde de la pensée qu'actuellement, les dernières hypothèses de la science en reviennent à ses anciennes formules...

V. — *Les Secrets des Sébastikoï : les Rêves, l'Ypsilonn, l'Au-delà.*

De tous les degrés de l'Ordre, le troisième était le plus profond car il conférait au récipiendaire une maîtrise réelle.

I. — On lui enseignait d'abord l'importance et la signification de ses rêves. Déjà, dans les vieux rites cathartiques, ceux-ci étaient une porte ouverte sur le monde invisible, une communication possible avec les génies chtoniens, qui vivaient dans les cavernes (75).

On imposait aux Sébastikoï de retenir et de noter leurs rêves. Et cet exercice méthodique développait leur clairvoyance d'une façon remarquable, en réveillant en eux l'exercice constant de leur mémoire astrale. Plutarque signale qu'en rêve, on peut percevoir aussi bien des vivants que des morts ; on les distingue sans effort les uns des autres car le mort ne donne pas d'ombre et ne cligne pas de l'œil (76).

Jamblique signale d'autre part qu'un rêve peut avoir une autre conséquence qu'une prévision du futur. Il peut permettre une vision de réalités permanentes. Combien de Sages ne sont-ils pas descendus ainsi dans le royaume des Morts et n'y ont-ils pas fait des prospections sensationnelles. Le rêve peut devenir une expérience objective et être autre chose qu'un avertissement ou un présage.

On s'y préparera par des fumigations apaisantes, des chants, les accents de la lyre et l'élévation de l'âme.

II. — On leur enseignait aussi la pratique de l'hypnose et de la clairvoyance. Car, enseigne Jamblique, toutes choses existent de toute éternité, en la pensée divine, sur le plan divin.

(74) Matila Ghyka : Le Nombre d'Or : I les Rythmes ; II les Rites ; Paris, Editions N.R.F. 1930.
(75) E. Rohde : Psyché, pp. 100 seq.
(76) Cf. Plutarque, Quaestion Graec, n° 39.



La mystérieuse lettre Y (Ypsilonn).

On peut les percevoir en se haussant jusqu'à ce plan ; en rêve, l'âme peut y lire parfois, par perception directe, les événements du futur ou les faits du passé ou du présent car il n'y a pas de temps sur ce plan spirituel.

Elle peut y trouver aussi des solutions à des problèmes de science ; des remèdes utiles (comme dans l'antre de Trophonios) (77) ; des inspirations subites et fécondes ; des révélations de faits imprévisibles.

Mais on peut atteindre ces résonances sur les plans supérieurs par un autre mode opératoire que le sommeil et les rêves, le dédoublement spontané ou volontaire : on peut obtenir les mêmes résultats par le mode de la magie opératoire. Le procédé classique consiste à magnétiser un jeune enfant, à le placer devant un miroir magique ou devant le Feu sacré : à guider ses premières visions jusqu'à une parfaite pratique de la clairvoyance catoptromantique (78).

L'Egypte connaissait et employait ce procédé couramment ; rien n'est plus instructif à cet égard que le texte du papyrus du Nome d'Oxyrinque (79), où le prêtre fait voir les Dieux dans la flamme de la lampe, à un jeune enfant encore pur.

C'est en Egypte que le Maître apprit à développer ce procédé pratique et aux résultats rapides.

La réalité des pratiques de magie cérémonielle est attestée par les allusions que fit Cicéron aux « meurtres rituels » d'enfants par le consul Vatinius, pythagoricien notoire (80) ; c'était là, certes, une basse calomnie et au surplus, une malice d'orateur ; mais les flancs de la Basilique elle-même nous édifient sur le caractère courant des expériences de clairvoyance, puisque Carcopino (81) et Mme Strong (82) en ont découvert deux images, sur les stucs de la basilique souterraine.

III. — Deux chemins sont ouverts au Maître (83) : celui du salut et celui de la déchéance ; celui de la victoire dionysiaque et celui du triomphe titanique ; celui du bien ou celui du mal. Il faut bien appliquer ses pouvoirs et ne les utiliser qu'à des œuvres de lumière.

La mystérieuse lettre Y (Ypsilonn - U grec) était enseignée aux Sébastikoï pour qu'ils pussent mesurer chaque jour leur progrès spirituel par un graphique conforme à la réalité. Si la branche droite dépassait celle de gauche, il y avait progrès ;

(77) Jambl. : De Mysteriis, L. III, ch. 3-4.
(78) Cf. Delatte : La Catoptromancie grecque, Paris, Droz, 1932.
(79) Cf. Note 15, p. 118.
(80) Cicér. In Vatin, VI, A.
(81) et (82) Carcopino, p. 261.
(83) E. Rohde : Psyché, p. 444, note 4.

il y avait recul, dans le cas contraire. Le *statu quo* se notait par deux branches égales. Ce signe discret mais éloquent servait aussi à faire des rapports sur les membres de l'Ordre objet de la sollicitude de leurs chefs ; une petite lettre et on était renseigné. Ce signe ne rappelait pas seulement la légende d'Hercule, ayant à choisir entre la Vertu et la Volupté ; il avait encore une signification secrète, relative au destin posthume de l'âme et seuls des initiés en savaient le sens véritable.

IV. — Les Sébastikoï étaient parfaitement documentés sur le sort de l'âme après la mort.

Ils avaient appris par leur Maître que l'âme est immortelle ; que toute mort n'est qu'un changement d'état puisque le néant est une chose impossible ; que tout changement d'état se traduit par une pérégrination posthume.

Il y a une Justice immanente et elle est terrible dans ses conséquences. Il serait décourageant de voir toujours l'innocence opprimée, le plus fort dominer le faible, le maître abuser de son serviteur, le riche dépouiller le pauvre.

Le Jugement posthume, la suprême psychostasie, met, selon le Pythagorisme, bon ordre à tout abus.

Mais deux difficultés étaient à résoudre par l'initié : la première, consistait à savoir comment l'âme pouvait réveiller sa conscience, dans le paysage sombre de l'Hadès ; et, une fois ce réveil accompli, comment elle pouvait trouver sa route et ne pas demeurer longtemps exilée dans cette région inhospitalière.

La seconde consistait à éviter un jugement trop sévère car la plus terrible des sentences était certes la condamnation de l'âme à revenir sur terre, à rentrer dans un autre corps, à recommencer le cycle douloureux des renaissances ; à subir une fois de plus le fardeau de l'existence terrestre.

L'initiation au troisième degré résolvait entièrement ces deux problèmes. Munie d'une formule sacrée (84), l'âme se ranimait et se dirigeait dans l'Hadès ; et, armée des secrets initiatiques du troisième degré, elle échappait pour toujours à la dure loi de la réincarnation (85).

Tous les secrets lui étaient révélés.

Ceux de l'Egypte, ceux de l'Orphisme, ceux de la Grèce lui donnaient sur les régions des Ombres des précisions nécessaires.

Et pour elle ce n'était pas un mythe de savoir comment elle « passerait de la Lune au Soleil, pour atteindre les Iles des « Bienheureux ».

(84) Magnien : op. cit. p. 256.
(85) Id. pp. 272, 273.

Munie de la Lumière sacrée, elle allait enfin à la Libération, à l'indicible joie de l'éternité bienheureuse...

VI. — *Les Secrets de Politikoï : la Balance.*

Une fois formé à la Vérité par une étude des lois de la Nature et la découverte des Mystères essentiels de la destinée humaine, le Pythagoricien éminent pouvait acquérir le dernier degré de l'Ordre, qui avait une grande importance.

Qu'il fût doux ou sévère, âgé ou encore homme mûr, on lui apprenait l'art ingrat et difficile de conduire et de guider les hommes.

La politique est l'art le plus complexe et le plus décevant car les sujets n'ont que des tendances égoïstes et matérielles et la masse est sourde et aveugle au simple appel du devoir et de la vertu.

La Politique étudiait avec soin les principes d'un bon gouvernement. Après la mort du Maître, les grands législateurs de l'Ordre, comme Zaleucus (86) et Charondas (87) établirent de curieuses leçons dans le domaine social.

Voici un très bref résumé de leurs principes :

Les Dieux sont le fondement de toute autorité ; le gouvernement, les lois, le droit découlent d'eux ; la reconnaissance de leur souveraineté est le fondement même de l'ordre social. Il faut donc obéir à la loi et combattre l'illégalité (88) ; un soin particulier doit être donné à l'éducation civique de la jeunesse (89). Les magistrats doivent être impartiaux et dignes, et se montrer les pères de leurs administrés (90). Il faut en revenir au culte des ancêtres, à la vénération des parents, à l'esprit de famille, à la pratique de l'hospitalité, à la pudeur et à la modestie (91) ; et la cité sera heureuse. Elle devra exclure les destructeurs de l'idée nationale ; les sceptiques et les sophistes, dont les ravages ont causé la perte de tant de cités florissantes (92).

(86) Voir Delatte : Essai sur la Politique Pythagoricienne. Liège, 1922. pp. 183 et suivantes (traductions).
(87) Id. pp. 195 à 202.
(88) Jambl. : V.P. 171.
(89) Char., fr. 6.
(90) Zaleuc : fr. 13. Char. : fr. 9.
(91) Char. : fr. 12-21, fr. 5.
(92) Zal : fr. 12. — Char. : fr. 12. Hippodamos, Péri Politeias. Delatte, pp. 150, 160.

Et Hippodamos de Thurium, autre législateur pythagoricien, enseignait à son tour (93) : que la communauté nationale est basée sur l'accordement de tous les citoyens, sur leur union, sur le jeu harmonieux de toutes leurs institutions. L'homme a trois agents pour devenir meilleur : les discours, l'observation des coutumes locales et des traditions nationales, les lois justes et salutaires.

La loi impose la crainte ; l'honneur naît des coutumes car ceux qui les violent ont honte de mal faire ; le désir naît du discours, qui a enflammé les cœurs.

Tous trois concourent ainsi à l'édification d'une cité heureuse.

On obtiendra le bonheur de tous en orientant les passions de la jeunesse vers les idéaux nobles et désintéressés ; en modérant l'accroissement des fortunes ; en répartissant équitablement les charges ; en développant la collaboration de toutes les classes de la cité. Certaines villes ont connu de grandes acquisitions et une opulence considérable. Puis elles ont fléchi, dans le plaisir et la paresse ; elles sont tombées une à une. Pour éviter la ruine, arrêtons la décadence des mœurs et des institutions.

Et il sera un jour, agréable de vivre en société.

Et le Sage ne devra plus se cacher de peur de recevoir des pierres de la foule.

La Balance est le symbole des Politikoï (94).

Elle est l'image de la vie.

Si nous divisons chacun de ses deux bras en cinq parties égales, nous obtenons six divisions égales : le chiffre 5 est au centre et symbolise l'aiguille. Un plateau déplacé subit une injustice et mérite une aide ; un plateau surchargé crée une injustice et mérite un châtiment ; plus on s'écarte de l'aiguille, plus on manque d'équilibre car plus le déplacement est grand, ce qui est abaissé tend vers l'abîme ; ce qui est élevé tend au Ciel et y sollicite un secours ; le chiffre 5 est au milieu et est la stabilité et l'égalité ; un poids lourd crée une angle obtus, un poids léger, un angle aigu, un angle droit, l'égalité. Plus on s'écarte de la Justice, plus on manque d'équilibre. Le chiffre 5 distribue à chacun ce qu'il mérite et rétablit l'égalité. Il ne lèse personne et nul ne peut le léser.

L'initié n'est pas un égoïste, qui conserve par devers lui le bénéfice de ses études. Il doit se rendre utile aux siens, à ses concitoyens, à ses semblables.

(93) Hippodamos Id. Citons parmi les publications récentes, fortement teintées de ces principes, la brochure de M. Alfred Le Renard, Essai sur le Gouvernement, Psychologie et Métaphysique de l'Art Politique, 1943.

(94) Delatte : Essai sur la Politique Pythagoricienne, p. 69.

Il doit rayonner autour de lui la chaleur et la lumière qu'il a reçues. Il fera cela, non en descendant dans l'arène publique et en participant lui-même au gouvernement, mais en conseillant discrètement, fermement et affectueusement tous les hommes, ses amis et ses frères.

VII. — *La Katabasis du Maître.*

La légende veut que beaucoup de personnages de l'Antiquité aient fait un voyage mental dans l'Hadès, et que cette exploration ait été pour eux l'occasion de découvertes utiles.

Virgile, dans l'Enéide (95) et Lucien, dans la Nécyomantie (96), ont décrit en détail ces sombres contrées, le premier avec la plume d'un initié et le second avec celle d'un profane sceptique. Le premier s'y montre religieux et respectueux et le second, bouffon et satiriste. Il existe aussi un fragment d'un ouvrage, *L'Abaris* (97), narrant la descente du Maître de Samos aux Enfers. Il y aurait vu quelles punitions attendaient dans l'au-delà les poètes et les écrivains, qui avaient médit des Dieux et versé ainsi un poison dans les âmes des hommes.

Homère (98) et Hésiode (99) se trouvaient parmi les âmes malheureuses.

Tel serait le destin des destructeurs de la spiritualité.

VIII. — *La Métempsychose.*

Le Maître aurait prétendu (100) qu'il se souvenait parfaitement de ses existences antérieures. Il aurait été successivement : Aethalidès, Panthos, Euphorbe et Pyrrhos.

Est-ce à dire qu'il imposait à tous cette obligation de renaître ? Les Orphiques répondaient par l'affirmative et cher-

(95) Livre VI.

(96) Cf. I. Lévy, op. cit. livre II. Renvoyons aussi le lecteur au récit d'Er, l'Arménien, sur ses aventures dans l'Hadès (Platon : La République, livre X) ; au rêve de Timarque, que nous a conservé Plutarque (dans : Le Démon de Socrate, ch. 22), au songe de Scipion, dans le De Republica de Cicéron ; enfin à l'histoire originale du voyage de Thespésios de Soles au pays des morts, dans le Traité des Délais de la Justice divine, de Plutarque, chapitre XXII.

(97) Id. Dû à un disciple de Platon, Héraclide du Pont.

(98) Diog. Laërce, VIII, 21, Porphyre. V. P. 32. « Pythagore y vit l'âme d'Hésiode attachée à une colonne de bronze et hurlant : et celle d'Homère suspendue à un arbre et entourée de serpents ; il apprit que tous ces supplices venaient de toutes les fables qu'ils avaient faites sur les Dieux ».

(99) Id.

(100) Id. VIII, 4.

chaient dans les macérations la purification nécessaire à l'évasion du cercle des palingénésies (101).

La doctrine est fort divisée sur ce point.

Empédocle va plus loin que le Maître et déclare (102) se souvenir avoir été jeune fille, enfant, fruit, oiseau et poisson. Il admettait donc la rétrogradation d'une espèce à l'autre, d'un règne à l'autre (103).

Est-ce là la raison occulte des immenses misères animales, de tous les hideux supplices imposées par l'homme à ses fidèles serviteurs : chevaux de trait et de mine ; chiens de trait et de garde ; chiens et chats livrés au scalpel impitoyable des vivisecteurs ?

Quel grand, quel immense problème...

IX. — *La Barque Sacrée.*

Lorsque tu auras quitté ton corps, pauvre âme, et que tu flotteras, éperdue, dans le jour irréel de l'Amenti, peut-être te souviendras-tu encore des enseignements secrets du vieux Maître de Samos.

Tu sauras alors que ton séjour sur les bords du fleuve infernal n'est pas de longue durée pour celui qui sait se souvenir des Vérités reçues.

En cette heure, où il ne te sera plus possible d'avoir encore le moindre mérite, peut-être seras-tu heureuse de recevoir un mystérieux secours de la terre, car de l'autre côté des mondes, ceux qui t'aimèrent et qui continueront à le faire, émettront vers toi une prière secourable. Et alors, toute frissonnante de joie, tu verras venir vers toi la Barque sacrée de la délivrance.

Et elle te conduira, tutélaire et bénéfique, à ta dernière Pesée...

X. — *Retour à Pythagore.*

Dans l'immense inquiétude du monde contemporain, balayé par la tourmente et le désordre, le vieux Maître de Samos a repris une vie imprévue.

(101) Cf. Rohde : Psyché, Pages 348 à 375 ; Ch. Werner : La Philosophie grecque. Payot, 1938, p. 28.

(102) Fragment : 117, des Katharmoi. Plutarque ne l'admet pas pour tous (d'Isis et d'Osiris, 72).

(103 Sur l'origine de la doctrine de la métempsychose, on lira avec profit la conférence de M. Przyluski, sur l'Influence iranienne en Grèce et dans l'Inde, parue dans le n° 3 de la Revue de l'Université de Bruxelles, de l'année académique 1931-1932, pages 283 et suiv.



.... *La Barque des Ames*

Des âmes saisies du frisson de l'angoisse humaine et brûlantes de la soif de la Vérité, ont interrogé ses mystérieuses paroles et tenté d'en percevoir l'écho immortel.

Beaucoup d'êtres que n'a point touchés la discipline religieuse ont couru vers Toi, Maître de l'Illumination, pour te demander le calme des sens et la paix du cœur.

Ils ont parfois perçu ta réponse.

Ils ont alors regardé le monde avec des yeux nouveaux. Le mépris qu'ils avaient pour les hommes s'est mué en profond et pur amour ; ils ont trouvé en chacun d'eux un autre soi-même ; ils ont vu le grain de blé mourir en terre et renaître.

Car voici déjà que l'heure est venue de l'espérance et de la joie.

Le monde connaîtra des temps meilleurs.

L'homme ne sera plus un loup pour l'homme.

Car il viendra un moment, où éclairé de la grâce et inondé de la lumière de cette ineffable révélation, le voyageur de la vie comprendra qu'il est «lui, aussi de cette race bienheureuse» (104), et qu'un jour, montant dans l'éther radieux, il devra rejoindre les Immortels (105).

(104) Inscription de Pételia, ds Kaibel. Inscript. gr. Siciliae et Italiae : 641. Cf. Magnien, op. cit. pp. 271, 272.

(105) Cf. Vers Dorés : Vers LXX, LXXI. Cf. traduction : Mario Meunier (Paris. L'Artisan du Livre, 1925), du commentaire d'Hiéroklès (pp. 331 seq.).

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Pythagore et son école ont fait l'objet d'une bibliographie considérable, aussi abondante que contradictoire. Sa biographie, sa légende, ses théories mathématiques, physiques et physiologiques, ses préceptes ont donné naissance à une doxographie variée, à une critique étendue.

Notre ouvrage, ayant un cadre forcément limité, n'est en rien un travail d'érudition ou de critique historique. C'est une œuvre de vulgarisation pythagoricienne, où toutes les sources ont été également consultées, sans que soit abordé le problème de leur valeur comparative ou de l'antériorité de l'une sur l'autre. Nous compléterons donc les références essentielles, insérées au bas des pages, par une brève revue des sources principales qu'il y a intérêt de consulter, si l'on désire pousser plus avant l'étude de la personnalité du Maître de Samos.

I. — *Biographies :*

Vie de Pythagore, par JAMBLIQUE, texte grec et version latine ; notes de Kiessling, Lips. MDCCCXV.

Vie de Pythagore, par PORPHYRE, texte grec et version latine ; notes du même, Lips. MDCCCXVI. Cette biographie est suivie de la *Vie de Pythagore* par l'ANONYME DE PHOTIUS.

Vie de Pythagore, par DIOGÈNE LAËRCE, texte grec et commentaires par A. Delatte, Bruxelles, Lamertin, 1922.

Vie de Pythagore, par MALCHUS, texte grec et notes de Rittershusius, Altorff, 1610. — Texte de Porphyre.

Vie de Pythagore, ses Symboles, la Vie d'Hiéroklès et les Vers Dorés, par DACIER, Garde des Livres du Cabinet du Roi, dans la Bibliothèque des anciens Philosophes, Paris, Saillant et Nyon, MDCCLXXI, en deux tomes.

Pythagore et la Philosophie Pythagoricienne, par A.-Ed. Chaignet. Ouvrage couronné par l'Institut, Paris, Didier et Cie, 1874, en deux tomes.

Del vitto Pitagorico, par Antonio Cocchi, Firenze, Ed. Francesco Moucke, 1743.

Pythagoras Source - Book and Library, par Kenneth Sylvan Guthrie, Platonist Press, Box 42 Alpine, U.S.A., 1920.

II. — *Etudes et recherches sur la légende et l'œuvre pythagoriciennes :*

A. Delatte : Etudes sur la littérature pythagoricienne, Paris, Champion, 1915.

A. Delatte : Essai sur la politique pythagoricienne, Id., 1922.

I. Lévy : Recherches sur les sources de la légende de Pythagore, Paris, Leroux, 1926.

I. Lévy : La Légende de Pythagore de Grèce en Palestine, Paris, Champion, 1927.

G. Meautis : Recherches sur le Pythagorisme, Neuchatel, Ed. Attinger, 1922.

H. Huson : Pythagoron, Refugio, U.S.A., 1947.

III. — *Les Vers Dorés :*

M. Meunier : Pythagore : les Vers d'Or, Hiéroclès : Commentaires sur les Vers d'Or, trad. et notes. Paris, L'Artisan du Livre, 1925.

Les Vers d'Or Pythagoriciens, trad. de Van der Horst, Ed. Brill-Leiden, 1932.

Les Vers Dorés des Pythagoriciens, selon les traductions comparées de Dacier et de Fabre d'Olivet, Pau, Ed. Lescher-Moutoué, 1905.

Les Vers d'Or de Pythagore, trad. de A. Siouville, Paris, Le Symbolisme, 1913.

Les Vers Dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français, par Fabre d'Olivet, Paris et Strasbourg, 1813.

Les Vers d'Or, trad. de Léonard St. Michel, Bourges, Ed. Boin, 1948.

IV. — *Recherches et études sur la philosophie pythagoricienne :*

Outre Chaignet et Dacier, déjà signalés :

Th. Gomperz : Les Penseurs de la Grèce, trad. Reymond, Paris-Payot, 1928, tome I, chapitres III, IV et V.

Erwin Rohde : Psyché, le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité, trad. Reymond, Paris, Payot, 1928, chap. X et XI.

John Burnet : L'aurore de la philosophie grecque, trad. Reymond, Paris, Payot, 1919, chap. VII.

Charles Werner : La Philosophie Grecque, Paris, Payot, 1938, pp. 28, seq.

Ivan Gobry : Pythagore ou la Naissance de la Philosophie, Paris, Editions Seghers, 1973.

Pr. G. Sakellariou : Pythagoras, Athènes, 1963. Préface de Jean Mallinger.

Paul Tannery : Pour la Science Hellène, de Thalès à Empédocle, Paris, Gauthier-Villers, 1930.

V. Cousin : Manuel de l'Histoire de la Philosophie, Louvain F. Michel, éditeur, 1830, n°s 88 à 96, tome I, pp. 92 à 102.

Mgr Laforet, Recteur de l'Université de Louvain : Histoire de la Philosophie, Bruxelles, Victor Devaux, éd., 1886, tome I, pages 244 à 278.

Albert Rivaud : Les grands courants de la pensée antique, Paris, Armand Colin, 1941, pages 40-41.

Emile Brehier : Histoire de la Philosophie, Paris, Alcan, 1938, tome I, pp. 50 à 54, pp. 75-76.

Emile Brehier : Les Etudes de Philosophie antique, Paris, Hermann, 1939, pp. 4 et suiv.

J. Przyluski : L'influence iranienne en Grèce et dans l'Inde (*Revue de l'Université de Bruxelles,* troisième numéro de l'année académique, 1931-1932).

Emile Brehier : Histoire de la Philosophie, Paris, Alcan,

M. Detienne : La notion de Daïmôn dans le Pythagorisme ancien, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

V. Capparelli : La Sapienza di Pitagora, éd. Zannoni, Padoue, 1940-1944.

V. — *Recherches sur la Science Pythagoricienne :* Outre Tannery et Burnet *:*

Matila Ghyka : Le Nombre d'Or, Rythmes et Rites Pythagoriciens, Paris, 2 tomes, à la *Nouvelle Revue Française,* 1930.

Léon Brunschvicg : Le Rôle du Pythagorisme dans l'Evolution des Idées, Paris, Hermann, 6, rue de la Sorbonne, 1937.

P. Brunet et Aldo Mieli : Histoire des Sciences (Antiquité), Paris-Payot, 1935, V, VI, IX.

J. Pelseneer : Esquisse du Progrès de la Pensée mathématique : Des Primitifs au IXe Congrès International des Mathématiciens, Liège, Georges Thone, éd. 1935, pp. 31 à 36, 40, 41.

J. Sageret : Le système du monde, de Pythagore à Eddington, Paris, Payot, 1931.

Egmont Colerus : De Pythagore à Hilbert, Paris, Flammarion, 1943, ch. I.

V. Capparelli : Il Contributo Pitagorico alla Scienza, éd. Zannoni, Padoue, 1955.

VI. — *La Liturgie Pythagoricienne :*

Jérôme Carcopino : La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure, Paris, L'Artisan du Livre, 1926.

Salvatore Aurigemma : La Basilica Sotterranea Neopitagorica di Porta Maggiore in Roma, 1961.

VII. — *Sources diverses* (notamment sur les *Mystères* antiques) :

Ad. Erman : La Religion des Egyptiens, trad. Wild, Paris, Payot, 1937.

J. Marques-Rivière : Histoire des Doctrines Esotériques, Paris, Payot, 1940, chap. I et II.

O.-E. Briem : Les Sociétés Secrètes de Mystères, trad. Guerre, Paris, Payot, 1941, cf. III, 3 ; III, 4 et IV, 4.

Victor Magnien : Les Mystères d'Eleusis, leurs Origines, le Rituel de leurs Initiations, Paris, Payot, 1938.

J. Foucart : Recherches sur l'origine et la nature des Mystères d'Eleusis, Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCXCV.

Plutarque : Isis et Osiris, trad. et notes de Mario Meunier, Paris, L'Artisan du Livre, MDCCCCXXIV.

Clément d'Alexandrie : Les Stromates, dans : les Pères de l'Eglise, trad. en français par M. de Genoude, Paris, Sapia, 1839, tomes IV et V.

Apulée : Œuvres complètes, trad. française de V. Bétolaud, Paris, Garnier Frères, en deux tomes.

Philostrate : La Vie d'Apollonius de Tyane, trad. A. Chassang, Paris, Didier et Cie, 1862.

Jamblique : Le Livre de Jamblique sur les Mystères, traduit du grec par Pierre Quillard, Paris, L'Art Indépendant, 1895.

M. Weynants-Ronday : Les Statues Vivantes, Introduction à l'étude des statues égyptiennes. Préface de Jean Capart, Bruxelles, Edit. de la Fondation Egyptologique, Reine Elisabeth, 1926.

Plotin : Les Ennéades, traduites du grec en français par l'Abbé Alta, Paris, Chacornac, en trois tomes, 1924.

M. Meunier : Femmes Pythagoriciennes, textes et notes, Paris, L'Artisan du Livre, 1932.

Aelien : Variae Historiae et Porphyre : De Abstinentia ; De Antro Nympharum, textes grecs ; version latine et notes de Hercher, Paris, Didot, 1858.

Hubert Demoulin : Epiménide de Crète, Bruxelles, Lamertin, 1901.

L. Cornaro : Le Régime de Pythagore d'après le D[r] Cocchi, Paris, Baillière et fils, 1880.

L. Dugas : L'Amitié Antique, Paris, Alcan, 1914.

Nicomaque de Gérase : Manuel d'Harmonique, trad. Ch. Ruelle, Paris, Baur, 1881.

G. Meautis : Le Livre de la Sagesse Pythagoricienne, Paris, Dorbon aîné, 1938.

G. Meautis : Pèlerinages en Grèce, Genève, 1941.

Diogène Laërce : Vie, Doctrine et Sentences des Philosophes Illustres, trad. française de Robert Genaille, Paris, Garnier frères.

Hermes Trismegiste : traduction complète par Louis Ménard, ouvrage couronné par l'Institut, Paris, Perrin et Cie, 1910.

Hermes Trismegiste : La Table d'Emeraude, texte latin de Khunrath, trad. et commentaires par Jean Mallinger, docteur en droit, Bruxelles, 1932, Ed. Platounoff et Van de Graaf.

Hérodote : Histoires, trad. P. Giguet, Paris, Hachette, 1870.

A. Delatte : La Catoptromancie grecque et ses dérivés, Paris, Droz, 1932.

P. Commelin : Nouvelle Mythologie grecque et romaine, Paris, Garnier, 1907.

Louis Rougier : La Religion Astrale des Pythagoriciens, Presses Universitaires de France, 1959.

E. L. Minar : Early Pythagoreau politics in practice and Theory, Baltimore, 1942.

F. Pomey : Pantheum Mythicum, seu Fabulosa Deorum Historia, Ultrajecti, ap. Guilielmum Van de Water, 1717.

Charles Michel : Notes sur un passage de Jamblique, dans : Mélanges, Louis Havet, Paris, Hachette, 1909, pp. 279-287.

Thassilo de Scheffer : Mystères et Oracles helléniques, Paris, Payot, 1943.

Plutarque : Œuvres morales et œuvres diverses. Trad. V. Bétolaud, Paris, Hachette, 1870.

Pierre Boyance : Le Culte des Muses chez les Philosophes grecs, Paris, Ed. de Boccard, 1937.

Fr. Cumont : Les Religions Orientales dans le Paganisme romain, Paris, E. Leroux, 1909.

Guy Soury : La Démonologie de Plutarque, Paris, Les Belles Lettres, 1942.

Dr. Fr. Lexa : La Magie dans l'Egypte antique, en trois tomes, Ed. P. Geuthner, Paris, 1925.

Cabalomachia : hoc est Artis Cabalisticae Oppugnatio ; de Cabala Hebraica, de Pythagorica ; auctore G. Berardo Scinfleni, Venetiis, MDCCXVIII.

Blaise de Vigenère : La Suite de Philostrate le Jeune, Tournon, Linocier, MDCXI, pp. 832 et suiv. : Euphorbe, avec notes.

F. Enriques et G. de Santillana : Le problème de la matière : Pythagoriciens et Eléates, Paris, Hermann, 1936.

MARCEL DETIENNE : Homère, Hésiode et Pythagore. Poésie et philosophie dans le Pythagorisme ancien, Bruxelles, éd. Latomus, 1962.

V. CAPPARELLI : Il tenore di vita pitagorico ed il problema della Omoiosis. Edit. Zannoni, Padoue, 1955.

E. LANARI : Gli Insegnamenti Pitagorici, Roma, 1956.

PAOLO VINASSA DEREGNY : Dante a Pitagora, Milan, éd. Albano, 1956.

J. CARCOPINO : De Pythagore aux Apôtres, Paris, Flammarion, 1956.

Colonel ALLOTTE DE LA FUYE : Le Pentagramme Pythagoricien, Paris, Geuthner, 1934.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

ADDENDUM

La plupart des ouvrages que nous venons de citer contiennent de multiples et précieuses *références* bibliographiques, qui plairont aux chercheurs. Citons spécialement : *Carcopino, Delatte, Méautis, Magnien, Lévy* et *Gobry,* dont la sûre érudition est pour tous un gage d'utile travail.

L'esprit dans lequel ces volumes ont été écrits varie beaucoup d'un auteur à l'autre. Pour *Isidore Lévy,* Pythagore est une figure légendaire, dont le Christ ne serait que la dernière représentation, l'ultime écho déformé. Le modèle qui a fourni les grandes lignes des Evangiles, la biographie de Jésus comme la substance de sa doctrine, c'est pour lui, l'Homme-Dieu de Samos, fils de Mnésarque et de Parthénis, manifestation terrestre d'Apollon, celui qui fit briller à Crotone le flambeau sauveur du bonheur et de la sagesse. Pour *Carcopino,* qui nous paraît le seul à avoir pleinement saisi toute la sublimité de la mystique pythagoricienne, Pythagore est le précurseur de toute la spiritualité chrétienne. *Delatte,* qui a témoigné de tant de clairvoyance et d'érudition dans sa critique des textes, semble moins pénétré de la hauteur et du rayonnement de la pensée pythagoricienne ; pour lui, le Maître de Samos est un « halluciné qui entend la musique des astres, un illuminé qui se rappelle ses vies antérieures et son séjour aux enfers ; un thaumaturge, doué d'une puissance psychique considérable ». *Meunier* et *Méautis* rendent un plus juste hommage au grand moraliste qu'était Pythagore.

Quant à *Burnet,* qui n'étudie dans le Pythagorisme que l'expression des premières synthèses scientifiques, il ne se fait pas faute d'émailler son texte de réflexions désobligeantes, dès qu'il se heurte à la terminologie mystique ou à une doctrine

essentiellement ésotérique du Maître. Le rôle initiatique de Pythagore lui a entièrement échappé ; il est en effet certaines Vérités qui demeureront toujours étrangères aux profanes. Elles provoqueront chez Burnet un persiflage sarcastique, qui n'est pas dépourvu de pédanterie.

Quant au professeur *Gobry*, il voit en Pythagore un homme éclairé, créateur de la philosophie et personnage historique incontestable.

Signalons enfin que Pythagore a été souvent le sujet de thèmes littéraires, dépourvus de toute valeur historique. Citons parmi ses vies *romancées* les ouvrages suivants :

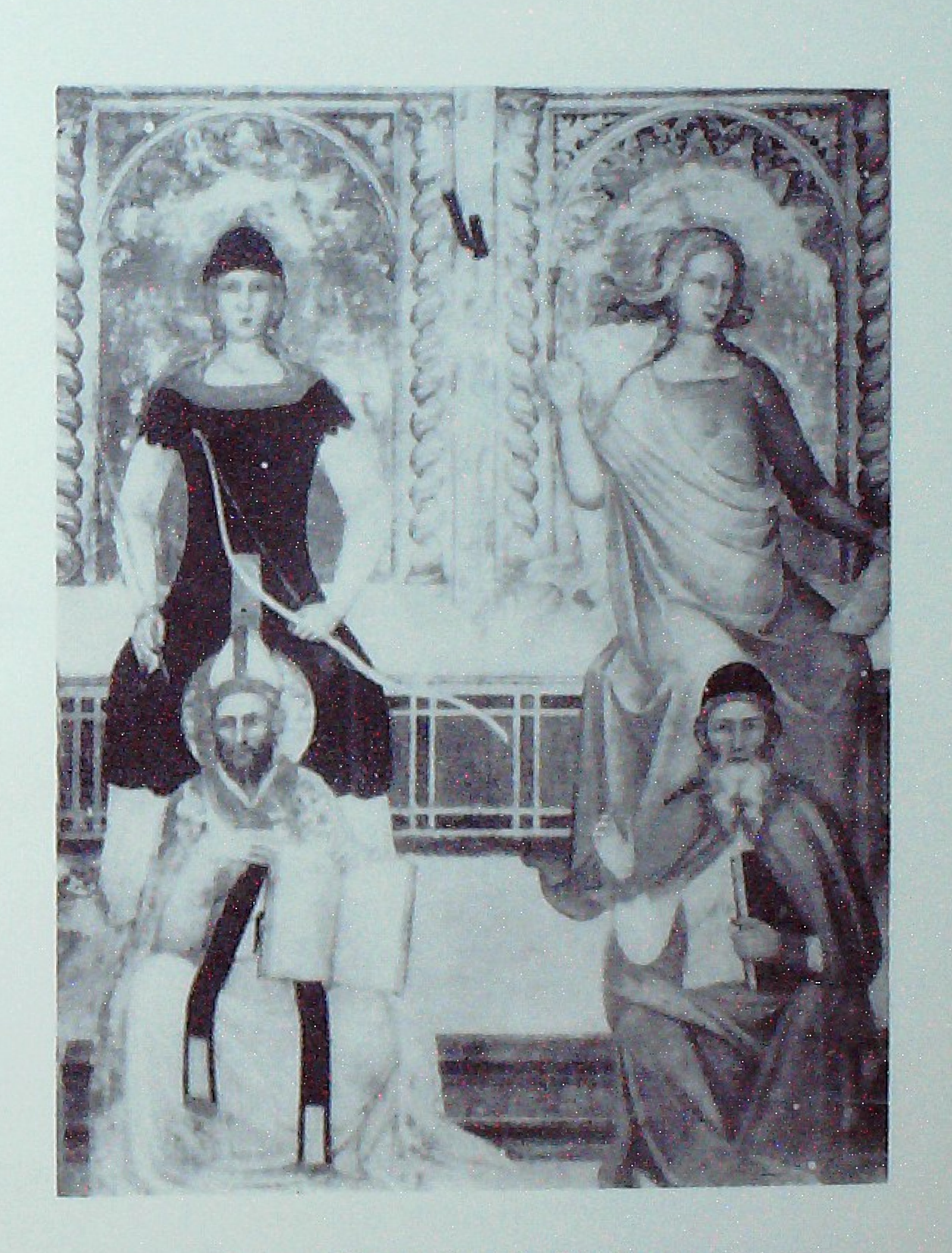
EDOUARD SCHURÉ : Les Grands Initiés, Paris, Perrin, 1912.

HAN RYNER : Le Fils du Silence, Paris, Figuière, 1911.

SYLVAIN MARÉCHAL : Voyages de Pythagore en Egypte, Chaldée, Inde, Crète, Sparte, Sicile, Rome, Carthage, Marseille et les Gaules, Paris, Déterville, an VII, en six tomes.

F. MILLEPIERRES : Pythagore, fils d'Apollon, éd. Gallimard, 1953.

TABLE DES GRAVURES



Saint Augustin et Pythagore

(Chapelle des Espagnols
Eglise Sainte Marie Nouvelle à Florence)

TABLE DES MATIERES

LIVRE II

LES MYSTERES PYTHAGORICIENS

Deuxième édition
revue et corrigée par l'auteur

Achevée d'imprimer
le vingt-cinquième jour du dixième mois
de l'an mil neuf cent soixante quatorze
sur les presses de
l'Imprimerie F. Planquart
26, rue Paul-Duez, 59000 Lille (France)

Dépôt légal N° 56.43.74 du 4e Trimestre 1974